RECUEILS DE POÈMES et POÈMES EN VRAC

De Pierre Marcel Montmory Trouveur et Éditeur

TROUVEUR : Le mot trouveur est le mot moderne qui vient du mot indo-européen "trobar" qui signifie "trouver" et qui a donné les mots anciens de : troubadours (en langue d'Oc) et trouvère (en langue d'Oïl). Je ne cherche pas, je trouve, je suis né avec le don. C'est le peuple qui m'a toujours appelé "poète", ce qui pour moi un compliment qui signifie que mes ouvrages ressemblent à la vie. Je suis aussi ouvrier travailleur artisan.

TITRES

1. Voyage solitaire
2. Humaine destinée
3. Le sauvage
4. Le chemineau
5. Le nom d'un chien
6. Humains
7. Les poèmes naissent sur le sable
8. La mer la vie la terre
9. Poèmes en fleurs
10. Xénos
11. Le poète retrouvé
12 À l'adab

* Gaston Bellemare (directeur du festival international de poésie de Trois-Rivières-Québec) : *« Tu es à la hauteur et la grandeur de ce qu'il y a dedans chaque mot. Je t'apprécie, belle et grande bête de solitude partagée ».*

VOYAGE SOLITAIRE

Lorsque j'arriverai chez toi, prépare un feu de rêves
Les nouvelles que j'apporte je les lirai au coin de ton œil
Remplis ta cruche d'eau douce pour mes oliviers bavards
Et tu rompras une galette d'orge pour ma faim curieuse
Même si tu n'as rien attends-moi tranquille sur ton seuil
Dans ma marche j'aurai ramassé le meilleur des nectars

J'allonge mon pas lourd de certitudes dans les cailloux
Sur la peau du dos des montagnes ravagées de sources
Je mène mon troupeau de verbes serrés dans mon sac
Mon bâton de marche pousse la ligne de l'horizon fou
Sur les côtés de mon sentier se tiennent les crocs des ours
Ma dernière heure mon ombre me suit comme un pacte

Je vais porter parole aux habitants des cavernes
Qui ne sont pas sortis de ces repaires de la terre
Où mûrissent les grains de blé dur quand le ciel est tendre
Et à ces buveurs de lait ignorants tout des tavernes
Je ferai voir tout l'invisible caché sur la terre
Qu'ils soupçonnent de vouloir toujours leur apprendre

Qui de loin me fera signe franc m'espérant de son seuil
Que d'autres portes se refuseront comme vent claque
La tendre pierre finit par s'user mais la nature dure
Que je lui apporte nouvelle naissance ou vieux deuil
Qu'il m'offre le peu qu'il possède ou montre ses trésors
L'hospitalier polit son cœur le sauvage perdure

Maintenant loin du départ et toujours arrivant le soir
Le premier feu allumé et l'ombre qui s'habille en noir
Je surgis entre les pierres empilées des logis muets
Entre les cris des bêtes et les voix des humains sujets
Que j'interroge leur porte honoré d'indifférence
Ma dignité me laisse entrevoir l'aimable chance

Me sourit une antique connaissance hôtelière
Sinon je passe le gué et file loin des barrières
Et me loge dans un creux affable pour ma fatigue
Et du moins sans paroles me laisse manger des figues
Je digère ma nuit à la table des étoiles en fête
Ou subit l'affreux temps de la disette des défaites

Quand je suis l'hôte d'un ami reconnu par son accueil
Joyeux je flambe au feu ses paroles et recueille
Les braises brûlantes de son journal extraordinaire
Des dons merveilleux de son grand et humble ordinaire
Ma curiosité s'excite par des questions muettes
Que mon hôte devine et satisfait mes requêtes

Plus fort que moi le sentiment remonte des profondeurs
Et soudain je me mets à parler comme à mon heure
Où sans plus tarder je dis ce que je me sens devoir
Dire pendant qu'il est encore le temps de dresser mémoire
Que mes hôtes d'un instant profitent de mes récoltes
Que j'ai dument engrangées pour nourrir le sang désinvolte

Les pierres sont à l'humain ce que la pierre est à l'eau
Et le bon grain murit comme l'apprêt du parfait levain
Des mains travailleuses d'une payse au four du pays
Les hommes distribuent le pain à tous comme bien il faut
Vivre et mourir et naître sans peur ici et demain
Le plein chant d'amour des friches humaines a jailli

Avant l'aube le jour tend son poing dans un coin de la nuit
La rumeur inquiète tapie dans les collines humides
Et le vent capricieux retenant son souffle échaudé
Comme si tout devait commencer maintenant tel un ennui
Logé dans le cœur des pierres un poison apatride
Coule dans les veines de cette terre ravaudée

Et soudain il pleut du fer rougi et coule le sang noir
Les gestes déréglés des hommes et la parole muette
Des bouches qui se tordent et mordent leurs lèvres
Des ombres coupantes et des lames d'éclairs un drap noir
Recouvre d'encre l'horreur établie et les amulettes
Des chiens sans collier étonnés de brûler de fièvre

Comment les hommes d'ici n'avaient pas cru les remous
Dans l'eau des sources claires dans la boue des marais
Les tourbillons des vents le lait où le marc du café
Non le temps leur donnait la santé et l'éternel fou
Qui suffisait à leur contentement chaque jour fait
Sans qu'il ne fut jamais possible un seul autodafé

Pour le temps haché par le fer et la patience des vers
Aucun n'avait jamais fait cauchemar inouï de cette boue
Qui recouvrait mal le bonheur des simples ignorés
Faciles à rayer des cartes au temps des affaires
Des étrangers étant surgis de l'innommable trou
Pour se gaver d'or noir et hisser leur drapeau déshonoré

Ils avaient avec eux la confiance bornée au plus haut
Et les armées de pauvres convoyaient les butins
Aux châteaux qu'ils construisaient en pierres et en sueur
Ils figuraient à l'heure des supplices témoins par défaut
Et gagnaient des tours au manège des tristes putains
Et les meilleurs remerciaient leurs bourreaux en quatrains

Terres usées jusqu'au sable et sources taries de l'envie
Les hordes de déshérités filaient la ligne dure
De chaque côté de l'horizon l'errance les menait
D'une frontière à l'autre pour rançonner leur vie
D'un bout de haillon ils faisaient une digne voilure
Pour qu'on les vit de loin disparaître à jamais

Pays effacés sous les voies commerciales goudronnées
Pays volés aux souvenirs à la mémoire perdue
Sans billet de retour toujours en avant de la mort
Peuples vagabonds des crépuscules abandonnés
Sans sépulture qu'une couverture de terre nue
Ils vont, par millions, faire l'article au pied du veau d'or

On appelle sa vie la chance quand on est du bon côté
La balance est truquée le ventre à peu près plein
Les nuages ne tombent pas sur les têtes numérotées
Ah vraiment il fait bon survivre sans se faire botter
On consomme sa misère sans tirer sur ses liens
Et si on se tait le cerveau bien vide on peut roter

Seulement le soir revient avec son cortège d'ombres
Le sommeil agité par un souffle sur la braise des ruines
Nous entraine au pays gras dans les bras des mères
Et tous les enfants qui ne se comptent plus en nombre
Appellent leurs pères quand la peur de naître culmine
Et les rêves soudain reprennent et l'utopie prospère

Pourquoi l'aube pour les veilleurs et le jour pour les morts
Sur la poussière du vieux temps voici la boue du nouveau
Avec de quoi pétrir les mains feront sentir le pays
Sans plus de fatigue que celle de l'or qui dort
Avec qui tout le monde réalisera les travaux
Et alors quels beaux visages la carte de ces pays

Vous lirez ce poème sage pays d'un visage
Où les tempêtes ont fini par amener le beau temps
Avec la patience et le calme dans l'effort
Vous ne regretterez pas votre obligé passage
Qu'à l'arrivée pour votre départ vous aimerez d'autant
Que la muse jamais ne dort l'amour jamais mort

Alors je suis revenu au pays plat l'assiette vide
Pas un grelot de sous sonnant dans l'écuelle du refus
Et les vallées et les montagnes déchaînaient leurs vagues
Et s'engouffraient dans l'abîme du ciel rouge éventré
Aucune ancre de bras ne retenait plus aucun surplus
Et la récolte était poussière de sueur et cris muets

Hommes quittent les ombres femmes lâchent les cruches
Fœtus dégringolent l'abîme des crues diluviennes
Les tripes du monde vomies sur le sol bétonné
Voici le saint profit des pères poussant leurs fils
Au crime signé d'un billet d'absolution pour bénéfices
Que le dieu Argent repu verse dans la bourse d'un temple

Sommes-nous venus ici seulement pour compter les jours
Suis-je le troupeau apathique ou suis-je moi-même clique
Compté-je plus que mes doigts et l'alphabet des abeilles
Que mon miel serait bon tant que je verrai mille fleurs
Mon pain lèverait dans l'eau des sources salées de sueur
Tant j'entendrais le rossignol tant les oiseaux de nuit

Alors je suis reparti sans boussole à travers l'inconnu
J'ai traversé des forêts de griffes et des fleuves étrangleurs
Et jamais homme arrêté pour flairer l'immuable senteur
Que toujours me poursuivait une ombre en robe chagrine
Le vent d'un corps tiède sentant le musc et l'aubépine
Que je ne crois plus qu'en elle ma mie orpheline

Quel est ton nom à toi qui marche collé(e) à mon poème
Tu pousses mon épaule ou me tire par la manche
Gardant un cap que j'ai perdu me souvenant alors
De ma naissance au bord d'un fleuve où mon berceau
Dérive ayant quitté les bras innocents de mon être
Tu hisses ton voile épousant le vent qui me berce

Me voici sujet de l'illusion l'époux d'une chimère
Je débarque de ma galère fantôme pour échouer
Sur les quais des villes des solitudes emmurées
Et ton ombre douce a disparue dans le bitume
Dans le noir je crache mon infortune errance
La force verse sa lumière le Soleil disparaît

Ô, mes amis, qui habitez mon cœur, voyez, je pleure
Sans larmes mouillées ne pas me faire voir des ennemis
Car dans les cités je sens bien la jalousie de l'ennui
Qui cherche ses proies et les broie et coule le ciment
Désespoir pour distribuer ses illusions payantes
Je n'ai pas cent sous pour m'offrir un rire sur ma faim

Je suis libre et j'apprends à tenir haut en estime
Le refus poli l'indifférence mesquine le mépris
Ce qui est cousu dans les songes habillant les humains
Qui me ramène à moi accompagne ma solitude
Je suis sûr maintenant je cherche ma mie qui me cherche
Et tous sans un jour oublié partageons notre dèche

Le pays est de tous les côtés où tu regardes
Ne cherche plus trouve en plein ce qui fait une grâce
Dans un jour gris une menace un pari perdu
La beauté que tu peux voir tu l'as inventée sans orgueil
La faim est comblée sitôt que tu la nourris avec peu
La quantité de toi-même donne le curieux goût

Alors sur la ligne départ j'arrive de bon pied
Mets du vent dans mes souliers la gueuse peut gambiller
Je lui paierai Pampelune et un bon oreiller
Quand elle aura chanté j'embrasserai sa gorge nue
Elle m'appellera son prince me contera ses châteaux
Je couvrirai son sommeil de mon plus bel oripeau

HUMAINE DESTINÉE

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

Nous serons plus nombreux que les nuages
Poussés par les vents qui transportent nos messages
Nous chanterons dans nos têtes aux murs du silence
Les litanies muettes qui ont mérité les potences

Nous serons gorge sèche dans les sillons du sable
Pour semer graines de colère et larmes de sang
Et nos jeunesses en lambeaux se traînant
Balanceront leurs rires rouillés à l'ineffable

Terre rendue à l'acier plombant les murs
Nous ne pouvons plus même un murmure
Et la force des lâches nous oppresse
Nous n'avons que la vie pour seule maîtresse

Alors en un bouquet fraternel nous nous offrons
Pour vaincre l'injuste sort fait à Cupidon
Pour réparer l'offense à la beauté de Ninon
Nous marchons solitaires sous le même nom

Nous sommes la somme de nos chemins humains
Plus nombreux que les roses et autant que les fleurs
À veiller pour le lendemain, vaillants de cœur,
À battre le blé des récoltes de nos deux mains

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

JOUR SAIN

Les ruines de l'oppression dans lesquelles
Les anges s'incarnent en humains presque des îles
Sur la terre entre les pierres et les sources d'eau
Inspirent à nouveau le vent libre et l'oiseau
Pour que les enfants jouent à la destinée
Sous la voûte du ciel les étoiles d'argile
Pétries par les mains qui mangent le pain du jour
Les nuits enchantent les muses d'un poète
Ses fidèles compagnons partage sa quête
Et le Soleil jamais ne s'éteint ni la faim
De connaître l'amante sous la Lune
Sans témoin le refrain pénible des hunes
Quand les navires virent sur des terres d'écueils
Et que les marins brisent leur quille sur les quais
Et que les filles à l'abandon les délivrent
De leurs secrets pardons déchirants leur cœur
Comme sur les lèvres bues d'une douceur
Que les mères les rappellent au grand soir
Des pères partis sur le front des bâtisses
Les ruines de l'oppression dans lesquelles
Les visages pieux couverts de cendres
Lavent à l'eau pure les souillures bénies
Et que le vent libre continue ses chemins
Jusqu'au dernier souffle des humains
Rassasié de sort commun et de chance
D'échapper aux sermons et à la potence

SONNENT LES MATINS

Cheval noir pétri de l'argile de la nuit
Vagabonde dans les prairies qui abondent
Dans ce beau paradis sans propriétaire
Quand le temps gris n'entasse pas les pierres
Et que l'écume blanche de sa crinière
Vole à la crête des vagues de la mer

Un peu de sel pour pimenter sa danse
Quand il entend le galop de son aimée
Ses sabots rebondissent en pas feutrés
Dans les fleurs tendres du printemps amoureux
Réveille ma mémoire assoupie dans les ruines
Où je lézarde au Soleil, le jour trop blanc
Pour dresser la bête, sauvage comme moi,
Paresseux s'abreuvant à l'ombre des feuillages
Et grignotant tous les fruits mûrs évanescents
Ce cheval va où il va, je vis si je peux
Sans galop rapide mais cheveux libres au vent
J'épouse la bonne fille de vie en marchant
Les muses jalouses marchent devant riant
Je mâche ma pomme croque dans leurs chairs
Elles me mordent la bouche je les laisse faire
Je pense au cheval et mon cœur galope
Cheval noir pétrit de l'argile de la nuit
Vagabonde dans les prairies qui abondent
Dans ce beau paradis sans propriétaire
Quand le temps gris n'entasse pas les pierres

INCONSOLABLE RAISON

Sur cette pierre je bâtirai une cabane
Pour les amis que je n'ai pas mérités
Comme mes ennemis qui me poussent sur les routes
Et que je dois convoyer pour chasser le doute
De leurs têtes ensorcelées par la haine facile
Je trahis les miens et promets à mes ennemis
Pour un peu de pain et de paix pour une nuit
Cette arche de bois gravée de mots par le feu
De la joie mystérieuse mise en déroute
Par les gestes fautifs d'idiots reconnaissants
Les maîtres des forges ont frappé sur l'enclume
Le rythme lancinant des miracles et des infortunes
Et le fer a battu la pierre injuste lancée au hasard
Pour prier des fantômes aux yeux effrayants
Qui font plier les genoux aux cœurs défaillants

La pierre a fait le chemin jusqu'à la cible
Et Goliath s'est écroulé comme une ruine
La maison du berger s'est dressée en croix
Les suppliciés ont réclamé de l'eau
Les soldats ont rejoint leurs mères
J'ai frotté mes mains avec de la terre
Au pied du grand mur jusqu'au ciel
Mes larmes étaient la rosée du matin
Quand l'ombre profonde quittait le désert
Et que les pierres roulaient leur sable
Mon sang rougissait comme le Levant
Les mouettes indolores ne saluaient plus l'Orient
Parce que je déchirais les restes de mes haillons
Sur cette pierre où je bâtirai une cabane
Pour les amis que je n'ai pas mérités

DERNIÈRE SOLITUDE

Dernière solitude sans qu'il soit possible
De lui donner un nom à elle étranger
Un nom qui soit un catégorique néant
Face à face avec le nouveau monde renié
Une blessure ouverte dans le cœur naïf
D'un ancien natif des dernières dates héroïques
Du troupeau humain migrateur hasardeux
Entre les miradors fuyant les chiens polices
Civils délateurs des intelligences fines
Pour muscler le bras des malins virtuoses
Et les performeurs travailleurs zélés
Des machines à broyer les marges inutiles
Au bénéfice des avares de la parole
Uniques mouvements de troupe armée

Des meutes de la terreur nette assassine
Pendant les guerres intestines coliques
L'expulsion des manques à gagner
De la plus-value des intelligences vides
Pour accumuler le sang des lingots pleins
Dans les poches des actionnaires avides
Du vide de l'atmosphère des soumis affamés
De chairs putrides de la misère organisée
Des fonctionnaires corrompus serviles bien notés
Par les patrons modèles à copier-coller
Pour des morts conformes à la réalité
Au viol de l'entendement à la rapine
Virile société ouverte sur Auschwitz
Le poteau des fusillés porte le drapeau

DÉRIVE ININTERROMPUE

Il arrache sa langue pour ne plus se taire
Dans les hauts fonds des cités de la Terre
Il enferme sa voix aux confins du silence
Pour sentir monter en lui le sang du sens
Il ruse avec ses muses espiègles
Gueuses affriolantes déjouant les règles
Le monde emmuré devenu muet s'éloigne
Et s'éteignent les bruits des foires d'empoigne

Il noue les liens de l'oubli autour des vices
Pour un génie de sable il n'est que novice
Et il jette loin son boulet dans les bas-fonds
Les remous de la foule l'inspireront
Le jour du départ chaque heure est fatidique
Pour éloigner sa barque de la rive maudite
Combien de jours avant une terre d'écueil
Pour composer en solitaire son chant d'accueil
Que les muses accompagneront de leurs douces voix
Ce marin de l'Univers cabotant sans lois
Parle le cœur à la bouche une langue neuve
Exilé de la Corne d'Or à Terre-Neuve

SORTI DE LA MER

Sorti de la mer il échoue sur le gravier
D'une terre où son écueil se disperse
En morceaux de son être comme des îles sœurs
Il se ramasse comme le reflux contre les rochers
Comme le flux pour marcher le monde en chantier
Quand le pied des humains façonne rêve
Et chemins ouverts sur l'aventure des esprits
Sorti de la mer tel le magicien surpris
Par l'invention qui lui survivra au glaive
Des miettes de pain dispersées dans le vivier
À d'improbables mouettes de s'approcher
Pour un vol reconnaissant le piège de la peur
De retourner dans le néant des averses
Tandis qu'il culbute sur des masques entiers

Les roches muettes bavardent sous les traits
Du ciseau expressif d'un poète discret
Qui a taillé les portraits de forts caractères
Dont les épopées sont rendues à la terre
Ou bien leur histoire s'ingénie dans les parages
Tandis qu'il essaie d'en déchiffrer les adages
Le vent l'enveloppe comme un habit de soie
Et le bruit des vagues vous ramène à soi
La musique du présent éternel dans le chœur
De l'horizon s'approche comme un acteur
Et joue sur une scène le sable coulant des mains
La sérénade des nuits jusqu'à l'adieu des matins
Aux amants perdus les jours brûlants leur fièvre
À l'ombre de l'encre versée des poèmes d'orfèvres

Sorti de la pierre le masque défie le temps
Malgré ses entailles il se moque des vents
Et toutes les eaux et la terre sur sa tête
Ne pourront ignorer l'arrogance muette
De ces solides soldats paisibles insurgés
Qui ne connaissent que les vents et les marées
Les étoiles les suivent comme des filles charmées
Et le capitaine poète leur chante des mélopées
Seuls, les solitaires écueils s'écartent
Pour leur délivrer bon chemin pour leur barque
Tandis que les dieux en colère frappent le vide
Le ciel laisse gueuler le tonnerre stupide
Après quoi la pluie après elle le beau temps
Les marins gagnent la quille les filles vont chantant

ÉCHOUAGE

Qui chante la paix, la muse musicienne,
Aborde les rives sur les ailes du vent
Et ceux qui attendent toujours qu'on vienne
Happent dans leur filet la lumière des passants
Et envoient à ces musiciens quelques saluts
Lumières captées par des sirènes curieuses
Qui voient venir à elles des mondes inconnus
Des esquifs branlants ou des proues sérieuses
Frôlent leurs côtes sensibles au courant
Et débarquent avec leur viatique encombrant
Les muses aimables les guident quand même

D'affreux génies les traquent comme des baleines
Alors ils déboulent sur les quais de partout
Les caboulots les invitent à boire avec tous
Des liqueurs fortes qui calment même les fous
Quand les délateurs courent à leurs trousses
Papiers tampons profilent des ombres suspectes
Sitôt qu'un quidam zélé les inspecte
Ils tremblent un peu sur leurs jambes maigres
Ces innocents qui ne sont pas de la pègre
Mais qui de leurs galères ont gardé mauvais air
Parce que les flots sont trop lâches et amers

ÉCHOUEMENT

Première heure de la nuit il tourne lui-même
Dans les ressacs du sol cherchant le fond du lit
De l'océan il remonte à la surface sèche
Se cramponnant aux nœuds de la dèche
Il espère la corde solide, un répit
Pour somnoler entre deux heures blêmes
Pour ses rêves cruels qui le malmènent
Les cris voyous le taraudent sans merci
Comme si les incendies allumaient les mèches

Les rancunes sucrées que les flammes lèchent
La peau du supplicié déchirée sans délit
La voix des ordres ordonne qu'on l'emmène
Le voici haletant dans la cage barbelée
D'ombres rugueuses et d'haleines puantes
Roulant dans la boue des miradors
Les foules de ceux-là qui n'ont pour tort
Que d'avoir le regard et l'allure fuyante
Échappés des murs et jamais rappelés

La deuxième heure supplice des damnées
Quand le poing ganté relève son masque
Ses yeux blanchis éclairent la peur du maton
Qui prend son élan pour appliquer la question
Et qui pour réponse laisse tomber le corps flasque
D'un coup de crayon raye l'âme mal née
Il est de tous les sortilèges contre tous
Qui laissent courir le vent des rues policées
Par le doux sommeil des justes consciences
Dans la conformité des forts en sciences
Qui ajustent leurs regards au front plissé
Des palais vieillissants par les rudes frousses

De tous les convois des sans noms et n'avoir pas
Échoués et non promis aux langues de bois
Qui renaissent de leurs cendres comme le feu
Qui couve sa revanche sous les graves ruines
Marmonne des prières de pierres chagrines
Les jours reviennent et chassent les ténébreux

L'AUBE

Tiré de son cauchemar par les rires d'enfants gâtés
Le vie se moque des boniments, donne son présent
Comme un cadeau il reçoit l'invite à la promenade
Et alors il s'aperçoit qu'il marche dans la clarté
Et que son cœur tremble d'un doux sentiment
Il se prend à fredonner au vent une aubade

Des moineaux endimanchés piaffent en fête
Il s'assoit sur un banc comme la beauté innocente
Son corps déguenillé offre son visage
Les passants étonnés reconnaissent le sage
Qui ne fait rien de toutes les heures toquantes
Et qui donne aux oiseaux le pain de sa quête

Après le juste matin et l'heure du turbin
L'homme du banc se lève, secoue son chapeau
Il emprunte le boulevard pour le remonter
À l'heure de l'apéro il rejoint ses poteaux
Qui font à cheval le paris des paris urbains
Il s'approche d'eux et continue à raconter

Ce que dit cet homme il faut le suivre en marche
Car il n'est pas omnibus et saute des points
Il s'arrête pour toiser de près son prochain
Il voit les yeux devine le cœur avise l'arche
Et si le sbire lui plaît et lui cause s'il vous plaît
Monsieur voyez-vous le monde est en marche

MIDI

Ah, midi, c'est l'heure des titis qui vont becter
Pendant la pause des employés il va quêtant
Leur offrir des bonjours et tout son boniment
En ouvrant les portes et saluant du chapeau
Ces belles dames ses beaux messieurs en paletot
Cèdent la dime du dépit la lèvre humectée

Quand c'est l'heure la fourmilière repart
Dans l'autre sens finir la journée à l'envers
De l'endroit où l'homme sage n'est guère
Que pour s'absenter dans des rêveries de départ
Et quand tout le monde du travail est en congé
Il est seul à arpenter le pavé, oyez !

SOIR

Le soir est un autre jour avec d'autres soleils
Car la nuit les êtres ne sont pas pareils
Ils promènent leurs ombres comme feu follet
Des néons stridents et des phares perdus
Ils montent des manèges avec des farfadets
Et espèrent trouver là la vérité toute nue
Sage qui fait sa manche pour coudre son festin
Car avant l'aube on le pourchasse dehors
Et le café crème et les croissants valent de l'or
Et comme il ne veut se priver de rien
Il joue la comédie aux portes des châteaux
Et parfois il finit sa chanson au violon

NUIT

Son salut il le doit à quelques âmes charitables
Qui trouvent sa déconvenue pardonnable
Et de port en port, sur la corde raide,
Il sommeille comme un juste qui plaide
Au tribunal des étoiles les jurés sont des cloches
Qui sonnent la charge aux pions des bastoches

LE SAUVAGE

La vie vendue allume le feu aux ruines du progrès
La main de l'humain remue le sable des terres brûlées
Ainsi finit ce qui commence avant de voir le jour
Car jamais il n'y aura toujours sans la main de l'amour

Le présent cadeau la réalité la poésie
Rien ne te fait plus envie car tu jouis
Ton désir de tout satisfait n'est plus une quête
La vérité le poème la voix du poète

Tu nais sans peur avec l'innocence de l'enfant
Tu dois jouer pour jouer sans souci d'être grand
Tu vis sans peur et sans la morale des méchants
Tu ris sans peur de mourir car tu ris tout le temps

Mais si tu pleures tes larmes sont sucrées
La joie de ton cœur n'est jamais chagrinée
Tu cours tu cries les muses te font des touches
Tu mouilles leurs joues d'un baiser sur leur bouche

L'humanité découragée n'a plus de volonté
Dans les rues la peur du courage avance masquée
Le citoyen sans valeurs est un client acheté
La morale a des gènes éthiques avec le péché

L'humanité laisse dire et laisse faire ses instincts
L'humain paresseux n'espère plus ne croit plus rien
La nature sauvage a donné raison aux chiens
Des colliers et des muselières aux politiciens

L'humanité dérivant échoue sur les banquises
Elle erre vagabonde sur la Terre promise
Elle s'accroche à ses drapeaux cousus de peaux trouées
Dans tous les États le monde angoisse enfermé

L'humanité perdue voudrait une fin heureuse
Mais elle ne quittera pas ses habits de gueuse
Elle préfère la folie à la pensée sérieuse
Elle remet à demain la sagesse rieuse

Je suis resté sauvage par goût de la nature
Qui offre ses avantages sans une rature
Quel beau chantage à l'amour que les airs du futur
Cours sur tous les rivages des terres sans cultures

Je suis sauvage effrayé par les bruits des damnés
Qui vivent dans les cités géantes civilisées
Quels tristes paysages ces visages enfumés
Sauve-moi de cet éloignement de ma dignité

Sauvage je le suis comme mon cœur vagabonde
Qui bat la mer les plaines les montagnes il bonde !
Et je fuis hagard les sourires ingrats des Joconde
Et j'ai assez de mon génie pour toutes mes blondes

Sauvage je reste malgré l'ordre qui enchaîne
Qui ne sait pas mon vrai nom et qui fait de la peine
À toutes les races d'animaux en quarantaine
La barbarie contre le sauvage se nourrit de haine

Le chef de l'humanité est l'argent qui vend la vie
Si tu donnes avec ton cœur ta vie n'a pas de prix
Pour les petits humains le suicide a un seul prix
L'opinion générale se moque bien de la vie

Du moment qu'il mange l'humain est content de lui
Promettez lui qu'il aura toujours plus pauvre que lui
Toujours un inférieur pour lever la main et frapper
L'humain est violent car il est faible par lâcheté

L'humanité a des excuses pour chaque crime
Les juges mènent en prison les pauvres victimes
Les criminels officiels bien hauts restent à la cime
Ceux d'en bas fabriquent les armes dans leurs usines

L'humanité cultive l'obéissance aux chefs
Les humains libres sont des otages dans tous les fiefs
L'amour est interdit et la violence légale
La beauté est un crime et tout le péché banal

La vie vendue il ne reste que la mort à crédit
Le bonheur et la chance et l'espoir sont à ce prix
Les prophètes les professeurs enseignent les soumis
Suivent les règlements les punitions les interdits

Alors l'humanité abandonne sa famille
Elle est fière d'elle-même debout dans ses guenilles
Elle préfère faire le trottoir comme une fille
Oui, la sociale la recevra dans ses bastilles

L'autre humanité servile renie sa dignité
Elle se tait et s'applique à se taire l'éternité
Elle imite ses maîtres pour sa prospérité
Elle ambitionne fort pour gagner poste hérité

L'humanité a gagné la liberté de choisir
La contrainte de naître de vivre et de mourir
Elle ne peut se plaindre des maîtres qui la font souffrir
La souffrance n'a pas de remède à offrir

Mais quelqu'un d'humain une personne anonyme
Une humanité simple et belle comme un cœur pur
Les yeux de la lumière et l'oreille magnanime
Sur nos chemins va faire le bon avec le geste sûr

Sans nom ni prénom ni publicité sans s'annoncer
Avec dans les mains que des mains pour outils à aider
La grande humanité n'a plus qu'un mot pour aimer
L'amour la charité sans avoir été commandé

La belle humanité a gagné l'humilité
Et l'Univers indifférent a grandi étonné
Sans rien dire par le ciel les étoiles ont filé
Notre planète fait le dos rond et n'a qu'à tourner

L'humanité retrouvée rit comme on rit d'être aimé
Quand on s'admire la vie se refait une beauté
Tous les amants boivent le vin de la fraternité
L'amour des pays polis offre l'hospitalité

LE CHEMINEAU

Le désert n'est pas indifférent avec celui qui n'a pas de nom.

Si tu n'es pas mouton, les bergers t'indifféreront et le loup te respectera.

Alors soit l'homme à la noble marche et dans les Nations soit un piéton.

Tu commerces avec les marchands et partages le pain avec les amis.

Choisis un nom étranger si tu veux être mis de côté mais réponds oui si tu te sens aimé.

Prends la couleur des murs et l'odeur des rues pour passer les frontières.

Continue ton chemin tant que ton cœur patientera et arrête-toi au sourire d'une belle.

L'enfant sera un nouveau monde au monde s'il est le fruit d'un travail.

L'enfant sera à tout le monde si tu te souviens de tous tes pères.

Les mères portent l'enfant mais l'humain sera le lait à maturité.

L'accent est la musique de la langue et le mot un battement de cœur.

Imite l'étranger pour éveiller l'enfant en lui et si tu le fais sourire, montre-toi.

Le jeu apprend les mondes aux gens et tu seras la mise quand l'amitié sera l'enjeu.

Parce qu'à la belle tu dis oui chérie tu as raison et que tu fais ce que tu dois faire selon toi.

Pour toi tu seras tenté souvent par les chemins de traverse mais un autre se perdra dans des travers.

Il y a des cailloux sur la route et des faux pas dans un poème.

Tu resteras un étranger chez les insensés et un hôte chez les amoureux.
Parce que l'amour est ton seul pays et que les cœurs se ressemblent.

L'amitié te différencie de tes autres comme ils sont tous poètes.

Pas besoin de nom ni de chiffres ni de lettres pour aimer et donc pour être aimé.

Après le premier sourire au premier rayon du soleil la belle s'enfuit pour que tu la retiennes.
Elle danse, tu es son maître, mais elle est la muse. Et ton génie s'y use la bouche humide, elle flaire bon ta moustache.

Laisse les cavalières sur les pistes toutes tracées et prend une marcheuse à tes côtés dans les sentiers.

Au clair des lunes l'amour est tout, l'amour est tout seul, avec deux cœurs et un pain entier.

Attache le nouveau-né à ta poitrine et que les muses nouvelles viennent s'y coller.

Tu auras le goût du départ et la hâte des arrivées au premier babillement des aurores.

Va, chemineau !

L'anonymat aurait sauvé Jésus mais les marchands voulaient faire une affaire.

On t'a donné un nom mais tu ne te souviens de rien, quand t'interroge l'inconnu.

Seulement la police cherche à quel identique tu dois être pareil au même.

Fuis les carrefours, éteins tes feux, si l'haleine des chiens pue, si sonnent les alarmes, si hurlent les sirènes de la tyrannie.

Saute dans le fossé, planque-toi, prends ta chance, vaut mieux crever vivant que de te rendre mort.

La désobéissance est ta dernière liberté quand les humains n'ont plus de cœurs et sont devenus clients de l'oppression.

Mais pas tous ne sont restés à l'état de bêtes immondes et donc pas tous ne brisent les liens sacrés de la vie.

Tes amis t'attendent derrière les frontières meurtrières, au-delà des murs imaginaires.

La rose pleure à cause des blessures causées par ses épines, mais les genêts renaissent par milliers avec le printemps; quand la sève monte vers le cœur de l'Univers, ton corps fourbu compose une danse et tu chantes joies et peines.

La muse musicienne glane les épis de l'éternel et l'éternel l'aimera avant l'hiver de la terre.

Elle, la belle, elle te tourne la tête vers son tablier bombé; sa bouche retient un coquelicot printanier, va la bécoter !

La terre roule sous tes pieds depuis tant et tant de saisons, que l'aimée paraît à chaque horizon, tant vit ton désir; tant l'éternel plaisir.

La conquête de toi-même par cette autre - qui est ici l'amie belle; une rencontre comme une eau fraîche sur ton cœur brûlant.

Quand le peuple sort de sa quarantaine, Moise écrit encore et les gens n'entendent pas la suite de ses paroles. Et ce que Moise écrit, c'est la fin du temps et de ces gens : Ô les sourds ! Ô les aveugles rendus indifférents !

Mais, le solitaire, sort du troupeau, il est orphelin de tout, il n'a ni pays, ni nom, ni bien, ni couleur définie, un âge incertain, mais son cœur est neuf et son courage vaillant.

Seul, il continue de marcher à sa cadence, comme s'il était le berger d'un troupeau invisible, il commande à sa destinée, en marche, et chaque fois que son pied écrase le sol, ses yeux dérobent la lumière de l'instant.

Et à force de marches, les pas des solitaires ont ridé la face de la Terre comme une écriture sur un parchemin. Le vent trace et le sable efface les paroles, comme pour se moquer de la tragique comédie qui se joue pendant la révolution terrestre.

Heureux l'anonyme bienfaiteur qui fait le bien sans compter.

Les enfants de l'amour ramassent pas à pas, lettre après lettre, les mots trouvés pendant leur cheminement, et à l'arrêt ils composent des airs dans leur gorge, puis laissent aller tout leur souffle pour chanter nos joies et nos peines.

Les mots trouvés seuls sont les meilleurs.

Distribue tes trouvailles tout autour les amis sauront les recevoir.

Nombreux les jaloux qui te rabroueront et les bons à rien qui se moqueront.
Le bruit ne fait pas la musique.

Tu te lèveras chaque matin ne sachant pas si tu te réveilleras le lendemain, alors, reprends ta marche saine et embrasse ta mie, vous aurez du bon pain avec votre farine, celle qui marche sur la terre et celle qui lève dans le ciel.

Le sans-nom et n'avoir pas, se nomme poète et donne le peu qu'il possède, et si la qualité demeure, nous ne cesserons d'exister.

Le bien être s'offre à la beauté, et le bon avoir satisfait l'hospitalier.

Sans amour on ne peut être reçu, ainsi on dit d'un oiseau qui se pose sur une branche. L'arbre le salue et le vent lui ouvre la porte.

Le fier désert n'est pas insensible aux vagues de sable et les cités de pierres devraient l'entendre et rester modestes.

La nature est dans un homme qui chemine et plante des arbres, sème ses récoltes, entasse les pierres.

Va, chemineau !

Le rossignolet affûte son cri sur le premier rayon de l'aube.

Si la muse s'en va, c'est qu'elle veut que je la retienne.

Mais, lorsque ma muse ne viendra plus, je serai parti.

L'hiver fait son ménage, poussières de neige, gouttes de pluie glacées, poignées de vent gelé.

Je reviendrais sur mes pas si le passé existait; je ne pourrais que regretter mon illusion, et je pourrais avaler mon remord quand le jour se lèverait dans mes reins.

Le printemps ignore toute pitié; il suffit d'aimer le secret des choses; il suffit d'aimer les portes closes.

Je peux. Mais les pierres du chemin, les ornières, les fondrières. Je peux. Avec la douleur. Je peux. La souffrance se laisse vaincre. Et je serai vainqueur.

Le chemineau, va, soliloque, et ses pensées pendouillent à son cou comme breloques; et sa peine arrondit son dos; puis, son pied achoppe une caillasse, son dos se redresse, mais, l'autre, l'autre qu'il espère, l'autre n'est pas encore arrivé à son bord et la route n'en finit pas d'allonger.

Il serre les dents et appuie son pied de toute sa force sur le sol, à en crever la terre !

La soif plus grande que la faim, crache le vent. La gueule de bois grince, geint le froid.

La souffrance est une gueuse qui se moque du mauvais temps et traite les marins de bons à rien.

Mais aussi cette muse qui l'attend là-bas sur son île; cette muse qui le fait languir - sans qu'il ne fut jamais possible qu'elle vint à lui; mais alors cette muse le contraint à fixer son cap sur ses rivages situés juste en dessous des jupes de la mer.

Vent debout sa carcasse s'amène à l'aveugle vers un naufrage attendu. Son désir se nomme prédestinée.

Où se trouve la terre où le corps échouera ? Quel ciel vous entendra – peut-être, crier hourras ?

Le vent soulève tant de questions à la torture !

La réponse est dedans, là, où le travail se fait. Et le remède au mal, le bien trouvé, gratuit. Oui, se rappeler le travail.

Va, chemineau !

Il avait rêvé d'une île, mais c'était une ville. Pas une fille à peau neuve, mais une vieille femme en guenilles.

Il a marché sans voir dans le brouillard de ses pensées jusqu'à ce que sa faim l'arrête et qu'une main rude tendue par la faiblesse lui fit un creux dans son cœur lent pour qu'y tomba le secours.

Il était un sans-nom et il était un n'avoir pas. La ville l'accueillait comme elle accueille toute humanité, par politesse. La ville n'a point de petitesse.

Il sentit le toucher neutre d'une pièce de ferraille dans sa main. Il balbutia un merci à une ombre qui filait. Son regard croisa le visage de la monnaie et il estima que sans doute il l'échangerait contre du pain.
La monnaie se donne et le pain se prend. Il avala son aumône et serra les poings.

Il lève la tête et voit devant lui un écriteau : on embauche. Il ne s'entend pas demander que quelqu'un dit : « Vous pouvez laver la vaisselle? » alors il lui semble qu'il dit à voix forte : « Ouais ! ».

Et le voilà qu'il lave des gamelles et des gamelles et s'apprend qu'il pourra remplir la sienne plus tard. Et même que son employeur lui fournit une mansarde pour y allonger ses hardes et y relever son estime de lui-même, marin d'eau trouble.

Passe le repos, la ville crie ses envies, alors il dévale un boulevard et rentre dans un café avenant. Qu'il est bon de s'asseoir et de jouer au client.

Il siffle un serveur et aguiche au comptoir une souris à l'air tendre qui lui mange les yeux alors qu'il plonge et se noie dans un fol désir.

Va, chemineau !

LE NOM D'UN CHIEN

Elle entre sans frapper, y a pas de porte entre nous
Je lui dis qu'elle est belle pour qu'elle me regarde
Elle se retourne et je me perds dans son visage
Ses yeux noirs et les vagues rougies de ses lèvres
Elle sait que je suis sauvage et m'apprend la liberté

Elle danse un rythme nonchalant
Le Soleil nous attend sur la place
Sa robe glisse sur sa peau soyeuse
Elle tresse une natte de ses cheveux de jais
Et moi chiffonnier je porte joyeux mes hardes

Elle sourit et gambille
Te presse pas je veux regarder le paysage
Le ciel bleu de Paris les yeux de la grisette
Je tangue dans le roulis des pavés
Elle regarde le ciel en nouant son fichu turquoise

Je fais une chanson si elle mime une danse
En me prenant la main elle sautille le long du ruisseau
Ma guitare et mon baluchon balancent en cadence
J'allonge mon pas au trot de cette cavalière
Elle sera fière de moi quand je chanterai au retour

Ne t'en fais pas Dihya que je lui dis
Chaque jour qu'on vit c'est une fête
Même dans le gris un rayon de Soleil est allumé
Moi, je peinturlure la ville avec ses titis
Les jours que l'ouvrier fait avec son cœur en musette

La belle journée en liberté fait la coquette
Elle saute à cloche-pied riant de la Terre au Ciel
Elle marche à mon bras et se marie à mon génie
La muse musicienne inspire mon souffle
Les notes volent dans le vent de ses rires

Et s'il fait mauvais le temps vient m'avertir
Vague de larmes où boire le chagrin
Ma lyre pleine au creux de ses seins
Pince les cordes de ma rude maîtresse au bois blond
Pour la faire chanter et arrêter toute cette pluie

Nous voici installés Dihya Wanka, et moi, Marcel Kleb
Goualant la chansonnette aux chalands pressés
Des vagabonds errants se posent sur la chaussée
On nous voit à tous les coins de rue dans les patelins
Faut profiter des occasions autant qu'on peut

Avec mes zigs la poisse s'éclaircit
Les poltrons baissent le ton arrogant de leur jactance
Ici l'on offre sans compter votre portrait sur mesure
Et les marrons auront leur poire en confiture
Si les quidams ne trouvent pas leur vague à l'âme

Mais les artistes embobinent l'humeur râleuse de la rue
Et les saintes Nitouche et les gais rupins d'la neuille
N'auront qu'à mater les macs coquins et serrer leur bourse
Sous les étoiles dansent les pierrots et la Grande Ourse
Marcel le gavroche donne des frissons à la Môme

Dihya exprime le mélo des larmes de son mouchoir
Les badauds ouvrent la bouche pour boire la rosée
Du soir tombe derrière les monts de piété
La Lune pâlotte souriante et un rayon de Soleil resté allumé
Pour une muse insensée

Terre mère tourne le manège des cieux attendris
Le vent fait siffler les moulins et les meuniers farinés
Dansent avec les boulangères aux fesses de pain
Tandis que les maçons signent leurs façons dans la mie
Du temps pour marier les cathédrales de la faim

Lève haut ton chapeau et passe au voisin le bonjour
Sur la place tu auras croisé plus d'un bel amour
Mais celui des gavroches et chiffons tu n'en trouveras
Que sur le parvis du ciel où les moissonneurs de la joie
Ramassent leurs poches pleines d'inquiètes blessures

Je ramasse l'argent, range ma guitare
C'est l'heure de manger
Le bourgeois sort de sa banque et les bureaux encombrés
Délivrent leurs actionnaires et les bourses dévaluées
Dans le fleuve argenté des lumières et de la prospérité

Viens mon beau faut rentrer dans notre quartier
Nos amis nous attendent pour payer la tournée
De la nuit jusqu'au lever du jour
Nous buvons notre bon alcool des mots
Plumes d'anges sur l'aile de la destinée vogueront

Les mots sont trop souvent des généralités qui servent
À gouverner les êtres vivants sans les nommer
Les parleurs pour paraître savants utilisent les sots
Ce qui ne signifie rien prend le sens de l'idiot
Ne dit rien mais le dit comme il faut et plait aux animaux

Ainsi l'on parle de femme, d'homme, d'enfant, et du vent
Tout dans le même sac vide du tout va communément
Pour cause à défendre et jouer avec les sentiments
Des foules abruties prêtes à tous les vils serments
Qui font de l'humanité le pire des emmerdements

Les prétendants au pouvoir sur les peuples dictateurs
Combinent divines promesses et corrompent les cœurs
Les larbins sucent la moelle et se placent en voleurs
Pour une place au pied du chef trompent les leurs
Et leur servent de bonnes excuses pour tous les malheurs

Ainsi les familles les patries les gangs sur la Terre
Offensent l'amour salissent la beauté dans des guerres
Torturent l'enfance tuent la jeunesse créent des frontières
Leurs artistes composent des œuvres pour les cimetières
Le dieu si gourmand dans les cieux est repu et prospère

Les mots sont les mots le bon bien l'idiot un cancre
La parole vole au vent l'écrit se noie dans l'encre
Le poète enfante un poème faim au ventre
L'entière humanité souffrante reste au centre
Du langage des tribuns se méfie la vie, que diantre

HUMAINS

Nous recevons tout du ciel et de la terre
Des dons à offrir des enfants à cultiver

Apportés par le vent et bercés par la mer
Les présents de l'eau et des fruits à manger

Mais l'imagination trop bien nourrie de feu
Repeint le ciel déchire la terre les yeux

Des amoureux mélangent leurs larmes salées
Parce que des cœurs secs viennent tout leur voler

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Les hommes et les femmes vivent en tremblant

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Les oiseaux ne chantent plus les fleurs se fanant

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Le poète sera tué par les méchants

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
L'amour amour s'est enfui des cœurs hivernant

Je n'ai pas de curiosité pour la mort
Pour l'abîme du néant des jeteurs de sort

Je ne perdrai pas ma vie à jouer au plus fort
Laissant les corps des putains aboyer dehors

Je dis je car je pense seul mes vraies pensées
Je couche avec ma secrète vérité

Sauf votre respect et j'oublie la morale
Je dis et je fais un juste ni bien ni mal

Son âme numérisée son désir coupé
Amour interdit et privé de la beauté

L'errant traverse des déserts sans eau
Sa soif de lui-même excite ses envies

Il négocie son passage à travers les nuits
Et le jour compte ses faiblesses et ses os

Il marche la longueur de son renoncement
Car la volonté abandonne les pénitents

Les faces de la mort défilent dans les rues
L'artisan fabrique des blocs de silence

Les marchands vendent de la cendre et du sel
Le prix des terres stériles flambent au soleil

Entre les murs la patience des suicidés
Clients admirent le vide aux fenêtres

Devant les portes la misère réclame
Un peu de désordre pour bonne police

L'horizon tendu d'acier étrangle son cri
Les vents des fumées étouffent les visions

Les mères promènent des sarcophages
Les éboueurs ramassent le sang pourri

Des fonctionnaires matraquent les moineaux pâles
Les prêtres fourbissent les oripeaux sales

Les cloches fêlées sonnent dans les abîmes
Il est midi dans le camp des usines

Les politiciens bien gras mangent de l'argent
Les citoyens sont de bons clients à crédit

L'armée en premier se gave de budgets
Les polices en second protègent le riche

Des hordes de pauvres pratiquent tous les sports
Et sur les rings les bêtes déchirent leur peau

Les hommes d'affaires parient tant le massacre
Paix des armes une trêve simulacre

Les docteurs administrent les folles envies
Les malades cherchent de nouvelles maladies

Surtout ne pas penser le danger évident
Ce qui est normal est une pierre tombale

Alors on consomme tout ce qui assomme
Ne pas rêver est une chance de survie

On est en éveil ou absent pour le présent
La pointeuse rend tous les comptes transparents

Honte à celui qui priait à l'étude
Les dieux ont perdu toute mansuétude

En exil les volontaires ici l'espoir
Bannie la science ici la croyance

Un humain à genoux plutôt que dieu debout
Des enfants sans questions pas de cancres chantant

Humain au garde-à-vous plutôt que dansant nu
Humaine stérile non terre à chérir

Heureux le marcheur qui va de place en place
De seuil en seuil récolter le nectar de vie

Bienvenue celui qui apporte bien-être
L'hospitalière intelligence l'autre

Au revoir au voyageur à la besace
Qui traîne avec séduisante mélodie

Si digne ambassadeur de l'humanité
Visite les éphémères cités du vent

Et quand dans le désordre revient l'harmonie
Et toutes les bêtes qui font la fête au nid

L'amoureux pleure de joie embrasse sa mie
Nature libertine aux belles vertus

Le monde paraît si beau aux enfants nouveaux
Que pères et mères embrassent leurs êtres

Avoir la vie n'est pas trop à porter longtemps
Quand on aime d'amour on a toujours le temps

Les piafs endimanchés pépient des chansonnettes
Les gens remplissent leurs verres de poèmes

Quand les horloges repartent en vacances
Les gais pinsons font la belle escampette

Le tour du monde sur place au palace
Les copains amènent leurs cavalières

Et l'on peut voir encore sur les quais des ports
Des bateaux en bois toutes les voiles dehors

LES POÈMES NAISSENT SUR LE SABLE

Les poèmes naissent sur le sable
Pierres polies par les mains travailleuses
La mer en guenilles les méprise

Tant que l'eau ne lâchera pas prise
Elle nourrira ses enfants négligents
Poètes de pacotille, savants !

L'humain perd son temps
depuis une éternité
À fabriquer des jouets déjà usés
Par d'autres qui y ont déjà pensé

Alors, émigre ! Pendant la marche !
Seul ton pas mesure le temps ici
Le vent qui souffle bat la mesure !

De toutes les façons tu es perdu
Continue ! L'éternité est sauve !

Tu feras de ton sang qu'un vaste encrier

Tu peux écrire, et crier ! Qui entendra ?
Personne n'est l'écho au fond de toi
La mer relève les vagues de ses jupes

Ta mère la mer, ton père le temps
Te voici tombé, te relevant, soit !
Qu'une pierre détachée du rocher

Les poèmes naissent sur le sable
Pierres polies par les mains travailleuses
La mer en guenilles les méprise

ANDANTE

Le poète ne fait pas des rimes
C'est la vie qui rime le poème
Le savant connaît l'infime
Le tout ignore celui qui l'aime

Sois poète maudit pour la science
Savant érudit pour la poésie
Le papier coûte cher l'encre aussi
Tes traces sur le sol auraient suffi

Si tu as entendu ta voix dehors
Tes mots ont inventé la formule de l'or
Si ta mère t'a jeté à la rue
Ton père t'a mis coup de pied au cul

Le temps des assassins confortables
Fournissent les armes des notables
Fuis les pays sans portes et ciels vides
Réclame des murs demande l'exil

Ta peine pliera ton cou orgueilleux
Ton salaire brisera ton genou
Ô toi, ambitieux serpent, ô, malin !
Crache dans ta plaie le goût du destin

Ô toi l'homme fortiche au combat
Saigne ta cervelle d'oiseau et vois !
Les héros de pierre ne parlent pas
Leur martyr procure l'aveugle foi

MODERATO

Alors relève-toi de cette nuit
Ton étoile est un fanal qui luit
Sa lumière te donne ton ombre
Soit le poème malgré le nombre

Et marche vers le fracas des vagues
Le bruit sourd des eaux dans la rague
Et les vents affolants jouent des cordes
Et les rayons du soleil te mordent

Ouvre les yeux dans la brume salée
Sur la terre imprégnée de brouillard
Va pieds nus débrouillard
Le cœur donné vif à la destinée

Tu as une parole à dire
Tes pensées doivent parler pour dire
Parle ! Même si c'est la mort, parle !
L'amer est bon et le sucré cordial

Ton ami est avec toi écoute
Il conseille le meilleur la route
Au milieu des fantômes sans bouche
Et des morts vivants trafiquants louches

Tu rejoins la grève au jour naissant
L'écume des nuits blêmes s'effaçant
Tu te baignes nu dans la lumière
Joues avec une lune princière

Et soudain quand le rideau retombe
Toute la Terre semble une tombe
Étoile tu brilles comme il le faut
De vivre et de mourir sans défaut

Te voici neuf tu renais à nouveau
Avec ton esquif tu ressors de l'eau
Pierre d'un roc roulé sur le sable
Avec ton couteau tu mets la table

ALLEGRETTO

Les roses sont chères aux vagabonds
Fleur à la bouche, épines au front
La table le lit le toit sans crédit
N'importe où sur la route ici

Qui naguère te faisait attendre
Plaisir fugace, une gâterie
Qui avec le cœur n'était pas tendre
Le sourire cruel d'une flatterie

Au revoir misérables commerces
Je cueille ici un bouquet de gerces
Riant à pleine bouche dans les fossés
Prêtes à soulever robes et fessiers

À pleines mains dans les écuelles
Buvant le vin à leurs mamelles
Enfant prodigue de l'éternité
Je remplis ma gorge à satiété

Les bourgeois se vautrent dans le doré
Ma palette a des couleurs variées
Des paysages aux visages très sages
Des amis sûrs dans tous les villages

Les flics de la morale la baston
N'auront pas réponses à leurs questions
Je vais d'où je viens, je viens où je vais
Sauf mon âme prenez-moi corps et biens

J'ai bien suivi la route du doute
Je n'ai rien cherché j'ai trouvé toute
La comédie des héros paresseux
Qui n'ont qu'un nom pour être heureux

J'ai fait le tour des propriétaires
Qui mangent de la terre à leur dessert
J'ai fait le grand tour de la misère
Les humains sont pires que la guerre

Dégoûté des miettes de l'orgie
Comme l'oiseau j'ai pris mon parti
J'ai volé dans tous les airs pour manger
Des vers j'ai bu l'alcool des poètes

À mon retour dans la rue liberté
Les murs avaient l'envers de la santé
Faut payer un loyer pour circuler
Les croque-morts n'ont aucune pitié

ALLEGRO

Mains ouvertes un pied devant l'autre
Marche le simple le bon apôtre
Récolte la manne la redonne
Au grand dam des dames des bonhommes

Va où ton cœur allègre te pousse
Laisse la raison raisonner la frousse
Ni suivi ni suiveur ni commande
Offre à toutes pour qui tu bandes

Remplis ton cœur tes lèvres débordent
Il bat vaillant sur les champs des hordes
Il sème des graines que tous aiment
Humain d'une main reste bohème

Tu ne diras pas qui m'aime me suit
Tu es avec toi-même qui suffis
À faire le bon le juste le mieux
Compagnon avec celui mal heureux

Ta joie agrandit le ciel tu souris
Tes larmes de pluie mouillent tes haillons
Une gueuse de chair pour compagnon
Te prend la bouche remplie de frissons

C'est Falbala, la folie là, la joie
Pleure tant que tu es ivre de vie
Ris de la mort, la battue de lièvres
Cours les rives de toutes les lèvres

La rumeur n'est plus, vive la clameur
Le cri universel du vrai bonheur
Calme et paisible tempo du coeur
Contre les hurlements de toutes peurs

Marin navigue, paysan sème
Le poète apprend, le savant rêve
Les jours, enfants, inconnus, ils aiment
Les récoltes en herbe qui lèvent

Nous avons pour nous de l'éternité
Un mince et fragile sablier
Prenons soin de nous et de nos enfants
Nos ancêtres nous écoutent souvent

Le sentiment choisit son poème
Tu vis ici habillé de même
Comme tu te vois la rumeur ira
Et ce sera le dit qui te suivra

Sois discret personne ne te suivra
Les suiveurs n'attendent que ton trépas
Les faux poètes profitent aux rois
Les faux savants savent d'où vient le vent

J'ai creusé la terre sous mon ombre
J'ai brassé l'air avec mes mains usées
Avec la pierre taillée j'ai coupé
Mes liens qui me liaient au grand nombre

VIVACE

Vivace, comme la rose pique !
Je salue la poésie publique
Je lui donne toujours la réplique
Je la fous au banc des républiques

L'odeur des boulevards les paniques
Le bruit et les musiques des cliques
Le décor poisseux des amériques
Faces de boucs et fesses de biques

Les fumées les dégueulis du progrès
Les lumières apocalyptiques
Les lunettes noires des loustics
Les peaux de bêtes lustrées par les suées

La rouille des cervelles bétonnées
Les trottoirs des discours des dés pipés
Les boutiques des bouches trop fardées
Le fumier des bourgeois encanaillés

La laideur dans les yeux de la cité
La force des bras de la lâcheté
Les statues pour rappeler les mort-nés
Le caniveau des amours avortés

L'impuissant désir vite rallumé
Par les racoleuses publicités
Les agents culturels font circuler
Le système par le fric régulé

Mais la fille qui sait être libre
Mais le gars qui, à tout, dit non et non
Elle la môme, lui le mioche
Sans quignon, des trous plein les poches

Ils vivent dans la rue le long chemin
La joie au bras le monde sur le dos
La nuit ils se donnent au chaud
Et brûlent leur sang sans dire un mot

Au matin le jour les surprend chiffonnés
Qui s'ébrouent dans la rosée amère
Oisillons de la zone austère
Les becs grands ouverts comme toute faim

Je finis là mon tableau très sombre
La lumière combat toujours l'ombre
Ma faiblesse est de croire à la fin
Heureusement il me reste du pain

Difficile de trouver la chance
Sur le sable les efforts s'effacent
Sans le pain tous les malheureux pensent
Et la fin de leurs faims les agace

Quand ils pensent sans rien dans la panse
Leur corps fébrile comme la terre tremble
La misère, la guerre ensemble
À cause des estomacs pleins qui pensent

Si tu oses dire un mot d'amour
Ils te puniront à errer toujours
Si tu oses parler de la beauté
Ils te crucifieront à une tour

J'ai pris mon courage et me sauvai
Loin des peurs des bêtes écrivais
La lamentable habitude oui
Ne jamais dire non mais toujours oui

PRESTO

Allons, allons, nous voulons oublier
Remplissez les verr' faites d'la fumée
Relaxe ! Faut pas v'nir nous déranger
Cool, cool, tous les babas sont allumés

Au carré des pleins d' fric des sans soucis
On cause on cause démocratie
Système pourri mais nous on est bin
Pas d'obligation d'aller au turbin

La sociale veille sur le bon grain
Chaqu' jour revient le bon samaritain
Quoiqu'tu fasses t'auras l'droit au gâteau
C'est pas d'main que tu te lèveras tôt

S'y a problème tu manifestes
Beaucoup de cognes, un peu de casse
Les discours des premiers de la classe
Distribueront les morceaux de reste

Ne t'occupe pas des pas de chance
Les riches plus riches les ont appauvris
Nous, on demande d'être bien nourris
Pis on veut tous les jouets d'innocence

Bienvenue étranger et au revoir
Étranger ce n'est pas un nom pour nous
Faut qu't'ai le bon profil pour boire
Avec nous tout se passe à genoux

Mais l'étranger instruit de l'étranger
Fait risette à ses hôtes mal emplumés
Vive le pays vive le parti
C'est encore nous qui avons tout construit

PRESTISSIMO

Révolution inventée pas faite
Du sang versé de rois en présidents
Des religieux ministres jusqu'aux dents
Dieux en argent promesses tout' faites

Liberté surveillée par polices
Égalité des pauvres collabos
Fraternité des riches complices
L'autorité adorée sans cerveau

Culte de la raison de la force
Et contre la force de la raison
La raison de la force a raison
La raison a raison de la force

LARGO

Le silence absolu n'existe pas.
J'ai autant de peine que toi.
Je n'ai pas connu la langue maternelle.
Mon exil est universel
On ne sort pas de l'univers.
Alors, je danse dans les ténèbres !

LENTO

Désobéir : premier pas vers la liberté
Apprendre à être libre est le travail
Il ne suffit pas de clamer je suis libre
Il faut être digne de cette liberté

Désobéir est le droit chemin des libres
Pour être hors la loi il faut être honnête
N'avoir jamais besoin de la surveillance
Désobéir : une véritable science

L'oiseau apprend à voler
Sans interdits ni règlements ni morale
Le cœur suffit à la volonté des sages
La pensée qui veut rester libre gouverne

Nos gestes et nos mots disent la paix
Même une juste colère apaise
Une saine révolte est du courage
Disons encor non et non à l'esclavage

ADAGIO

Ma chance c'est d'avoir été aimé
De grandir, apprendre en liberté
Tout seul sans interdits ni morale
Mes sens et ma pensée à fleur de cœur
Avec d'autres races animales
Que l'humain est souvent le plus bête
L'unique nature très morale
La sympathie reste une quête
Chanter pour chanter aimer pour aimer
Pour casser la graine le beau travail
Le ciel fait des rêves un beau vitrail
La douceur de l'eau calme la peine
Oui ! La joie de vivre a des amants !
Gare à l'eau vive, gare aux serments!
Je fais bien des erreurs des bêtises
La violence ne m'est pas de mise

LA MER LA VIE LA TERRE

LA MER

L'ordre dans le chaos
d'un disciple chahuteur
Obéit à la fuite
devant le courage dompteur
La vie brève brave la mort subite
L'enchanteur des rêves suscite
Des pensées creuses les yeux fermés
Des grands gestes foulant l'éternité
Écrit avec la plume légère
Son sentiment à une passagère

LA VIE

Ce que tu sais te porte
Ce que tu ignores t'attend
Il n'y pas vraiment de porte
Que l'ignorance ne puisse franchir
Si dans l'instant pour ouvrir
La curiosité soudaine t'oblige
À taire les fredaines du vent
Pour accueillir le prodige

LA TERRE

Elle ne dit rien elle ne se bat
Elle a le temps tu n'en as pas
Tu respires ce qu'elle t'inspire
Si tu es lâche tu peux la conquérir
Ta volonté n'est pour elle ambition
Ton paradis plein et vide ta nation
Toutes les races qui y surviennent
N'auront plus de gloire que la tienne

LE CIEL

Lève les yeux vers ta petitesse
Ferme ta bouche sur tes faiblesses
Ton nez suffit pour tes proies
Ta peau se tanne par la foi
Tes oreilles averties du silence
Ta marche écourtée de malchance
Tu suis ton ombre de troupeau
Une main sur le cœur l'autre au couteau

LE SOLEIL

L'éclat de tes yeux reflète sa lumière
Ton sang bouillonne dans sa chaudière
Étoile de feu en lutte contre l'oubli
Tes jours paraissent après la nuit
Ton arche cabote sur les flots trop salés
Drague les fonds et aborde les terres habitées
Tu te consumes feu de paille orgueilleux
Ta fierté se moque des astres oublieux

LA LUNE

Tu franchis le jusant aux marées claires
Ton navire passe au noir les frontières
Te voilà marin dans les bras des douces
Qui consolent sur les quais les mousses
Te voici donc capitaine de tes horizons
Ton équipage chante
des légendes à l'unisson
Sur le pont de l'Univers
passent les bohémiennes
Hautes mers joyeuses qui te mènent

L'EAU

Elle calme la soif de vivre
Le halètement des gens ivres
Sa caresse polit l'ingratitude
Sa froideur saisit le ridicule
Sa bouche prévient les rieurs
Ses yeux confondent les voyeurs
Son corps habite les corps
Elle est notre encore

LE FEU

La flamme forge les dons
Le génie part en fumée
Il laisse dans les cendres
Le goût amer de Décembre
Un trésor inachevé pour les muses
Curieux jouet qui amuse
Le temps d'un soupir il bondit
Et sa renommée est le dit

L'AIR

Il apporte la musique
On chante son nom
Il n'est pas une réplique
Qui lui réponde non
Il allège l'émotion
Il dessine les visages
Il manque à la mort
Il abonde au sort

POÈMES EN FLEURS

.1.

La rose rouge pleure
À cause des blessures
Causées par ses épines

Quand sonnera mon heure
Je prendrai les mesures
Ô ma chère débine

La joie dans mon cœur
J'enlèverai mes chaussures
Et baiserai ma copine

.2.

La marguerite blanche
Étale ses pétales
Pour provoquer mon amour
Roule tes rondes hanches
Mieux que ma sœur natale
Tiens mon bras mes bons jours

Chérie sur qui je penche
Pour baiser ta joue pale
Je suis prêt à tous les tours

.3.

Joli jaune bouton d'or
Fais-moi rire encore
De tes guilis de tes ors

Ta bouche toute beurrée
M'embrasse à pas feutrés
Langue salive à jouer
Bouquet de bonheur le jour
La nuit bleue tu t'endors pour
Réveiller mes chagrins lourds

.4.

Les clochettes du tendre
Le pissenlit du printemps
Pire amer au mauvais temps

Tous mes rendez-vous ratés
Goûtent les herbes salées
Le désespoir emmêlé

Si tu voulais bien de moi
Tu m'inviterais chez toi
L'éternité serait loi

.5.

Parfum de la violette
Envoûte les toilettes
Des belles des coquettes

Tu me tournes la tête
Tu ries sous ta voilette
Tu provoques ma quête

Mais quand finit la fête
Je suis devenu bête
Pour manger tes recettes

.6.

Ciel bleu léger d'un souci
Tout mon ennui réuni
Pas de nuage rien n'est dit

La pluie volage revient
Comme le temps des chagrins
Et les pleurs de ma catin

Si vous passer par là-bas
Au village des Trépas
Ma mie aimée n'y sera

.7.

Le rouge de ta robe
Le feu qui se dérobe
Le désordre d'une aube

Le vent chante et rime
Le cœur de la famine
La foi haute des cimes

Les enfants coquelicots
Se réveillent sans manteau
Entre leurs dents un couteau

.8.

J'ai pleuré sans les larmes
Drap de ma peau en armes
Soldat de peu en charmes

J'ai laissé las mes pieds nus
Abandonné mes mains drues
Sans travail qui m'aurait cru

Le bleuet des métallos
À la sortie des cachots
Blêmissaient les drapeaux

.9.

Moins sauvage que l'humain
Il borde les chants marins
En équipages sereins

Il est l'hôte vagabond
Des apôtres et du don
Des alizés du pardon

Toujours jeune sans jeûner
Il travaille sans fatiguer
Le genêt des libertés

.10.

Il inspire les oiseaux
Graines de poèmes beaux
Nourriture des ciels hauts

Les piafs s'y piquent le bec
Le troubadour l'aime sec
Le vin chantant au rebec

Le chardonneret connaît
La saine paresse l'ivraie
Chardon de l'âne le vrai

.11.

Les hautes solitudes
À hauteur de poète
Le pays des grands pays

Très près des multitudes
Étoile de l'Éden fête
L'éternel entend les cris

Édelweiss dans les pages
Du livre des requêtes
Étudie toute sa vie

.12.

Chrysanthèmes de la mort
Ne font pas pleurer les morts
Vivants ont le mauvais sort

Vous ne voulez pas aller
Car revenir c'est risqué
L'avenir vous connaissez

Des poèmes tout en fleurs
Un panier de fruits du cœur
Une brassée d'amis en pleurs

.13.

Un bouquet de mes pensées
Comme un feu de paille
Dans une nuit emmurée

L'éclat des voix étouffées
Où voulez-vous qu'on aille
Quand est un déporté

Le vent ne peut se mêler
Pour faire voler la caille
La cage est trop dorée

.14.

Mon cœur n'est plus visité
L'abeille ne mielle plus
Mes jours de résignation

Dans ma poche un épi
De lavande parfume
Mon infortune passion

La paix serait-elle répit
Dans la guerre qui fume
L'obscurité des nations

.15.

Farandole jonquille
Joli bouquet de filles
Dans le chant des fontaines

La voix des sources claires
L'eau des mots désaltère
L'amoureuse fredaine

La sècheresse des cœurs
Évaporera les pleurs
Et la joie sera vaine

.16.

Les fanfans la tulipe
Courent à travers le vent
Leurs parents vont chantant

Printemps fume ta pipe
L'amour traverse le temps
Ses enfants sont innocents

Embrasse-moi la lippe
Le jour est à nous souvent
La nuit cache ses amants

.17.

Le chardon va-t-en guerre
Parle langue de pierres
Brave toutes les saisons

Souvenirs de naguère
Il offre son présent fier
De toutes les attentions

Ses fleurs en solitaire
Cueillies par les grands bergers
Emblèmes de nos maisons

.18.

Le gai marin des cimes
Grande robe d'épines
Rose au cœur du Soleil

À l'envers des abîmes
Le jour nait l'aubépine
La grâce des merveilles

Ne pas cueillir sa rime
Vie sacrée qui sublime
Ses poèmes sont pareils

.19.

Il est connu des troupeaux
Familier des immigrants
Qui se caressent à lui

Bavard comme le perdreau
Volubile comme enfant
Apprend tout ce qui se dit

Ses flèches tombent à l'eau
Les bourdons le butinant
Liseron cache l'ami

.20.

La fleur l'œil du poète
Dit ce qu'elle reflète
Le cœur des gens passionnés

À votre boutonnière
Ou sur une bannière
Elle provoque l'émotion

Quand je serai le gisant
Elle gardera mes ans
Comme fidèle amant

LE POÈTE RETROUVÉ

TON CŒUR SUR NOS PAS

Le Poète en toi, ton unique originalité; t'aime, toi, te fait confiance; fait battre ton cœur qui bat ta volonté d'où naît ton courage.

Tu reçois la tendresse des Muses et tu écoutes le souffle de ton génie dans la paix et le silence.

Et tu dis les paroles inspirées par le Poète.

Tu es le vivant, paisible et silencieux, composant un poème avec les bruits du monde.

La paix et le silence, tu les connais depuis toujours.

Il te faut vivre en paix avec toi et dans ton silence intérieur.

Dehors le monde où s'exprime la complexité humaine.

Dedans, la simplicité du souffle qui porte la voix et le cœur qui bat la mesure.

La mélodie est le dialogue entre soi et le monde.

Les bruits du monde rendent sourd celui qui est occupé par le désir. Le besoin te prive de paix et l'envie brise le silence. Quand tu réussis à être en paix avec toi – que tu t'es débarrassé des besoins, et que règne le silence dans ton intérieur – que ton souffle te suffit, tu jouis de tous les génies qui peuplent ta maison corporelle et qui animent la complexité de ta machine humaine. La machine humaine dont le cerveau est le maître, le ventre le moteur, les membres les outils, et le cœur le guide. Les cinq sens pour te sentir vivant.

Ton poème est donc ton corps avec le monde.

La forme de ton corps poème est le contenu du monde qui remonte à la surface et que tu récoltes et que tu déposes avec ta plume sur le papier en lui donnant la forme des lettres qui font les mots que tu charges d'encre, et remplis de ton sang et qui donne un sens à l'éternité.

Ne te dis pas poète
Ce qui est prétentieux
Tu n'es qu'un visage
Du poète en toi
Le plus souvent roi
Travailleur
Soldat
Vagabond
Et vaniteux

Ne te dis pas poète
Ce qui est prétentieux
Essaie de vivre avec nous
Vivre pas pour nous
Vivre pas pour toi
Vivre avec nous
Ton corps dans nos bras
Ton cœur sur nos pas

LE POÈTE PERDU

Nous pleurons la destruction de Palmyre, les ruines d'une cité antique. Ce ne sont que des pierres. Nous oublions les personnes qui ont toutes un nom bien à elles, et qui sont toutes des œuvres d'art, en chair et en esprit. Là où le Poète s'est surpassé avec une poignée de poussière et une poignée de rosée. Des cœurs d'argile fragile que les bombes écrasent sous les pierres du décor, aujourd'hui.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont les otages de la guerre, la pire des terreurs.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont au coeur de la guerre et des turbulences, entre le tonnerre des bombes et les cris du massacre, pendant la trêve des nuits avec la douleur insomniaque, les yeux hagards des bêtes effrayées, les cœurs bondissants dans les poitrines oppressées, les vents pourris qui sortent du ventre de la bête immonde, les hurlements des sirènes de l'apocalypse et les vociférations des maîtres de guerre dans les haut-parleurs.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont comme les maisons détruites dont l'intérieur est un abîme de torpeur avec des ombres traquant ceux qui râlent encore, bougent ou tentent de se relever; des ombres qui effacent les noms des innocents; des ombres d'une nuit qui ne veut pas finir et dont les aurores sont des soleils de sang noir, des brouillards de larmes.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont les otages des banques qui dévalisent le monde et pillent la planète. Les banques qui évaluent la vie des peuples aux cours de la bourse.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence est terrorisé pour être empêché de réclamer justice et renverser les tyrans; et alors le poète est torturé sur une croix comme un vulgaire criminel, ou fusillé contre un mur, ou bien alors le poète est forcé de se prosterner au pied des tyrans sous le torchon des drapeaux, l'affreux linceul des peuples.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence est réhabilité après la victoire des tyrans et l'intronisation de la nouvelle dictature démocratique. Les tyrans en font un héros et construisent pour lui, le dévasté, des monuments de pierres où, à dates fixes, les peuples iront défiler.

Et l'opposition officielle, dans sa différence établie, transforme le poète en martyr, pour recueillir les larmoiements et les gémissements des peuples qui cultivent le goût de la vengeance et le désir de revanche. Ainsi les peuples sont prêts pour le prochain conflit organisé.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence est affublé d'une nationalité et d'une religion et dans les stades les peuples vont s'adonner à des batailles virtuelles en brandissant leurs signes ostentatoires et en hurlant leurs slogans.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence fait faire des affaires aux banques avec l'argent de la terreur et des guerres.

LE POÈTE RETROUVÉ

Le véritable poète crée la vie à l'instant et renouvelle chaque chose infiniment. La perfection, il ne peut l'atteindre lui-même.

Un poète, une poétesse authentique, c'est l'amour qui se donne à connaître et qui toujours s'enfuit à peine entrevu.

Un poète original, une poétesse inouïe bat le coeur de la volonté.

Les poètes tiennent éveillés les autres.

Nous ne pouvons vivre pour aucune cause, pour aucune idée, aucun patron, aucun poète ni poétesse, ni pour nous-mêmes - mais seulement avec les autres, dans la poésie qui est la vie.

Le poème c'est le corps qui chante l'éternel présent.

Le poème est un cadeau de l'éternité dans les mains voluptueuses.

Il existe une foule de poèmes et chaque citoyen de la Terre invente les siens suivant sa fantaisie.

Certains poètes terrorisent les imaginaires des autres pour imposer la tyrannie de leurs maîtres.

Certains poètes interdisent les questions et imposent réponse à tout, et veulent être pour tout et pour tous.

Le poète s'intéresse au mot très tard dans sa vie, quand il étudie notre civilisation pré-humaine, encore à l'ère de la bestialité.

Le mot est un outil qui sert autant à réaliser qu'à rêver.

Les livres d'histoire sont écrits par des poètes officiels, propriétaires terriens de l'intelligence.

Le poète déchiffre les livres en lisant ce qu'il sait vraiment avec son cœur. Son coeur lui dicte des sentiments et ses sentiments forment sa pensée.

Si les mots du poète grandissent dans le sein de sa mère Liberté, les mots du poète sont fabriqués dans l'atelier de son père Amour.

Si dans son pays d'origine, dans sa famille, le poète ignore le mot et le tout des tyrannies, le poète libre est éduqué avec amour.

Le poète est amour et liberté incarnés. Ta chair telle que tu la vois. Tes sentiments tels que tu les vis.

Les poésies officielles écrites par les poètes domestiques de la tyrannie sont des prisons de l'esprit vues à travers les barreaux d'une cage.

Le poète non engagé par un maître vit avec les autres, mais il ne vit pour personne en particulier. Le poète libre est une humanité et les autres humains ne lui rendent pas toujours son amitié.

Les poètes domestiques sont bien seuls dans leurs salons où leurs maîtres les consignent pour que la vie se taise.

Le libre poète écrit pour chacun dès qu'il commence à parler avec les autres, là où ils se trouvent, dans leurs croyances et leurs préjugés.

Ainsi le poète ne bannit aucun mot, aucun terme ni expression du langage humain. Il bannit seulement l'oppression et l'oppresseur. Le mot n'y est pour rien.

Ce sont les poètes tyrans qu'il faut bannir, il ne faut pas se tromper de cible. Les poètes tyrans savent jouer avec les mots et se jouent de nous, nous trompent hardiment, surtout quand on s'obstine à leur répondre par des mots quand alors il faut les détruire.

On ne parle pas à un tyran, on le détruit.

Le véritable poète, pense à la justice, à ce que l'on a dans le cœur, amour ou haine.

L'ambition donne l'inspiration aux poètes serviles qui passent d'un fanatisme à l'autre.

Les poètes tyrans font passer la servilité pour de l'intelligence.

Les poètes tyrans font croire que le beau est malin et la virtuosité une performance.

Les poètes domestiques cultivent le chacun pour soi. Et le chacun pour soi est un mouchoir de poche qui sert de drapeau aux clients du grand magasin des idées et des joujoux du Mondistan dans une civilisation pré-humaine à l'ère de la bestialité.

Ils sont rares les poètes bien éveillés qui n'ont pour drapeau que l'écrin du ciel et comme rêve le drap de leur peau.

Que mon poème aime!

JAMAIS SEUL DANS SON EXIL

Le poète est incarné. Ta chair telle que tu la vois.

Que mon poème souffre.

J'ai mal aux dents !

Si nous sommes faits à l'image d'un créateur, alors, comme lui, avec notre libre arbitre, nous faisons bien, nous faisons mal; avec nos pulsions animales nous faisons n'importe quoi; avec notre coeur nous répandons l'amour.

À l'image d'un créateur nous créons notre vie, nous inventons nos légendes, nous inventons notre langue; à notre mesure, nous sommes créateurs incarnés dont le contenu émerge sous la forme de notre esprit dans la chair de notre corps éphémère, aussi éphémère que chaque instant dans l'éternité; nous avons le choix de jouir de ce présent cadeau de l'éternel créateur ou alors, nous pouvons aussi nous résigner à survivre en nous reniant, et nous renierons le créateur en nous soumettant à des hommes de poussière et d'eau, pour un petit pain et des jouets nous réciterons par coeur les paroles d'un créateur unique et rigide inventé par les exploiteurs, et nous vivrons ici dans notre enfer intérieur, au purgatoire de l'exploitation, tout en cotisant en argent et prières pour une place au paradis des promesses, car alors, étant soumis et apostats, nous n'aimerons pas, nous ne connaîtrons que l'intérêt et l'usure.

Heureux celui qui aime le créateur en lui et qui de sa vie fait un paradis; peut s'en aller tranquille pour un deuxième paradis, car ayant laissé derrière lui un bon souvenir dans le coeur de ses amis, au coeur éternel de l'amour où toute créature est amie car étant toute égale dans la création.

À L'ADAB

À mes chers parents

J'écris mes vers à pieds
La Terre roule sous mes souliers
La houle d'un vin coule d'un moule à lettres

Je sens l'évidence qui va naître
J'ouvre les rideaux à la vedette
Elle lance son premier geste

La chanteuse reste muette
La bouche ouverte
Le vent souffle la fin

D'un vers qu'elle renverse
La créature hurle au vent
Sa douleur son tourment

Alors je fredonne en marchant
Un air du temps mauvais
La voix cassée d'un rossignol

Sur une pierre du désert
Se chauffe un serpent
Mon ombre passe

Je n'arrête jamais
Jusqu'au suivant
Qui mangera mes vers

La mort en cheminant
Relève les gisants
Mon cœur chante

Debout et en route
Sur l'île tranquille
Va éternellement

Je suis né trouveur
Et bon enfant
Pour filles de chœur

Je vais à l'adab
Faire mes politesses
Au diable les compliments

Mes mains caressent
Le roseau du calame

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Adalbert Gaufiloys, le vieux trouveur, s'était retourné sur nous alors qu'il reprenait la route dans le couchant du Soleil :

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Sans qu'une ligne fut tracée il avait arpenté de son souffle le cercle de notre communauté et chaque vers avait exprimé un sentiment dans son entier.

Était-il à cours de provisions ou allait-il trouver une nouvelle inspiration dans le prochain jour qui s'annonçait déjà ? À la fin de cette nuit où sa parole nous avait abandonnés à notre destin silencieux ? Nos oreilles encore pleines du bruit de ses syllabes de pierres forgées au feu par ce maître de vie dont les vocables emplissaient nos têtes de mots nouveaux que les anciens buvaient à sa bouche comme des élixirs de jeunesse ?

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Adalbert Gaufiloys, il repasserait par ici dans une éternité, ni plus ni moins, comme lorsque nous disons à la naissance de chaque enfant qu'il est un nouveau monde au monde!

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Seule la vague et seul le vent sur le rocher de la Terre.

Ma marche rapide détourne mon chagrin et l'inquiétude s'éloigne.

Combien de pas encore pour retrouver mon calme.

Le jour éblouissant rudoie mes nerfs.

Le fracas de la mer se mélange à l'eau salée de mes larmes.

Le vent mugit et m'asperge d'embruns.

Mon cerveau bouillonne de mon sang.

Noyé dans la brume, je serre les poings en appuyant ma marche; et je tire l'horizon à moi, vers la clarté du Soleil.

Je laisse là la mer et gravis la dune.

Le sable collé à ma silhouette flageolante, je ramène à moi mon ombre qui ne me cède aucun pouce de terrain.

Ma marche pénible me charge une lourde fatigue sur le corps.

Je rage. Je grince des dents.

Que le jour a blessé

Des rayons de lumière blanche, et dans ma main la main de mon enfant qui rit, et alors, je suis dans les pensées d'une femme, et puis, avec des amis qui m'espèrent.

Pourquoi ai-je toujours du chagrin et pourquoi cette fièvre chaque fois que je me vois seul.

Ma voix me parle, mes yeux me voient, mes oreilles m'entendent, ma peau me touche, mon nez hume mon odeur.

Ivre de joie et de chagrin mêlés, ayant bu sucre et amertume, j'ouvre mes bras, mon sang se calme.

Le chagrin derrière moi. La joie libérée. Rien d'autre.

Je mesure mes pas dans ma tête et mes pieds me racontent tout ce qu'ils peuvent tirer du sol.

Tombé, le vent me relève; debout, la vague me ramène vers le rocher de la terre, ou alors la mer m'enlève.

Que d'épines dans la braise quand la peau découvre la chair et que les os flambent pour allumer le sang. Et que la moelle bout jusqu'à ce que toute parole soit fondue dans le moule creux de la souffrance. Et qui délivre un atome de joie. Et qui fera naître le sentiment dans un cœur raisonné.

Assis sur le rocher, je me suis laissé aller. La mer m'a rappelé à sa marée entêtée, et son eau m'aurait engloutie si je n'avais pas bondi pour rejoindre la rive et y planter mes deux pieds et reprendre ma marche. Je tangue, saoulé par l'averse de brume affolante dont j'ai bu de fortes gorgées.

Je n'écris pas encore, je serre les dents. Je regarde au loin dans la brume de l'inconnu, ma présence dans cette lumière, le jour me brûle en dedans. Il y a quelque-chose d'obscur derrière moi, le passé qui ne peut me dépasser. Je respire mes émotions à fleur de nuit.

Là-bas, est-ce la porte ouverte du camp que laisse ouverte le rêve impétueux de l'amoureux ? Dois-je attendre que les bras parents de mon être possèdent un laisser-passer ? Où fuis-je à toutes jambes loin des tortures ? Enveloppé du drap de ma peau, en route, je m'écarte des miradors. J'avance, toujours j'avance, tant que je peux marcher, le danger ne me rattrape pas.

Et puis je rejoins l'ami qui m'ouvre sa porte et nous ne sommes plus qu'une parole. À côté de mon chemin, se révèlent les abîmes de la trahison. Ici, je ne suis personne, seule mon idée peut entraîner des suiveurs dont j'ai peur qu'ils ne soient de la racaille à profiter des survivances.

Je ne survis point. Mon cœur bat ma volonté calme. Le courage d'aimer met mes sens en alerte et, à l'instant, l'émotion

du voyage prévient mon intelligence, de mon point d'ancrage dans cette vaste existence terrienne.

Je suis ce petit enfant qui attend son père à la sortie du camp. Je suis ce petit enfant qui attend sa mère de l'autre côté de la frontière.

Une vague soustraite à la mer a frappé le rocher et une pierre a roulé sur le sable mouillé. Je suis cette pierre. Une pierre de rêve, un morceau d'étoile dans le lit du dormeur. Et qui me trouvera au réveil aura la surprise de la joie, et moi, moi, je retournerai dans le flot des larmes pour me ressourcer de bonheur. Le bonheur de pleurer parce que j'ai la vie et je suis encore.

Mon enfant me tire la main. Papa, on mange jamais ? Je sursaute. Sa jolie voix me transporte dans un autre rêve et son interrogation est un cadeau au réveil. Je vois jour. Mon enfant s'appelle Jour. Il est le présent. Papa, j'ai faim. Je ris en aspirant une bouffée d'air frais. Et je vois dans le visage du jour, le regard sérieux de mon enfant. Lui, n'a pas envie de rire, il crie : j'ai faim ! Je le prends dans mes bras et traverse la brume.

Le vent caresse de sa main douce les mamelons des roches. Qu'aurai-je fait au miroir pour qu'il grimace ? Mon enfant rit sur mes épaules. Hue, papa cheval. Je grimpe la rive joyeuse. Nous accostons sur le quai de la joie. Les voiles de la mer s'affalent dans le bruit du vent tendre. Notre maison sourit entre le café-épicerie de chez Gronjean et la vitrine rêveuse de l'armateur Pérol. La voix de ma femme Dihya charme le présent et j'hume le parfum d'écume d'une bonne soupe.

Wanka dégringole de mes épaules et court vers la porte qui s'ouvre sur le tissu d'une robe coloriée d'azur. Maman sert l'enfant contre elle. Ses mains parfaites à plat sur le dos de notre fils, et ses yeux qui caressent les miens mouillés de fièvre amoureuse. Je rentre et l'embrasse du bout du bec. Mon cœur chante et ma faim m'accompagne.

Arrivé à la maison des étrangers, en toute détresse, après plein d'épreuves, l'étranger n'a pas d'identité, mais le courage d'aimer le poète savant et l'eau des rochers.

À notre Dame des Ruines, sculpté dans la pierre, le masque des tyrans du coupe-gorge de la rue au Pain, près de la prison de la nation où la parole vole au vent la vie, la jeune fille à la rose porte le bâillon des poètes et dans sa langue elle est le chiffon rouge.

Mais, les idées sont des asiles; le présent de la mort - contre l'amour insolent et la beauté consolée par un poème.

À l'aube d'une nuit de comédie, il s'agit de penser les États comme des commissariats, avec l'orgueil des fiers, le rire du néant et le feu des étés.

Qui a le courage d'aimer la tragédie des peuples est à Paris, la capitale des stupéfactions et des étrangers. Car les pays sont dans les rêves du savant et du poète qui vont, le cœur en paix, seuls.

Le temps n'est plus, l'éternité oui.

L'esprit d'un côté et le corps de l'autre déchire l'idiot.

Cœur de chair et de pensées.

Mon corps est mon pays cultivé par mes soins.

Mon journal ensoleillé même les jours gris est un parterre de pensées vivantes tournées vers le ciel, ballotées par le vent, abreuvées d'eau et nourries de mystère.

Les feuilles de mon journal se détachent du corps de mon arbre penseur saisonnier et sur ces feuilles sèches qui auront abreuvé toute soif, l'encre y dépose des récoltes innombrables.

La misère abandonnée.

Exilé sur les trottoirs, je vais par les rues, porter mon dévolu, jusqu'au soir où j'aurai vu, ce qui est à voir, sur la terre et dans les nues.

J'ai loué la demeure d'un seigneur, le prix hier plus bas qu'aujourd'hui, mais je vivrai sans dette car j'ai choisi d'être libre.

Je paie en sang mon permis de circuler à l'abri du remord, les villes bavardes pourraient m'absorber dans leur ombre sans fonds.

Je n'ai pas le regret de m'absenter de l'ordre des choses classifiées, vous ne me retrouverez dans aucune case je ne fais jamais d'encoche.

Le bonheur à mes pieds, je marche en frôlant les malheurs, ma chance est un bâton de vieillesse taillé dans le cœur d'un arbre fruitier.

Je m'appuie sur mon corps, ma mie danse à mes côtés, ma mie c'est mon pain quotidien, dur comme les murs des villes ou fraîchement pétri à la source des aubes.

Je travaille avec mon cœur, l'amour bat mon sang, la rage court, et la paix rage.

Ma mie s'appuie gentiment sur mon épaule, mes lèvres se mouillent, du coin de mon œil j'aperçois son rictus moqueur, ma mie se moque de moi et de mes ruses, puis elle me donne un baiser chaud, je la renverse par la taille.

Je bande tous mes vers pour rimer avec elle, elle, la chanson qui naît sans peur.

Dans ma peau aime la vie, et la mort attendue patiente au rythme de l'éternité.

J'ai le temps, le temps c'est nous, le temps c'est elle, le temps c'est moi.

Je n'ai pas dit son nom car elle change tout le temps.

Je dois courir avec elle, je ne regarde pas en arrière, le présent en cadeau m'est offert.

Aimer sans raison, bénéfice de mon intérêt, gain innombrable, coupe pleine, ivre d'elle, la vie : je ne dirai pas son nom du moment que je le sais.

Et je vais, par les ruines du futur, ramasser des pierres encore intactes pour les échanger contre le boire, le manger, l'habit, le sommeil, la sécurité des murs.

Mais je ne m'enivre qu'à la source d'une femme dont je tais le nom pour la protéger des envieux.

Mais je parle avec les amis de la nuit, anonymes amoureux de leur vie.

La lumière de la force terrorise l'innocente créature.

La force de la lumière allume l'incendie de la vie sacrée.

Garde ton eau, ami, et partage ta soif !

Nous sommes si peu, riches à éclairer le monde d'une saine lumière, passionnés, dussions-nous tenir fermement nos chandelles.

Nous sommes si nombreux, forts, à ignorer la vie d'une fausse vérité, soumis à l'abandon, dussions-nous détester férocement nous-mêmes.

Alors, je dis non et le répète à l'infini, pour voir si l'absolu me répond.

Mais non, le non est commun à toute extrémité.

Le non, vrai silence, le non terrible pour la science.

La science observe le bruit des mondes.

Le cœur des poètes se prélasse sur l'onde.

L'univers infini, chaos harmonique du poème, où je mets ma prose au défi, moi-je, prétendant à la muse.

Occupe bien ta paresse tout le long des trottoirs et que le monde ne te change pas dès le seuil.

Trouve tes portes et entre, sans peur.

Le vent joueur te met en carte, alors, rire pour pleurer ou pleurer pour rire, tu te choisiras toi-même, beau temps ou tempête, sinon ce sera tant pis.

Rayon de soleil au cœur d'un jour gris ou goutte de pluie un jour de soleil, je chante.

Ma muse me souffle son vrai nom, je prends ma plume pour lui écrire les mots d'un génie.

Vogue les caresses sous elle sur moi de tendresse rebelle, ma mie m'a appelé tant mieux.

Après la dernière vague, la rumeur continue, je tire sur la corde, mon malheur est rompu, j'hisse la voile et me mène à toute joie vers des inconnus.

Entre les feux.

Exilé sur les trottoirs, véritables galeries d'art populaire, je longe les commerces quêteurs qui exposent dans leurs vitrines les artefacts des prétendants à la renommée avec leurs faces maquillées.

Sans avoir aucun, je ramasse les vraies richesses éparpillées dans les rues, grands musées de la vie en marche, où le vent colporte les modes en parfums bruyants.

Et je risque de me cogner à des épaves étalées sur le béton, des gueux stationnés là inspirent la pitié à des bourgeois proprets qui font l'aumône à la tyrannie.

La ritournelle du peuple désuni chuinte d'un accordéon pulmonaire et la voix rouillée d'une Cosette gratte la ferraille tombée dans sa main tournée vers le ciel.

La pauvrette pousse sa goualante aux chalands indifférents et des fois, un bienfaiteur lui glisse un billet à l'odeur du pain, ce qui inspire un trémolo à l'accordéon, la voix pleine de notes étranglées par la manne renouvelée de la providence.

Parce que le pain de l'injustice semé à même le bitume, par la main qui prend sans donner, est une pierre dans la fronde de l'humilié.

Les mains de l'oppression défenestrent les feux que les marâtres éteignent avec des crachats.

Des naufragés errent aux carrefours et ne savent vers où aller, contre, ou pour.

Qui est tombé sans avoir été vu n'aura jamais eu de nom.

Qui s'est levé, débarrassé du manteau de sa misère, pour porter secours à la dignité ?

Qui nomme l'éternel absent quand les cœurs flanchent une fois le ventre plein et sa propre misère distraite ?

Qui servira le premier étranger arrivant et qui protègera le dernier poète savant ?

Qui mourra de vivre, vivra de naître, ignorant la peur ?

La ville la nuit est plus claire que le jour.

Le jour sombre dans une nuit qui ne finira qu'avec la force.

Ma mie m'a cueilli un rayon de soleil et l'a piqué sur mon cœur. Malgré la faim et toutes les heures, notre désir est satisfait de notre bonheur, le bonheur de se rappeler le travail.

Mon amour, ma vie et moi, avons le virus du bonheur et vous l'attraperez si vous avez bon cœur.

Entre les feux passe le flot régulé des éternels migrants, d'un trottoir à l'autre comme entre des quais, ils vont malgré eux comme si la chance existait.

Les ombres gardiennes de mémoires.

Derrière les cartes postales le timbre de son état collé avec la salive de sa langue, l'adresse maladroite de son périple, et quelques traces de sa main écrites en témoignage.

Il y a aussi un désert de la taille d'un humain, un humain qui peint un nuage triste dans un ciel désolé, dans le vent inutile pour féconder l'absence.

Il y a, lui aussi, un enfant de cinq ans, déposé par une main inconnue sur les marches de la sociale. Un rayon de Soleil resté allumé éblouit son regard. Dans son ombre, son corps emballé dans un chiffon blanc frémit, et la bouche neuve de cet enfant embrasse l'air de l'aube qui pointe ses jupes, tandis que de la nuit les yeux de l'enfant semblent rire, rire joyeux.

Malheur à celui qui, trop joyeux, va son chemin sans qu'il ne lui fut jamais utile d'avoir un but pour aimer pour aimer. Alors il va sans nom non-plus, l'enfant qui est grand par le chemin. Mais les hommes armés par le nombre et pauvres de nom lui feront subir les pires avanies, s'il se montre bel amant.

Derrière les cartes postales le décor d'une toile peinte crevée d'azur avec un petit nuage blanc au-dessus et, au-dessous, sur la terre torturée, le visage de la désolation à genoux devant ses bourreaux.

Sans-nom et n'avoir-pas semble le meilleur état pour la nature généreuse et dépensière. Nos enfants s'appellent par mélodies. Leur nom de famille reste secret. Les animaux le savent en naissant. Tous ont un chacun au meilleur de ses dons, que la nature entend.

Qui a pris la photo du paysage en a fait un fantôme tel que dans le miroir se complaisent les visages. La terre reste à tes pieds et le ciel sur ta tête. Comme toute chose ici. Les cartes postales sont du même ennui que les drapeaux torchons au vent.

L'aube avance et tire le jour par la main. La nuit est couchée. La mer du ciel ronchonne, le bébé d'argile biberonne, le berger de tout fredonne. Oui, ma mie, ma mie – mon pain, je dis oui, et tu danses au son de ma flûte, et tu soulèves ta robe, et tu rends jaloux le loup.

Je n'échangerai pas mon bonheur.

Adab : *Désigne à la fois la culture dans un sens très large, l'acquisition d'une éducation littéraire, le sens de la langue, du mot approprié mais aussi la politesse, la courtoisie et les bonnes manières dans les relations avec autrui.*

Pierre Marcel Montmory, maître trouveur au service du peuple

LA POÉSIE EST LA PLUS GRANDE DES SCIENCES

Poésie et science sont inséparables.

Le savant et le poète sont la même personne.

+ *Textes extraits du journal gratuit* **POÉSIE LA VIE** *produit, réalisé, imprimé et distribué dans les rues de Montréal. au Québec, par Pierre Marcel Montmory - un poète vivant au pays de la langue française.*

+ Couverture : sculptures de Nizar Ali BADR de Latakia en Syrie – blog : poésielavie@gmail.com

RECUEILS DE POÈMES

et

POÈMES EN VRAC

POÈMES EN VRAC

LE POÈME RÉVOLTÉ

Le sujet c'est vous, c'est moi, c'est nous.

L'objet c'est l'amitié. L'amitié sans laquelle il n'y a pas d'égalité.

L'amitié entre nous, poètes et savants, sûrs d'un même nom, d'un nom qui exaspère les impuissants d'aimer.

Nous tous, nous tous qui résistons à des humains n'ayant pas dépassé le stade de la méchanceté; et qui se plaisent à faire du mal, à tout posséder; à ces faibles humains qui ont la seule force pour raison : nous ne leur fournissons pas les armes.

Et le verbe du poème c'est : aimer...

Les drapeaux sont les linceuls des peuples manipulés comme de la clientèle pour entretenir la concurrence capitaliste. Le capitalisme : cette religion au dieu du nom Argent, au nom du Profit et du Crime, et qui : amène la misère.

Mais, direz-vous, tout le monde est capitaliste ! Les animaux aussi sont capitalistes, qui accumulent des vivres pour le dur hiver ! Oui, mais ceux-là qui font aujourd'hui pour demain, ne prennent pas plus qu'ils n'ont besoin pour leur propre subsistance.

Le mauvais capitaliste, lui, prend tout pour lui et est toujours prêt - et par tous les moyens, à acquérir toutes les richesses, par la force : il viole, il pille, il tue, il vole à la vie !

L'oiseau ne pique qu'une graine à la fois, ne dort que dans un seul nid à la fois.

L'humain mauvais ne pense pas, il compte !

Le mal accumule tandis que le bon donne !

Il a bien peu d'amis l'humain qui n'a rien à donner.

Le poème crie quand il veut parler et que dure la misère.

L'espoir n'existe pas

Il n'y a que le malheur

La joie de vivre

La rage au cœur

PAUVRE LA POÉSIE

1.

La muse est une fille publique
Pour elle on écrit des suppliques
Contre elle on appelle les flics

La muse ne se vend pas elle se donne
Elle ne se prend pas pour une madone
Elle sait soulever les hommes

Si tu passes sur le pont des Arts
Tu la verras au bras du hasard
Ce gueux valeureux traînard

Il baisse les yeux sur son passage
Le poète qui s'ignore sage
A son cœur pour seul bagage

La muse inspire la ruse
À l'être humain qu'on abuse
Et dont la détresse fuse

La muse s'amuse à danser
Quand le poète a trouvé
Le pain de la journée

La muse reste petite
Élégante phtisique
Au bras des pauv's' types

2.

Sous le pont des Arts
L'eau sale a coulé
Depuis le cauchemar
Du dernier esseulé

La muse n'est plus là
Pour guider l'égaré
Y plus qu'une catin
Pour clients argentés

La muse reviendra
Quand j'aurai payé
Mes dettes à l'Au-delà
Je viendrai musarder

Sur le pont des Arts
Tout seul avec moi
Je n'aurai plus l'cafard
Une fois en bas

La muse me voyant à l'eau
Me noiera dans ses bras
Où flottera mon chapeau
La ruse me sauvera

Pour une muse légère
Comme la plume de l'air
J'ai écrit cet air
En crachant par terre

Muse de misère
Ruse de l'eau
La faim n'a guère
Que des couteaux

LA POÉSIE SANS ARME

La poésie n'a pas besoin d'être armée
Elle est la vie elle est l'amour

Plus forte que tout la poésie
Les poèmes parlent d'amour
La vie toujours poésie

Une révolution est le tour complet
De la Terre sur elle-même
De soi-même sur soi

La réflexion permanente
De la lumière du cœur
Sur l'ombrageux sentiment

Chaque révolution
Te fait revenir encore
Mais à un autre point
De l'océan Univers

D'où tu es tu reviendras
Plus tard plus loin
De la joie des chagrins
Tu reviendras

Embrasse-moi
Le Soleil a tourné
Sur l'horizon les rêves
De la Terre en allée

Console-moi
Je suis si petit
Dans tes grands bras
Maman la vie

Fais-moi rire
J'ai tant pleuré
Croyant que le pire
Était arrivé

Et ce soir la Lune
Sourit derrière les nuages
La nuit sera sage
Dans son lit de brume

Je suis le poème
Sur tes lèvres sucrées
Les mots amers
J'ai chanté

Tu écoutes
Les mots que je n'ose
Pour ne pas blesser
Notre amour

Et tes mains courageuses
Ont brodé mon cœur
De toute la volonté
De ta seule tendresse

Le jour se lève
Pour les vivants et les morts
La Terre tourne
La révolution continue

Ô, MA TERRE

Combien de travailleurs
Ont brûlé leurs heures
Pour que vive la flamme
Du pétrole qui damne
Combien de peine
Charge les épaules
Des pauvres bohèmes
Qui errent entre deux pôles
Où les vents de fumée
Noirs comme les enfers
Traînent leurs chaînes
Sur la terre condamnée
Le soleil disparu
Les nuages obtus
Brisent la lumière
L'esprit confondu
La Lune triste
Des visages pâlis
Des poètes interdits
Prisonniers du schiste
Que la force réclame
Pour nourrir le capital
Monstre sans âme
Ennemi fatal
Des fleurs et des rosées
De l'aube et des étés
Une grande faux
Déchiquette les oiseaux
Ô mère ma terre
Qui tant a souffert
Tu pleures dans le ciel
Des larmes de sel
Car les hommes fous
Redevenus bêtes
Frappent ta tête
Avec le fer des clous
Me voici orphelin

Mes frères animaux
Mes amis floraux
Meurent au matin
Dans l'angélus sombre
Le tourment des jours
Où peine mon amour
Dans un trou d'ombre
Ma chère planète
Exilée et seulette
Porte sur son dos
Le choc de mes os
La vie
N'éclot plus ses graines
Dans le chant des plaines
L'Humanité s'est éteinte

DE JOUR ET DE NUIT

Les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable.

Dans l'égalité des amis
Les poètes au cimetière
Échangent leurs vers.

Le maudit erre sur la Terre
Du lever au coucher
Brave la vie et la mort

Poètes d'occasions
Fainéants par légions
Morts sans importance

L'exilé s'aventure
Derrière les horizons
Ami des vents

Les citoyens des pays
Font l'inventaire
D'imaginaires ennemis

Le solitaire des pluies
Drague les muses
Et soule son génie

L'homme moyen
Monnaye sa vie
Calcule sa mort

L'amant de Liberté
Le tendre Amour
Sème les enfants

Les chefs de famille
Domestiquent la jeunesse
Et répriment leur ivresse

Le chef de personne
N'obéit qu'à la fantaisie
Du Soleil et de la Lune

Les quelqu'un
Se donnent la main
Contre quelque-chose

Le moins que rien
Léger comme l'air
Vole de ses propres ailes

Celui qu'a tout
N'a pas d'ami
Sans crédit

Celui qui n'a rien
Souple comme l'eau
Nage dans le courant

Le patron propriétaire
Plein de charges
Coule avec ses dettes

Le locataire sans terre
A toutes les maisons
Sous le toit du ciel

Les gouvernements
Légalisent la potence
Pour les pas de chance

Sans dieu ni diable
Le vagabond innocent
A peur des Bêtes

Avec des croyances
On explique les crimes
Et la malchance

L'être humain
Est encore un animal
Prétendant à l'Humanité

Et les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable.

Tandis que l'époque
D'éternité se moque
De la vie sacrée

N'ÉCRIS PAS POUR PASSER LE TEMPS

N'écris pas pour passer le temps
Ne joue pas au poète

Le poète ne joue pas
et n'écrit pas pour passer le temps.
Le jeu est vicieux et le temps arrogant

Le peintre ne décore pas la vie
La vie est son décor

Le danseur ne fait pas le beau
Le beau le torture affreusement

Le musicien ne distrait pas longtemps
Le silence mortel le rattrape

L'interprète obéit à un génie
Quand les muses l'inquiètent

L'écrivain recopie des images muettes
Et des paroles murmurées

N'écris pas pour passer le temps
Ne joue pas au poète

Si tu n'entends rien reste sourd
L'expression est au sentiment

Creuse profond la terre
Au fond sont les tourments

Et si ton geste est utile
Jaillira une lumière

Du savoir garde le fanal
Emploie-le pour le bien

Tu feras le pain
Avec la farine de chacun

Tu feras l'oiseau
Si on te donne des ailes

SI J'AVAIS UN PAYS

J'irai tout de suite
Je n'ai qu'un ami
Jamais je le quitte

J'ai perdu un amour
J'écris ce poème
Je ferai tout le tour
De celle que j'aime

J'ai quitté ma patrie
Écoute mon roman
J'habite le néant
Mon rêve s'est enfui

Si j'avais un pays
J'irai tout de suite
Je n'ai qu'une amie
Jamais je la quitte

Tu n'es que rêve
Un rêve qui rêve
C'est la loi
La bonne foi

Qui s'aime
Fleurit sa vie
Qui s'aime
Donne des fruits

VENDREDI 13

J'ai mis le drapeau en charpie
Pour essuyer la sueur des peines
Et le sang des blessures
Puis j'ai jeté ce passé trop présent
Au vent pesant des pierres
Et puis l'eau des sources perpétuelles
A rendu les chiffons boueux des hommes
Immaculés comme le visage de la Paix
D'un jour blanc inconnu
La Paix n'était qu'une trêve
Sous l'étendard du ciel
L'Humanité inspirait
L'humilité aux étoiles

J'ai coupé joyeux mes liens
Une force tenace m'abandonnait
Sur la terre ferme mes pieds déliés
Dansaient une marche gaie ingénue
Ma voix exprimait une mienne mélodie
Que mes mots nouveaux disaient le beau

De la lumière naissait mon rire
Et de l'ombre je me mis à courir
Quand la trompette du rassembleur
Agita son signe inflexible
Je pris un instant peur pour vrai
Mais les fausses notes me répondaient
J'ai sauté la clôture et laissé là l'inculture

J'ai donné rendez-vous à ma mie
À qui j'avais renoncé de penser
Et soudain mon cœur s'est souvenu
Que les beaux jours encore existaient
Qu'il suffisait d'y penser
Pour que la muse inspire le beau temps
Aux jours gris au temps méchant
Ma muse avait fait ses adieux à l'abandon
Et vers moi ouvrait ses bras dans le vent
Il suffisait d'un regard pour voir nos yeux
Rire comme rient les amoureux
Dans le bruit des jungles indifférentes
Où des fantômes jouent aux malins

Nous marchons côte à côte en chemin
Et le monde nous voit courir sur l'eau
Et rouler sur la terre
les pieds dans les nuages
Nous écumons la sève des villes
Pour y cultiver la satisfaction de vivre
Sans désir ni envie sans pouvoir ni avoir
Nous paraissons aux portes en riant
Les gens occupés font semblant de croire
Le monde savant tient l'ostensoir
Les innocents indiffèrent les marchands
Les charlatans cherchent les incrédules
Pour vendre leurs promesses ridicules
Ma môme et moi
on s'en balance les hanches

Vendredi treize tu feras du pèze
Et le soir avec ta clique
Tu iras au bordel des conventions
Payer ta gueuse pour rédemption
Et des fois le malheur vénérien
Te portera bonheur pour un rien
Tu dégoiseras au toutim
Que t'étais là pour la routine
Et il te restera qu'un dollar
Tu l'avaleras comme du lard
En serrant ta ceinture
ta faim restera chaste
Et le lendemain couillon
Tu bosseras pour ton patron

Ah ! Vendredi treize
Qui est-ce qu'on baise
La nation ou le bon dieu
Qui est-ce qui niaise
Le riche ou le pauvre
Qui est à l'aise
Le chat ou l'oiseau
Quelle foutaise
Que le treize
Quel malaise
Quel malheur
Quel bonheur
Que le treize

ON VIT COMME ON PEUT

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais le temps
de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre
à tout prendre

Pis l'on fera tout avec ce qu'on ramasse
Des brins de pluie des chagrins
des miettes de pain
Des fleurs avec des mots
une joie avec rien
Pauvreté a ses richesses qu'on entasse

Pis au jour dit à l'heure grave on dira oui
J'accepte mon renvoi
c'est mon tour de savoir
D'où que je viens
pour faire une bon' histoire
Et mes amis me verront partir
l'air surpris

Et c'est où qu'on s'en va
quand on a plus de nom
Dans le cœur d'mes amis
j'serai au paradis
On parlera de moi à l'imparfait :
« C'était lui !
Parfois injuste mais souvent il était bon »

Oh, je regrette mon arrivée
dans cette boue
Je suis tombé
des grandes eaux de ma mère
Et mon père me releva me mit debout
Mes yeux frais ouverts
contemplaient le mystère

J'ai bu le lait des jours et des nuits l'alcool
Poète j'étais savant sachant mon très peu
Suffisant pour errer autour de l'école
Me méfiant des ordres
et des appels au feu

Je survivrai à ma mort tant j'aurai vécu
Donnant mon poème à la science innée
Des amis avec qui je parle à voix nue
Sans contrat je tiens parole à l'amitié

Bel ouvrage ou je préfère ne rien faire
La terre et l'eau contiennent
mes beaux reflets
Et le Soleil et les vents seront
mes seuls regrets
La mort n'a point d'horizon
ni rien à faire

Je prépare mon départ et mes arrivées
En chemin au hasard remplis mes valises
Pour offrir mes trouvailles là où ils lisent
Les visages nouveaux des pays à charmer

On vit comme on peut, on vit notre misère
On n'aura jamais
le temps de tout comprendre
Et l'on s'en ira avec notre mystère
Dans la vie c'est bon d'apprendre
à tout prendre

LES SOLDATS

Les soldats sont des humains
qui meurent pour rien
Déserteurs vivent pour vivre amis du bien
Leur seul pays est grand
comme le drap de leur peau
Et les femmes les préfèrent
vivants et beaux

L'amour jamais mort,
la muse jamais ne dort
Les poètes connaissent tous
le goût du pain
Et les roses piquantes valent plus que l'or

Car recevoir un baiser fait
toujours du bien

Plutôt mourir que devenir un assassin
Car la vie est la seule cause des humains
Le parti des vivants est élu au grand jour
Le parti du néant ne connaît pas l'amour

Les monuments aux morts
ont la peau très dure
Et les chants des partisans
sont tous trop tristes
La vie tête son lait
aux mamelons bien mûrs
Tandis que les soldats morts
quittent la piste

Les soldats sont des humains
qui meurent pour rien
Déserteurs vivent pour vivre amis du bien
Leur seul pays est grand
comme le drap de leur peau
Et les femmes les préfèrent
vivants et beaux

Nous réapprenons l'errance des premiers vagabonds, la flânerie du nomade, avec, pour seule frontière, le ciel, où on irait, peut-être. Alors, si nous ne voulons plus nous sentir seul dans la multitude, l'étreinte est seul devoir d'hospitalité dans les mondes caducs des servitudes. Le migrant salue l'amour s'il ne veut être emporté par la vague. L'identité n'est plus qu'une police qui tue. L'humain n'a qu'une main pour joindre l'Humanité. N'est en péril que la clôture des cultures, la laideur des murs, le visage chafouin de la morale.

ÉMIGRÉS

Nos pays sont construits
sur des anciens pays
Oui nous sommes tous
des émigrés en route
Toujours nous-mêmes
étrangers aux étrangers
Dans des pays nouveaux
établis sous la voûte
Du ciel on peut voir
tous les chemins les traces
Nos souliers tournant
la Terre jamais lasse
Nous faisons de nos haltes des certitudes
Tandis que la marche reste l'habitude

On fuit misère et cherche l'aventure
Il nous faut lutter
contre les vents contrariants
Faire reculer les horizons malveillants
Et trouver hospitalière nourriture

L'amicale attente nous égalise
Arrivés là nous défaisons nos valises
Remercions l'hôte poli recevant nos dons
Pour cultiver terre promise travaillons

IL RESTE LA VIE

Oublions la culture
et il reste à inventer la vie.
Il reste la vie.
Le libre n'a pas de passé.
Mais la vie comme présent.
De la poussière et de l'éternité.

Le passé nous court après
Et le futur s'échappe de nos mains
Reste le présent comme cadeau
Pour fabriquer nos rêves
Et nous aimer

Aime,
Et tu te donnes à connaître.
Connais,
Et quitte pour l'inconnu.
Tu es infini.

Oublie,
Tes parents, l'école,
Les croyances et la science,
Et joue ta chance
D'inventer la vie
Oublie ton nom
Tu es humain
Oublie l'attachement
Tu es liberté
Droit debout

Oublie la peur
Dans ton cœur
Puise le courage
Fouette ta volonté
Et marche
Il reste ta vie
À inventer seul(e)
Sans peur
Réalise ton rêve
Pour être fier de toi

Seul contre tous
Face à face avec tes adversaires
Contre tous
Tu travailles pour tous
Tout(e) seul(e)
Tout(e) seul(e)
Le (la) plus seul(e)
Plus fort(e) que les armées
Tu restes en paix
Fier, Fière !

IL Y A TOUJOURS QUELQU'UN POUR INTERDIRE

À peine tu vas dire
À peine tu vas faire
Que le voilà avec sa loi
Que le voilà avec ses menaces

Il y a toujours quelqu'un pour interdire
À peine tu cries pour naître
À peine tu respires pour vivre
Encore tu soupires avant de mourir
Que la voilà l'insulte
Que la voici la salissure
Que les voilà les punitions

Il y a toujours quelqu'un pour interdire
Alors tu dis non toujours
Même s'il faut dire oui
Tu désobéis
Et alors la loi c'est toi
Et alors le délateur a la honte
Et alors le censeur est impuissant

Il y a toujours quelqu'un pour interdire
Il n'y a jamais toujours
Il a toujours jamais
Il y a toujours l'amour
L'amour de toi
Qui fait le bien
Qui fait le juste

Il y a toujours quelqu'un pour interdire
Y a pas de mal à se faire du bien
Ya pas de mal à penser juste
Juste le bien pour le bien
Chanter pour chanter
Tant pis pour ceux qui ne s'aiment pas
Tant mieux pour ceux qui sèment
Le blé et les roses

Il y a toujours quelqu'un pour interdire
Parce que
l'adversité jalouse les courageux
Et que se moquent les merles siffleurs
Des règlements et des on-dit
Des y a qu'à et des t'as qu'à
Des tapageurs et des vengeurs
Qui ne sont pas au paradis
Mais purgent leur mal dans leur enfer

Il y a toujours quelqu'un pour interdire
Il y a toujours quelqu'un pour maudire
Avec leurs lois va la prison
et vont les armes
Pour le bien disent-ils ils font le leur
Personne n'est trompé qui connaît l'heure
Il y a toujours quelqu'un pour interdire

LES MARCHEURS

Avant et après c'est toujours la misère
Après comme avant encor' la galère
Nous marchons
sur tous les sentiers de la guerre
Et pour
que tous les riches oisifs prospèrent

Nous marchons
la nuit armée de pauvres hères
Entre les murs éternels/ propriétaires
Pour
une poignée de dollars faisons la guerre
Le crime paie pour celui qui sait y faire

On nous distribue l'espoir avec les fusils
Nous crédite une place au Paradis
Et le bonheur véritable sauvagerie
Sur
tous les écrans délirants au ciel la nuit

Jamais on entend de nous
une plainte un cri
Et nous nous agenouillons
couillons sans un bruit
Pour recevoir salaire l'au-delà bénit
Et
les religieux prêchent leurs poisons précis

Pour nous endormir
rien ne vaut que la peine
De l'effort à donner notre force de vie
À l'envie des patrons
qui pour leur comédie
Nous font construire des lieux de peines

Et nous chantons des hymnes à la liberté
Et
les pierres des murs paraissent étonnées
De nous voir joyeux
nous divertir enchaînés
Quand
le vrai ciel dans nos regards s'est absenté

Qui maintenant pleure quelque part
qui entend
Le vent galopant
dans les draps du ciel bleu blanc
Qui alors lève les yeux
pour se voir pleurant
Le visage
de la mère des mondes souffrants

Qui ose rire comme un enfant attardé
Sans souci et sans lendemain et sans passé
Qui ose être libre sans destin fixé
Et se moque des vers et de l'éternité

LES OUBLIÉS

Les élections passées tu oublies le savant
Le poète appelé par les pauvres gens
Pour parler
à tous et à chacun de la vraie vie
Sur les places le libre cherche des amis

Car pour faire pays nous sommes tous ici
Travailleurs à égalité pour nos enfants
Tandis que les nantis nous ignorent polis
Et que leur mépris estime notre comptant

Nous ne sommes pas riches
mais très très nombreux
À oublier nos libertés quêter sans fin
Notre pain et nos joies
et tous nos jours affreux
Parce que
l'argent commande aux plus malins

Nous les gens nous vous portons sur nos épaules
Nos bras chargés d'offrandes et de cris d'enfants
Nous errons les dents serrées entre les pôles
Les vents mauvais nous refoulent impunément

Ô l'heureux oiseau
qui par son chant habile
Vol' au-dessus des clôtures des cultures
Voit nos marches
et emporte nos murmures
Et les Soleils se couchent pour se relever

Nous faisons de nos terres
un mince tablier
Car le travail ne peut attendre l'ouvrier
Nous faisons de nos mers un vaste encrier
Pour que notre poète savant puisse crier

Crier hourras je sais et je suis délivré
Pour ne pas obéir au destin imposé
Par la terrible paresse de volonté
Que possèdent tous les exilés sacrifiés

Nous n'errerons plus sans pays
ni sans langue
Nous serons pays
là où nous sommes chez nous
Personne ne nous dérange ni demande
Qui nous sommes
d'où nous venons que faisons-nous

DEHORS

Si tu mets ta main au feu
Tu te brûleras
Alors ne dis pas
Que tu es supérieur
Aux autres

Je retourne sur la place
C'est là ma place
C'est là où passe
La vie
Mon amour

J'ai coupé internet
Jeté les journaux
Donné ma télé
Je reste branché
Sur le fil de la vie

Comme l'oiseau
De la branche des arbres
Au milieu de l'Univers
Mon pays la Terre
Mon contentement

Loin du virtuel
Avec mes ailes
Je n'aime qu'elle
Ma vie belle
Et tous les siens

Pas besoin de rien
Pour aimer
Pas besoin de lien
Pour être attaché
Corps et âme

LE CIEL DU MATIN

Il y a encore des oiseaux
Il reste la Lune
Et toi
Les artistes sont partis
Je suis le dernier
Pas encore déformé
Par les croyances
Les préjugés
Les jugements
Et les châtiments !
Le ciel du matin
Un enfant le cœur aux lèvres
La tête curieuse
La main généreuse
Un enfant doué pour vivre
Le ciel du matin
Et le ciel du soir
Le dernier rayon du Soleil
Avant la Nuit
La dernière parole de Veille
Avant le Jour
Le dernier geste du Souffle
Au Feu
La première caresse de l'eau
À l'amour

Les poèmes sont tous
Des poèmes d'amour
Y a-t-il un poète vivant ?
Y aura plus de soleil

LE PATENTEUX

Puisque je ne serai jamais rien,
Il me reste le trottoir pour
Offrir au peuple mes trouvailles,
Je n'ai pas perdu la Terre, moi.

Je n'ai ni nom ni propriété
Ni médaille à mon veston
Ni prix ni décoration
Seulement seul pour exister

Je n'ai pas oublié la Terre, moi.
Il me suffit de la cultiver
Avec mes bras et mes pensées
Chaque jour je refais ma loi

Exilé parmi le monde
La Terre sous mes pieds
Le trottoir peut tourner
Tant j'aurai à dire

Et puis rien à prendre
Tout à donner
Je sais comment m'y prendre
J'ai reçu mon cadeau

J'ignore le porte à porte
J'arbore la main tendue
Je ne fais pas la vedette
N'ai que faire de la pitié

L'art de marchander
Au musée des faussaires
Trouve ses employés
Dans tous les genres

Moi j'appartiens à la Terre
Au ciel des bons vivants
Je me dois de donner
Ce que je me dois

LES PIERRES

(Pour mon ami Nizar Ali Badr)

1

Paroles de pierres
Héritières du rocher
Héritières de la lave
Filles de la lumière

2

Il se nomme Pierre
Celui qui fabrique
Les pierres parlantes
Avec l'alphabet des traces

3

Le sable et le vent
Ne retiennent rien
La pierre gravée
Se souvient

4

Les cailloux dans sa bouche
Deviennent paroles coulées
Dans les pores de la peau
Des roches crues

5

Ô, poète de la Terre
Qui ne peut se taire
À cause des tremblements
Des mains de sa mère

6

Et dans le feu de son cœur
Il coule la lave fraîche
Dans les moules du matin
Il prépare le pain

7

Ô, pierre de mon père
La tombe où je m'assoie
Et verse des larmes
Dans son pétrin sans farine

8

Ô, montagne de ma mère
Je ne t'ai pas rejointe
À cette demeure froide
Où j'irai seul

9

Et la nuit encore
Ne veut pas me répondre
Pourquoi même du ciel
Il pleut des pierres

10
Et la nuit encore
Les rêves ne sont
Que des étoiles
Dans le lit des dormeurs
11
Des paroles de pierres
Qui promettent la lumière
Quand pointe le jour
Entre les trous des murs
12
Des cris de roches
Dans la gorge de la Terre
Taillés par le fer
Le silence de plomb
13
Nous ne dormons plus
Car le jour n'est pas fini
Et que la nuit nous entoure
Comme des murs de pierres
14
Alors les mains se font
Poètes pour nos chagrins
Et les pierres fabriquent
Notre joie ici-bas

POÉSIE DU MATIN

La dernière chanson est la suivante
Tu ne crois pas en moi
Alors je chante tout seul
Pour toi mon amour

Chanson puissante
Toi en moi
Chante tout seul
Mon amour

La chanson sans paroles
Dans la mélodie des jours
Remercie les matins
Et fait chanter le pain

La parole sans musique
Dans les crépuscules éteints
Veille les chandelles
À la chaleur des flammes

Tu m'attends au bord du jour
Tu me vois venir de loin
Le blé en herbe et la rosée
Le grand frisson de l'aimée

Sur tes lèvres j'ai posé
Un reste de mes blessures
Et dans l'azur de tes yeux
Un petit nuage

Mon sac rapiécé
Te raconte mes naufrages
Dans tes bras j'ai laissé
Plus d'un messager

Près de la rive
Court le ruisseau
Loin de la ville
Où tu restes

L'enfant grandit
Sans demander
Quel chemin
Il laisse

À l'abandon
Dans tes mains
Qui ne savent que faire
Sans amour

J'ai quêté tout le jour
Un nom pour
La solitude
Des amants

Et la chanson sans voix
Dans l'écho des murs
Écrit le murmure
Des cris qui vont naître

POÈTE REBELLE

Poète rebelle
N'a pas d'ailes
Mais une voix
De messager

Vive la guerre !
Pour nous tuer
Y aura plus d'pain
Tout s'ra vendu !

Les clients ont pu' d'couilles
Les clientes ont pu' d'coeur
C'est la carambouille
Tout est malheur !

Y avait quelqu'un
Mais y a plus personne
Pour dire l'amour
Combien l'bonjour !

Passent les fantômes
Revoilà la couleur
Chair de roses
Bouquets de senteurs !

Le ciel amarré haut
La terre à marée basse
Voici le trémolo
La vie qui passe !

Y a qu' des existences
Qui maudissent l' paysage
Y a d' la bienfaisance
Des amoureux pas sages !

Nous sommes la réalité
La vie simple facile
Faut-il aller voter
C'est toi qu'tu préfères !

Y a des sous pour la guerre
Et du vent dans les soupières
Y a des fous qui politisent
Y a des sous pour la bêtise !

Y a même des révolutionnaires
Et des promis dictateurs
Chacun fait son beurre
En mangeant not 'pain !

La faim de toutes les faims
C'est tout de suite
On existe pour vivre
On veut pas mourir à la fin !

Le présent est si dur
Cache ton histoire
Ton passé sans avenir
Vit l'éternité !

UN SOIR D'ÉTÉ

L'herbe pousse sur les balcons
Le sable envahit la ville
Partout la main
Signe son destin

Paresse de volonté
Tue le courage
Flétrit les cœurs
Police les mœurs

Liberté en pierre
Égalité de la mort
Fraternité des fous

Quelque part je meurs
Où finit mon amour
Fortune des jours

Je suis pourtant fidèle
À la voix de mes muses
Qu'en sortant de mon sommeil
Chante la joie

Suis-je plus qu'un humain
M'oublierai-je pour être
Plus que toi et moins que la loi
Posséder tout et rien à la fois

J'ai fait mes bagages et remis mes loques
J'ai posé des pierres
et vendu des breloques
À la fin du voyage d'un grabat à l'autre
Je ne me suis même pas écouté apôtre

J'aurai du croire les étoiles
Et rester où j'étais
À attendre mon tour
Comme dans l'amour

J'avais mon droit
Aveugle par peur
J'ai raté mon devoir
Mort avant l'heure

Déçu dès l'aube
Sans parents pour être
Allais-je pour naître
Inventer mon nom

Oui, j'ai dit oui au soir
Et j'ai commencé à voir
Ce qui m'était réservé
À chaque instant aimé

LA VIE

I
Elle ne prie pas, elle est
Elle n'oublie pas, elle sait
La muse pense pour toi
Elle est sérieuse avec toi

II
La balade est fantaisie
Avec toute l'invention
Elle erre sans façon
Suivant ton envie

III
Elle parle quand elle veut
Sans demander ton avis
Et elle aime sans aveu
Si c'est toi le dît

IV
Elle a toutes tes voix
Le silence de l'amour
Et pour les troubadours
Des trouvailles de choix

V
Tu inspires les muses
Par ton charme et ta beauté
Tu offres tes ruses
Au pauvre, à l'exilé

VI
Le poète est un modeste
Qui crée sans efforts
Des chansons de geste
Pour changer le sort

VII
Hommage au polygame
Qui joue sur tous les tons
La cour devant les dames
Pour un baiser ou pour le bâton

VIII
La vie, réalité, poésie
Où les manants se traînent
Avec le désir infini
Et la mauvaise aubaine

IX
Ce qui rend sublime le poète
C'est la vérité en fait
De choses appelées vrai
Contre le mal honnête

X
Les dieux n'ont pas la parole
Dansent les farandoles
Il n'y a que les amoureux
Dans la lumière des cieux

HUMAIN A DEUX MAINS POUR EMBRASSER L'ÉTERNEL

Les humains sont esclaves du dieu Argent
Banquiers et actionnaires gèrent
les affaires
Les gens fuient la misère et la guerre
Les armées de pauvres citoyens
paient en sang

Les humains ont la paresse naturelle
Et la peur de vivre leur colle aux ailes
Il est plus facile de prier que de vouloir
Les dictateurs veulent
ce que vous voulez voir

Les humains ont des excuses des opinions
Laissez dire et laisse faire
construit l'enfer
La raison de la force a raison de la raison
Les révolutionnaires ont un révolver

Les humains sans cœur ont perdu le courage
Ils courent tout le temps et fuient l'éternité
La fin des fins du monde aura du succès
Les déserteurs ont le courage des braves

Les humains amoureux ont
pour seul bien la vie
Les humains malheureux ont
pour seul mal l'envie
Les humains ont la Terre
pour seul paradis
Si tu as des amis tu auras un pays

Les humains avec frontières c'est la guerre
La guerre c'est les affaires la fin de tout
Les soumissions des timides donnent des fous
Qui vont pour un sous mourir dans les galères

HUMAIN LA MAIN MEURTRIÈRE

Je vois les autres comme des humains.
Mais certains me voient
comme un étranger.
Ils ne sortent pas
de leur culture identitaire.
Ils, ces autres - peu aimables,
ne sont point fraternels.

Les inimitiés solidaires
parlent de leur ghetto.
Les fanatiques se pensent être des exclus.
On est gentil ou on est con.
Les humains ne s'aiment pas beaucoup.

Alors ils sont impuissants d'aimer.
Faut qu'ils aient un ennemi à détester.
Ils n'aiment que leur propre haine.
On calme leur faim
et on leur donne des jouets.

Je vois les autres comme des humains.
Mais certains m'obligent à la prudence.
Humain n'a qu'une main pour frapper.
Mais la main qui pense ne frappe pas.

Pauvres morts nés
que ces humains identifiés !
Humains policés pour voler à la vie.
Et la planète est toute chagrinée.
Sans cœur pas d'outil pour la paix.

Des armées de pauvres numérisés.
Le dieu argent a de la pitié.
Les citoyens devenus clients.
La mort a voté le crédit des maudits.

La paresse de volonté.
Maladie sans remède.
Que de police à notre aide !
Que le peu qui plaide !

Je vois les autres comme des humains.
Mais certains me voient
comme un étranger.
Heureusement je suis né riche.
Le peu que j'ai- je leur donne !

Les autres sont troublés par l'autre
L'autre qui donne plus que lui-même
Ils voient bien comment on s'aime
Ils ne veulent pas être des apôtres
Alors la misère fait la guerre
La justesse la justice
La haine la complice
L'humain la main meurtrière

À FORCE

À force de manger des pierres
Je suis devenu une étoile
De là-haut j'entends les prières
Des naufragés ont mis les voiles

Mon amie mon amour tout le jour
La mer nous porte sur ses larmes
Je n'ai pas trouvé de terre pour
Te ravir avec tous mes charmes

À force de tromper le vent dur
J'ai construit pour nous un abri sûr
Chérie ta bouche est si pure
Que je me contente de l'azur

Les dieux sont-ils tombés dans l'ombre
Un vilain rêve où je sombre
Ta lumière éclaire ma nuit
Tu parais grande je suis petit

Je pleure sans larme toute ma vie
Ô, seul le silence et tes cris
Dans nos mains nos corps nous supplient
Parce qu'aimer relève la nuit

À force de boire nos peines
Nous oublions notre présence
Comme l'enfance est la reine
Terre et mer avouent l'innocence

Pourquoi les questions sans réponse
Les serments comme ton absence
Réponds de toi la fleur des ronces
Tes épines à nos fronts pensent

À force de la force sans fin
Des pierres à la place du pain
Et des coups au lieu des câlins
Nous mourons de toutes les faims

JEUNE RAP

La jeunesse n'est pas une maladie !
- Pauvre innocent
Dépourvu d'énergie morale !

La jeunesse n'est pas une maladie !
- Paresse de volonté,
Ignorant volontaire !
La jeunesse c'est vieux comme le monde !
- Malade par manque d'imagination,
Et victime de ses croyances !

RAPSODIE MÉLODIE DE LA GRANDE SLAMEUR

La tyrannie veut nous humilier,
nous rendre triste et amers.
Ne réagissons pas avec
des réactions violentes à ses violences.
La haine produit sa propre haine
et contre elle la vengeance.
Les salauds disparaissent
avec leurs saloperies.

La joie de vivre est
la pire ennemie de la tyrannie.
L'amour ne quête pas
la liberté ne se négocie pas.
Dansons la farandole
sans idoles autour du monde.
Beauté et tendresse
sont des sœurs à aimer.

Le rap devrait rire
et le slam devrait sourire.
Nous avons toutes les faims servons-nous.
Nous sommes le peuple le plus fort
et le plus nombreux.
Les despotes ne sont rien sans nous.

La Terre fait sa révolution
autour du Soleil.
Le peuple renaît chaque jour sans pareil.
Les lois antiques et leurs polices
sont vieilles.
Nos jeunes rêves
entre nos mains seront merveilles.

Au travail, faisons
ce que nous devons faire.
Nous pourrons le mieux de nous-mêmes.
Les tyrans
ne pourront faire ce qu'ils veulent.
Sans sa jeunesse le vieux monde s'écroule.

La désertion est le courage des braves.
Sans nos bras la machine est inutile.
Ton drapeau c'est ta peau douce.
Ton cœur ta seule ressource.

Le don d'amour est gratuit
Donne ce que tu dois donner
La farine de chacun fait le pain
Travaille, travaille, travaille

Aimes-toi le monde t'aimera
Le secret est dans le cœur
Les amoureux n'ont pas de chefs
La tendresse est notre maîtresse

Le peuple curieux de lui-même
Aime
Toi, tu seras le poème
Toi même !

LE PARTAGE

Ici, il n'y a rien à vendre
Il y a tout à donner
Avant de montrer tes œuvres
Mets-toi en face tes contemporains
Pour voir si tu es toujours avec eux
Pour continuer ton travail d'humain
Et si tu es utile au bien
Agréable et serein
D'une saine colère
D'une bonne révolte
Et le cœur toujours en paix
Pour instruire au chant d'amour
Le ciel et les labours
L'oiseau et l'enfant
À qui tu donnes
Plus que toi-même
L'argent à la guerre
La parole à la terreur
Le pouvoir au menteur
La peur à la violence
Dit tout ce que tu peux dire
En tremblant tu chantes
Mais tu affermis ton cœur

SYMPHONIE

Ô siècles de Moyen-Âge modernisé !
L'humain n'a pas dépassé la bestialité
Nous cultivons la mort et volons à la vie
Achetons et vendons des esclaves et des armes
Nous avons bonne morale pour excuse
La paresse de volonté pour qualité
La violence pour faiblesse et lâcheté
Des langues de pierres pour faire nos prières
Des tombeaux pour nos héros qui furent martyrs
Nous marchons entre le passé et l'avenir
Nous laissons passer la chance d'être heureux
Comme les déserteurs braves et courageux
Quelques poètes savants parlent prudemment
Notre sauvagerie tue la beauté d'abord
L'innocence condamnée à perpétuité
La main du créateur ne tremble pourtant pas
Dans les bras des mers bercées par les tempêtes
La renaissance de chacun est le rêve
Un peu de terre beaucoup d'eau et un souffle
Le vouloir sera mieux qu'espérer dans la peur
Agir pour oublier construire le passé
En habitant nos ruines comme souvenir
Les terriens n'ont rien d'autre à faire que rien de rien
Les animaux sont beaux les humains des monstres
Et les fleurs perdent leur nom avec la faucheuse
Les fruits pourris épaississent l'ombre de fer
Les sources claires prennent leur eau dans le ciel
La rivière est une enfance promise
Les fleuves charrient toute nuit qui déborde
Les océans mangent la terre dessalée
La soif du monde affamé sans amour meurt
Le désir n'est plus rien sans le cœur des terriens
Les animaux sont beaux dans leur chemin humain
La fantaisie des saisons aux points cardinaux
Le rêve d'une femme avec l'inconnu
Le plan de l'architecte pour sa famille
L'humeur de la nation taraudée par l'envie
L'avoir a besoin de monnaie pour être roi
L'être est néant quand il est anonyme
Les vraies richesses de la tendresse donnée
Hospitalière politesse de l'amour
À l'aube il fait jour ou il fait nuit
Les étoiles ne voient pas les murs gris du ciel
Venir d'où l'on vient et aller au lendemain
Devant les camps à la porte des frontières
Isolation d'un exilé volontaire
Je ferai des amis je construirai pays
Nous aurons de la mer un vaste encrier
Pharaon met le feu à la pyramide
C'est le temps de malheur
Les champs sont profanés par les armées
Des chants sont proclamés sacrés
La dure pierre de l'exil.
Entre raser les murs et se montrer maître de l'Univers !
Restons dans la moyenne : féroces et bons
Le sexe entre les cuisses, le verre à la main : saluons la majorité
Avec la Muse et sans musique.

LE SOLITAIRE

La plus petite des minorités
C'est l'individu solitaire
Qui parle sa propre langue
Qui nourrit sa légende

Comme le poème du jour
Il invente sa vie en rêve
Travaille à son métier
Inspiré par son génie

Charmé par les muses
Il fait ce qu'il doit faire
Il offre ses trouvailles
Par gratitude à la beauté

Le solitaire aime sa compagnie
Il ne s'ennuie jamais
Avec le bon et le mauvais
Il occupe sa paresse naturelle

Le solitaire aime le monde
Il est chez lui là où il est
Où personne ne le dérange
Il vient de là où il va

Cœur battant comme un pays
Amoureux de la vie
Grand travailleur devant l'éternel
Il a déjà vu pleuvoir
et briller le matin

Scribe obligé des muses
Porte-parole des humains sans voix
Revendique sa solitude
Sans autre possession que soi-même

Sa joie de vivre pour guérir
Il possède sa vie malgré la peine
Son remède au chagrin le travail
Il recommence tant qu'il le peut

Son effort lui donne sa force
Sans peur de naître,
de vivre et de mourir
Sa parole plus belle que misère
Les mots plus forts que la mort

Plus seul plus fort
dit ce qu'il se doit
Sèche ses larmes, serre les poings
Offre son amour,
le rire aux larmes, il va !
Sans arme mais avec des outils

Répare le monde construit la paix
Obligé des rêves et des pensées
La voix de son cœur intelligent
Au plus profond des solitudes

Existe sans possession
Soi-même libre et droit
Ne joue pas un rôle
Heureux humain,
heureuse humaine

L'HOMME VENT FAIT DES BONDS SUR LES VAGUES ÉTERNELLES VAGABONDES

Ni mère, ni père, ni câlin, ni pain,
pas invité au festin
Mais la vie pour la vie la Terre le Soleil
l'eau le vent et le vin
Mais l'autre qui fait l'autre
et à qui je me donne à connaître
La solitude dans les yeux
les fenêtres du pays pour naître

Le rêve d'une maison sans murs
un toit pour que la pluie murmure
La lecture éclairée
d'un grand livre ouvert sur la nature
Toutes les choses parlent
comme des êtres avec leur mystère
Joie secrète les larmes
et le rire des larmes et se plaire

Sentir le parfum des saisons
et l'odeur de l'amour paillarde
Entendre siffler le merle moqueur
bavarder les pies cocardes
Toucher le drap des peaux,
aimer le frisson des bêtes sous ta main
Goûter la rosée des lèvres rouges
le désir battant dans ton sein

Voir sans croire savoir
vouloir sans espérer un cœur au courage
Chanter la création infinie
avec les deux mains dans l'ouvrage
Mélanger la farine et l'eau
et cuire au Soleil du matin
Peu importe la quantité
si la qualité demeure du pain

Tu bois ton eau tu manges ton pain
tu partages l'amitié copain
Le ventre plein tu peux t'engueuler
avec quelqu'une avec quelqu'un
Tu fuis les bagarres tu sauves ta paix
t'embrasses le monde sympa
Une main sur le cœur
et pour les nazes une main sur y a pas

Tu viens de là où t'étais tu vas où tu seras
tu ne le sais pas

T'oublies ton nom tu sais
que tu t'aimes bien ça suffit comme ça
Tu ne changeras pas le monde
mais le monde ne te changera pas
Orphelin de tout
mais riche avec rien avec la vie marie-toi
L'homme-vent fait des bonds
sur les vagues éternelles vagabondes

MON AMI BÊTE

Il n'y a pas de justice
Alors va la chercher
Regarde le juge dans les yeux
Et dis-lui de faire son boulot

Quand tu parles des enfoirés
Méfie-toi de les faire exister
La tyrannie n'a pas besoin de publicité
Tourne le dos aux enfoirés

Prends dans tes bras ta solitude
Et vas-t-en loin des turpitudes
Danse ta vie danse
La solitude est jouvence

Faut-il souffrir pour être beau
Il n'y a rien sans souffrance
Le travail grandit le beau
Tu fabriqueras ta chance

Lève-toi et marche
La route est longue
Le chemin à faire
Ta vie à inventer

Rappelle-toi le travail
Quand ça va mal
Quand ça va mal
Rappelle-toi le travail

Le travail transforme le rêve
En réalité faut faire des efforts
Pour tenir debout
Faut pas se résigner

N'écoute pas gueuler
Cesse tes cris garde la paix
N'effraye pas les enfants
Ne bouscule pas tes vieux

Pas besoin d'être gouverné
Quand on répond de soi
On est chef de soi
C'est à nous-même qu'on doit

Le gouvernement n'existe pas
Tu sais compter sur tes doigts
Tu sais où se trouve ta bouche
Tu trouveras faire de quoi

Et cesses donc de te plaindre
Ta mère t'a fait dans la douleur
Et c'est toi qui a peur
Les gens peuvent te craindre

Je te dis tout cela cavé
Car tu as triste mine
Sur le pavé des ruines
Le Soleil ne cesse de briller

IL N'Y A PAS D'ÉTRANGER
Il y a la politique

La foi contre la liberté
L'espérance contre l'égalité
La charité contre la fraternité

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La croyance contre la science
L'espoir contre la volonté
Le crédit contre le bonheur

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La prière contre l'étude
La soumission contre la dignité
Les règles contre l'amour

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La force contre la raison
L'acquiescement contre la critique
L'adulte contre l'enfance

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

Le renoncement contre le rêve
La censure contre le désir
La famille contre l'autre

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La nation contre la paix
L'État contre le solitaire
Les pays contre les amis

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

Le social contre le chagrin
Le normal contre la joie
Le banal contre l'original

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

L'indifférence contre les poètes
Le mépris contre le créateur
L'insensible contre le bien

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La justesse contre la justice
L'économie contre le pain
La punition contre soi-même

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La politique contre l'humanité
La croissance contre l'abondance
La trêve contre la paix

JE NE SUIS
QU'UN BONHOMME ORDINAIRE
Qui voit midi à sa porte
Et mange du pain au prix qu'il coûte
Et sait dire s'il est bon ou médiocre.

Et m'appelle pas poète
La poésie je la sens
La réalité je la vois
Et la vérité on la connaît.

Je préfère les gens
Qui vivent comme y peuvent
La poésie elle s'en fout
La vérité personne ne la doit

Pis j'aime pas les artistes
J'aime que certaines personnes
Je ne passe pas mon temps
À faire le triste

La réalité ce n'est que nous
Si tu veux changer
Change-toi, on verra
Moi, je vais par mon chemin

Tu peux m'accompagner
Mais pas me suivre
Si tu fais la révolution
Je pars ailleurs

Je vais pas pour des broquilles
M'enquiquiner avec le malheur
Y a trop de jolies filles
Qui prêchent pour mon bonheur

Y en a qui se sont perdus
À force de chercher ailleurs
Ce qu'on n'a jamais vu
Se trouve chez les rêveurs

Les y a qu'à et les t'as qu'à
Bons à rien et branleurs
Jalousent les trouveurs
Qui jouissent de joie

C'EST L'AMITIÉ
Le poème c'est un outil
Les deux mains pour la tête
La vie qui te nourrit
Pour le travail et la fête

Si tu n'aimes pas ma poésie
Tu n'aimes pas la vérité
Tu ignores la réalité
Ton rêve est haï

Poésie réalité vérité
Trois dimensions
D'une seule passion
Humanité

T'es rien qu'un humain
Un humain terrien
Ton tribut c'est la vie
Ta tribu c'est l'Humanité

Ta famille c'est nous tous
Nous ne sommes pas seuls
Avec nous-mêmes
Et les mêmes

Les mêmes mais changeants
Comme les saisons
À l'unisson
Des cœurs battants

Les mêmes et différents
Pays ou payses
Partageant les mêmes faims
Le pain et la volonté

Frères et sœurs
Qui s'entretuent
Ou s'entrevivent
Selon l'humeur

Notre seul pays la Terre
Le plus beau dans l'Univers
Où avoir la vie suffit
Pour être humain gentil

Faisons de cette Terre un paradis
Nous sommes tout un chœur
Pour chanter notre bonheur
Dans le cœur de nos amis

Si tu veux un pays
Fais-toi des amis
Tu auras un pays
Ô, étranger !

Tu me ressembles
Tu m'es familier
Par ton humanité
Ô, étranger

Tu es si différent
Que je me vois
Moi-même étranger
Je partage ton amitié

Nous sommes égaux
Pour nous aimer
Nous sommes solidaires
Dans nos disputes

L'amitié est l'égalité entre les amis
Une goutte de pluie
Dans un jour de soleil
Un rayon de soleil
Dans un jour de pluie

LE PARFUM DE L'AMOUR

Exilés sur la planète Terre
Isolés dans les prisons des nations
Entre les quatre murs des croyances
Humain le beau pays dans l'Univers

Fais ta part et vis pour tous contre tous
La vie sans raison te donne le choix
D'être libre et d'avoir tout déjà
Anonyme et né riche pour vivre

Ton premier ami c'est toi compagnon
Regarde dans le reflet de mes yeux
Je t'offre ma vue pour tes dons généreux
Le peu que tu as ou le tout me va

Pense je t'aime déjà plus que moi
Si tu as la haine ce n'est pas toi
Ce sont d'autres qui t'ont mis hors de toi
Tiens mon amitié est égalité

Il n'y a pas d'étrangers sur Terre
Seulement des pas vus pauvres oubliés
Qui n'ont pas de place sur les marchés
La police les tient pour condamnés

La misère nous tient emprisonnés
Notre faute est d'être nés riches
Sans envie jalousie ou ambition
Nous sommes la honte des soumissions

Les nations nous chassent où qu'on aille
Les idées nous interdisent partout
Les juges les châtiments les crachats
Rien n'arrête notre émigration

Les terres mers ciels et vents sont à nous
Les murs ruinés tombent naturell'ment
Les roses et leurs épines chantant
Dans nos sentiers le parfum de l'amour

LES MIROIRS

Les miroirs ont les yeux éteints
Comme la cendre des morts

Le reflet du néant est inodore
La vie seule a son parfum

Les yeux où se mirent les voyages
Du regardeur muet

Que les sens aux aguets
Inspirent une figure au paysage

La vie t'a donné les mots
Pour parler de ton cœur

Car l'amour le semeur
Égraine le présent cadeau

Et jamais la nuit se fait
Quand le jour est éternel

Les muses se font belles
Pour le vivant parfait

Tandis que la mort invite
À sa table les amers

Et c'est un squelette qui sert
Les mangeurs sans mérite

La langue dans la bouche
Vibre avec le cri qui sonne

Et les lèvres façonnent
Ton poème qui touche

L'oreille écoute les contes
Le nez flaire la route

La peau frisonne au doute
Le sentiment profond monte

Écoute ton cœur
Décide le moment

C'est toujours temps
Dit-on au voyageur

Laisse les rumeurs
Derrière toi le passé

Devant les rêves espérés
À tes pieds le bonheur

Les miroirs ont les yeux éteints
Comme la cendre des morts

Le reflet du néant est inodore
La vie seule a son parfum

LE MAL TOUJOURS ÉLU

Le mal toujours élu
Tient le coin de la rue
Le bien pourquoi faire
Malin des affaires

Le mal toujours élu
Avec la vertu
Le passé révolu
Le vice continu

Le mal toujours élu
La poupée toute nue
Tient les bourses serrées
Des voyous excités

Le mal toujours élu
Le bon client reçu
Achète son crédit
L'argent en paradis

Le mal toujours élu
Je tends la main aux nues

La liberté du vent
Me prête du temps

Le mal toujours élu
Jette son dévolu
Sur ma misère crue
L'injuste du pain dru

CHIEN DE RUE

Mon pays c'est la Terre
Les frontières c'est misère
Tous ces propriétaires
Qui se font la guerre

Je ne veux pas d'un pays
Je veux le monde entier

Je n'ai pas de pays
J'ai les rues, les places publiques
Et parfois l'hospitalité
Et plus souvent j'ai payé

Ce qui m'appartient
Ma peau, mes guitares,
Et mes cribouillis

Deux jambes pour véhicule
Deux bras pour taxidule
Une cervelle pour ridicule

Et ça marche comme ça peut
Mais si ça veut, ça marche

Je suis un chien de rue
Autrefois on me donna un blaze
Aujourd'hui on a oublié mon nom

Fils de mère La Nuit
Et fils de père Le Brouillard
Enfant,
Nuit et Brouillard

Les vaches sont bien gardées
Les gardiens rémunérés
Les vieux bergers en exil
Grenier des Sources arides
Le pays déserté
Le pays propriété
Le pays volé
Grenier des Sources arides

La révolution permanente de la Terre
La rosée du matin
Le pourpre des soirs
Les oiseaux criards
Vingt-quatre heures sur vingt quatre
Un instant dans l'éternité
Une éternité dans l'infini

A tous les chiens de rue
Qui grattent l'os de la Terre
Pour en tirer la moelle amère

A tous les chiens de rue
Libres sans collier
Et perdus sans maîtres

Voleuse d'enfants la vie
La vie n'a pas de sens
L'agression,
L'asile,
L'abandon,
L'exil,
C'est mon corps
Charbon ardent des peines
Je souffle sur les braises

Danse autour du Soleil
Comme une étoile

Enfant
Nouveau monde au monde

CHIEN GRIS

Mon âme de Chien Gris voyage
- Gris pour Paris
- Chien pour le pain
Totem tête d'homme
Corps et biens en somme

Pour ne payer les frais qu'à la fin
Mon âme de chien voyage
Vit pour la vie aux gais refrains
Mon âme

Paysage dévoilé
Ombre lumineuse
Visage de l'aimée
Chien Gris mon âme voyage

J'ai l'angoisse des arrivées
J'ai l'angoisse d'être traqué
Les mains croisées je me calme
Je soupire en flattant mon cheval

Je fais du feu dans la roulotte
Laisse passer un jus noir
En tirant sur la fumée d'un cigare
Les autorités décideront de mon sort

D'être marginal j'en ai la palme
D'avoir la liberté est un régal
Surtout quand on a la bougeotte
Voyage mon âme Chien Gris

L'indépendant dit :

« J'ai besoin de personne »
Le souverainiste dit :
« Je suis le roi »
Le nationaliste dit :
« Je suis la race »
Le religieux dit :
« Dien a dit »
Le merle siffle
Le rossignol chante
Et moi je ris.

Le téléphone a réduit la conversation
La télé a réduit la vision
Internet a vidé les rues
L'I.A. rend fou
La vraie vie s'en fiche

Débranchez-vous pour retrouver la parole
Éteignez votre écran - pour voir vos yeux

Jetez les jouets - inventez sans savoir
Créez sans idée - aimez sans raison

CHANTEZ :

Passé passé la ré – la ré
Présent cadeau Ré mi – la do
Futur enfant do do – mi mi

LES OISEAUX AVAIENT DES AILES

C'est une belle souris au doux minois
Mais le plus joli chez elle c'est sa voix

La vie fait peur
Y a des pourquoi et des comment
Faut manger tous les jours
On se colle un drapeau
On se soumet à des signes
La tragédie peut commencer

Il était patriote
Il servait son pays
Et protégeait les autres
Il bravait l'effort
Se donnait sans compter

Ne commandait personne
N'obéissait à personne

Il faisait son métier d'homme
Et il jouissait après le rude effort
De n'avoir pas laissé tomber ses rêves
De n'avoir pas laissé tomber ses rêves

S'il avait été marin
Sur le pont d'un navire
Rien n'est sûr
Il sifflotait un air lutin
Qui faisait tourner la tête à Dihya
Qui faisait tourner la tête à Dihya

Le rouge aux joues elle dit
Tu veux que je t'aide
Il affichait un sourire malin
Et disait en l'embrassant
Je veux bien
Je veux bien

Leurs yeux pétillaient de feu
La bouche allumée de rosée
Ils souriaient
Elle lui volait un baiser
Au vent de la nuit
Dihya nouait ses cheveux noirs
Sa voix basse rythmait une marche
La guitare vibrait dans l'air
La chanson coulait de sa bouche
- Dihya la flamme
- Dihya le feu qui danse
- Qui danse
- Qui danse

Cette comédie
Des poètes qui fabriquent
Ce que l'on voit en plein jour

Sans complexe ni détour
Ils parlaient d'amour
De la quête du beau
- Qui servait de modèle
- Qui servait de modèle

C'est une belle souris au doux minois
Mais le plus joli chez elle c'est sa voix

PEUPLE DE CLOCHARDS

Je fais ce que je peux
Laisse tomber les étoiles
Pour relever la nuit
Parle pour ceux
Qui ne parlent pas

La nuit n'est pas faite pour dormir
Quand tout le jour a crié de faim
On vit d'espoir et c'est l'arnaque

Je suis triste pour vous les amis
Désolé de ne pouvoir rien faire
Avec mes petits bras
Et ma grande gueule
Maudite galère

Le bonheur est fait pour être volé
Faut faire sa place tout seul
J'devrais r'garder autour de moi

T'es beau comme un olivier
Enlève ces lunettes je ne vois pas qui tu es
T'es beau comme un olivier
Dommage que l'orchestre ne joue pas
Où sont les enfants
Au marché des gourmands
Au marché des gourmands

La cause c'est nous autres
La belle langue tarabiscotée
Pour fleurir les tombes

T'aurais dû frapper à ma porte
Je t'aime comme t'es

La police est là pour servir et protéger
Il n'y a pas à en faire
un évènement spécial
Ils ont au moins de l'imagination
et de l'astuce
Maudite galère

Je ne suis rien qu'un étranger
J'ennuie avec mes chants d'oiseau
Bonne fête à celui qui n'a pas les joues creuses
Qui lui font mal
S'il ose sourire

Fais ce qui te plaît
Tout ce qui te plaît
Mais surtout
Ne cause pas de peine
Ne cause pas de chagrin

Le poète marche pieds nus
Il invente des réponses
Aux questions de l'imagination

Peuple de clochards
C'est toi qui es désintégré
Tu marches à côté
de tes chaussures trouées
Tu émigres depuis une éternité

Et dessus le tapis de poussière,
les êtres humains sont devenus
des clochards dans les cités sans mémoire.

Pour innover faut inventer
Entretenir les outils
Corps et voix et esprit
Prendre une page blanche
Tracer un cercle
Une place publique
Mettre le poète
Et le grand public
Au centre du cercle
Prendre acteurs
Et musiciens
Et gueuler !
Gueuler!

PAIN-POÈME

Ils ont volé nos fêtes
Nous avons gardé le feu
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Ils font de tout un commerce
Nous faisons de rien une averse
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Que fiche du beau temps
Quand c'est l'hiver tout l'temps
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Nous sommes trop nombreux
Pour être nommés
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Nous sommes la somme
Des humanités
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Nous parlons langue maternelle
Buvons à sa mamelle
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Naufragés involontaires
Exilés monétaires
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Notre académie n'a pas de police
Nos vocalises ne sont pas complices
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Nous dormons dans les drapeaux
De nos peaux ils font des draps
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Nous veillons loin des châteaux
Nous braillons à l'unisson
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Ils volent nos fêtes
Nous gardons les feux
Poètes des gueux
Poèmes de sang

Notre maison est au bout du monde
Le monde est tabou
Poètes des gueux
Poèmes de sang

J'AI PAS D'TRAVAIL

J'ai pas d'travail
J'suis à la rue
C'est défendu

Allongé sur les rails
La tête nue
Faut que j'me tue

Mais y a la marmaille
À bouffer toute nue
L'eau et le pain drus

Alors j'bataille
Pour mon salut
J'vais boire un coup

Une bonne bouteille
Tiens y en a plus
Turlu tu tu

J'ai pas d'travail
J'suis à la rue
C'est défendu

Auriez-vous d'l'argent
Pour mes souliers
J'ai douze enfants à visiter

Ne faîtes pas semblant que j'existe
J'pourrai vous traiter d' racistes

Prêtez-moi un ticket
J's'rai absent longtemps
Aidez-moi s'il vous plaît
S'il vous plaît mes enfants

J'ai pas d'travail
J'suis à la rue
C'est défendu

L'on boit et puis l'on croît
Aimer l'autre aimer soi
Mais y a rien dans l'alcool
Que la perte de l'amour fol

Écoutez ma chanson
S'il elle vous plaît
Je vous la donne

L'ATTENTE

La loco motive ton crincrin
Pis t'arrête de boire
Y a une fille qui te dit viens
J'ai peur dans le noir

La loco motive son train-train
Tes mains flattent sa guitare
Elle te roule un gros patin
Cette fille t'emporte plus loin

Attention à la loco locomotive
Chante les refrains
Les filles émotives
Te laissent en chemin

Les trains c'est fait pour filer
Les hanches des filles pour rouler
Et ton crincrin crétin
Te fait rater le train

Ô chevalier des rails
Reste sur les chemins
Tu prends le train
Quand une fille déraille

De gare en gare
Du soir au matin
Tu attends hagard
La chimère catin

C'est qu'on voyage
Quand on a le ticket
Une fille pour bagage
C'est freluquet

Seul sur le quai
Pour la grande partance
Parcourt la France
Chômeur sans billet

La sale attente
Ne finit pas
La nuit noire d'encre
Fait les cent pas

Voyageuse lumière
Ton rêve endormi
Flotte sur les barrières
Des êtres mal pris

Si des pendards
Contrôlent l'heure
C'est pour qu'les richards
Aillent chercher l'beurre

Pis toi qui attend
Tu sais plus quoi
Quand se lève le vent
Tu vas prendre froid

Ceux qui prennent le train
Ont le sang qui circule
Ceux qui n'ont pas faim
Ne sont pas ridicules

La loco motive ton crincrin
Pis t'arrête de boire
Y a une fille qui te dit viens
On va rater l'prochain

JASMIN BLUES

Tu me fais pleurer
Le bleu de tes yeux
Ton regard de noyée
Méditerranée

Tu me fais rire
Ta bouche rouge d'aimer
Et soudaine muette
Comme l'aube

Tu me fais penser
Au blanc de tes murs
Au silence indifférent
À ta voix d'or

Tu me fais danser
Cœur africain
Corne de Rêve
La nuit ne tombe

Tu me fais grandir
Dans ton hospitalité
Au fond de tes jungles
Tu t'es construit un toit

Tu me fais envie
Quand tu luttes
Contre barbarie
Contre l'oubli

Bien des paroles
Portées par le Sirocco
Tu m'inviteras
À flâner sur tes chemins

Et à trinquer à l'amitié
Nous serons égaux
Du même quartier
De la Terre !

IL N'Y A PLUS PERSONNE POUR DIRE TOUT

Y a que moi pour sentir tout.
Y a que moi pour dire tout.
Je suis mon meilleur ami.
Les autres voudraient m'habiter.
Mais chacun reste chez soi.
Les paroles se montrent dehors.
Le sens demeure au fond du cœur.

À la lumière mon ombre me suit.
À l'ombre la lumière me devance.
Je suis attiré.
Les champs magnétiques sont cultivés.
Les souvenirs
de la conscience connaissent la gravité.
La vie a commencé à ma naissance,
l'univers était à ma taille.
J'ignore toujours les systèmes.

Rien ne sert de mourir
il faut vivre à point.
J'incarne mon propre dieu.
Je suis mon propre maître.
Je suis mon propre serviteur.
Mon pays c'est mon corps.
Ma peau est mon unique frontière.
Je suis amoureux de la vie.

La mort gagne toutes les guerres.
Les
drapeaux sont les linceuls des peuples.
Déserter est le courage des braves.

La poésie est le même mot que la vie.
Ta vie est le poème que tu te fabriques.
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète
Tu es responsable, tu réponds de toi.

LE VIRUS GÉANT ARRIVE

Les fous malades s'activent
Amazon va à la dérive
La rumeur est explosive

La croissance atomique
La misère endémique
L'arrogance systémique
Des joueurs de l'électronique

Fin de la civilisation
Ne sera pas fin du monde
Nous serons en hibernation
Dans nos cavernes profondes

La classe de la culture
Rumine la pourriture
Police de la matrice
Légalise tous les vices

Le virus Géant arrive
Le dieu Argent récidive
Pas de petits bénéfices
Y a des gros sous en lice

Le client ferme sa gueule
Il fera tout ce qu'ils veulent
Avalera les mensonges
Grossira comme une éponge

Économie diagnostique
Politique ordonnance
Police administre
Médecine délatrice

Le Géant est un comédien
Tous les mots vont pour tous les maux
Le malade imaginaire
Et les chiens se portent bien

Les moutons suivent les ânes
Soit mon berger Ô mon âme
Donne-moi le loup pour complice
Et pour la réplique une actrice

TOI DERRIÈRE TES YEUX, MOI À LA FENÊTRE

J'étais ce merle venu te charmer
À la fenêtre tu étais penchée
Sur un jardin de fleurs embaumées
Par un printemps parleur amouraché

J'étais ce vent doux caressant ta peau
Toute nue dans ta robe de rose
Je te disais garde bien la pose
Je dessinais tes courbes comme l'eau

J'étais ce rayon de soleil rieur
Comme une tendre épine au cœur
Une larme fraîche tombée à pique
Ta lèvre frémissait de panique

J'étais cet amoureux non prévenant
Apparu au sortir de ton rêve
Dans tes grands bras bouillant de fièvre
J'ai roulé ma peau de tambour battant

Je suis un chevalier errant sans nom
Je me suis, seul, perdu dans tes chemins
À ta promesse je n'ai pas dit non
Pour toujours tu ignores mon chagrin

J'étais ta jeunesse éternité
Et ta vieillesse la gracieuseté
Nos chandelles brûlées par les deux bouts
Ô, le regret est bien amer et doux !

J'étais ta rencontre étrangère
Familier de tes rêves en pensées
Cœur naïf ardent d'une bergère
Tu as conquis un prince innocent

Nous voici reine et roi en exil
Chaque solitude a son île
Archipel le pays de nos amours
La mer de toutes les terres autour

Nous sommes en compagnie intime
Le toi et moi unis dans l'infime
Quand la vague soustraite au rocher
Efface dans le sable les baisers

Tu étais moi-même je te cherchais
Sur les rives des dures tempêtes
Où beaucoup de marins disparaissaient
Au vent, debout, la muse inquiète

Et nous voici, nous deux, au rendez-vous
Toi derrière tes yeux, moi à la fenêtre
Et un merle noir chante comme fou
Cette joie de vivre qui veut être

Nous serons dans le vent toute saison
Rien ne nous ressemble que l'inconnu
Le ciel volage plus que de raison
Aime pour aimer jusqu'à ta venue

NOURRITURE TERRESTRE

Je marche entre les frontières
Au chemin des fraternités
Libre sans nom ni identité
Dans le drap de ma peau entière

J'ai dû quitter toutes les nations
De tous les dieux j'ai perdu la notion
J'ai laissé à d'autres ma ration
La pitié et l'abomination

Vaut mieux jeuner que tendre la main
La faim est meilleure le lendemain
Rage joyeuse dans mon sein
Je ris comme on rit d'avoir aimé

Car j'ai eu mon temps pour le bonheur
J'étais prophète pour l'inconnu
Les femmes jouissaient à ma venue
Elles m'offraient de leur lait nourrisseur

Après cette dernière chanson
Je mourrai coquelicot des blés
La place aux nouvelles moissons
Les humains fauchés remis debout

TOURNER LA PAGE

Camarades de toute la Terre !
Depuis je ne sais combien de temps nous subissons ou avons subi mille atrocités commises par les mêmes criminels, armés par le bras des gens de pouvoir politique et/ou religieux, et ces criminels sont issus de nous-mêmes les humains qui acceptent de lever la main contre l'Humanité. Les véritables criminels sont ceux et celles qui lèvent la main pour voler la vie sacrée.
La main qui frappe.
Le pouvoir qui oppresse.
L'intelligence qui humilie.
La morale qui enferme.
Le juge qui châtie.
L'individu qui se déteste lui-même.
La paresse de volonté.
La faiblesse morale.
La foi imposée.
La folie simulée.
La famine organisée.
Les mille excuses pour chaque crime.
Les milles pardons aux criminels.
Les milles histoires arrangées.
La lâcheté des forts.
La faiblesse des violents.
Des frontières et des misères.
Les drapeaux pour perdre sa peau.
Des signes ostentatoires pour mentir.
Mais les bénéfices des sacrifices.
Mais les rançons des supplices.
Mais l'orgueil des pillages.
Et le retour aux servitudes.
Et le renouveau des platitudes.
Et la gloire des armées.
Et la fierté des cons.
Nous défilons en rangs policés par la force.
Nous croyons dans l'aveuglante lumière.
Et dans l'ombre soupire la vengeance.
Et dans les tombes parle le silence.
Et les vers rongent les poètes.
Les poètes morts en premier, morts à la fin.
TOURNER LA PAGE !

LE TEMPS PASSE

Le temps passe sans dire bonjour
Seul je resterai seul comme l'amour
Dis-moi quelle est ta meilleure heure
Je serai avec toi, à la bonheur

Les jours se suivent les nuits arrivent
Tu n'auras pas abordé ma rive
Et mes matins gris chagrins de l'ennui
Oubliés sitôt que le soleil luit

Le temps passe sans dire bonjour
Seul je resterai seul comme l'amour
Dis-moi quelle est ta meilleure heure
Je serai avec toi, à la bonheur

Je me rappelle toujours le travail
Avec mes mains,
où veux-tu qu'on s'en aille
Mes gestes voudraient caresser ta peau
Mon cœur volage se noie
dans un peu d'eau

Le temps passe sans dire bonjour
Seul je resterai seul comme l'amour
Dis-moi quelle est ta meilleure heure
Je serai avec toi, à la bonheur

À la fin je rendrai mon ouvrage
Plus beau et plus fin que mon âge
Le poème a noircit les pages
Un paysage dans un visage

Le temps passe sans dire bonjour
Seul je resterai seul comme l'amour
Dis-moi quelle est ta meilleure heure
Je serai avec toi, à la bonheur

LE MONDE

Le monde n'existe pas
Il n'y a que des pays déchirés
Et des haillons par millions
Et des bouches sèches salées
Et des femmes-terres violées
Des désespérances silencieuses

Le monde n'est nulle part
Mais des bourgeois orgueilleux
Des serviteurs zélés
Des bourgeoises monstrueuses
Des gigolos salauds
Des armées de pauvres

Le monde n'a rien de nouveau
Le Soleil est une pièce de un dollar
La Lune un vase de nuit
La mer écume les rêves
La terre vomit l'espoir
Les vivants agonisent
Le monde c'est du vent
La poussière des ossements
L'eau des égouts
Les paroles muettes
Les parleurs de plumes
Des bêtes à poils

LA GRANDE PYRAMIDE

Quand tu vois la grande pyramide
Tu te dis mes rêves sont plus grands
Mais à courtiser l'éternité
Tu n'as pas de quoi t'acheter des souliers

L'illusion est-ce mes rêves ou la réalité ?
En vérité je ne rêve rien avec des idées
J'invente l'histoire que je sens couler
Comme le sang dans mes veines

La tête remplie de songes
Je regarde par les yeux creux
Le fleuve en crue du temps
Et la chaussée qui dérive

Les bras de ma mère me cherchent
Tandis que mon père bat la brèche
Je serais leur enfant si je l'étais
J'aurais alors piétiné la terre

Mais rien me fait du mal
Tandis que le tout m'emballe
Comme un sous neuf je brille
Pour un rire de broquille

Les gens ont passé nombreux
Sur leur ombre marchait solitaire
Leur cœur arrivé trop tôt
Ils se sont manqués

Bien du bruit et des poussières
Le vent ferait-il mieux
Que les dames des débarcadères
Qui aguichent les disparus

Moi j'ai pris mon baluchon
Comme une laisse à un chien
J'ai frotté mes yeux gris
Dans les cales de mes mains

J'ai dit adieu tant pis
Ils n'auront pas mon nom
Dans leur paradis
Il n'y a pas d'échanson

J'ai entendu un rossignol
Au lever du matin drôle
Qui fredonnait un air mutin
Aux bancs de la nuit catin

C'était des gardes côtes
Qui mon donner coups de pieds
Sur l'identique j'étais debout
Prêt au pire jugement

On m'a laissé dormir
Sur l'étal des fagots
Le Soleil ne verrait pas plus pire
Qu'un mendiant en chalumeau

J'avais trop bu de brouillard
Et trop mangé de nuits
Que pas assez couillard
Pas assez d'ennui

J'ai passé sans me faire remarquer
Ma guitare sans publicité
Et mes mots sans encre
Je fus naufragé déclaré

Errant sur les banquises
J'ai séduit moult marquises
Qui ne m'ont point repoussé
J'étais propre du bonnet et des pieds

À BABEL

Il ne faut pas détruire Babelle
C'est là qu'habitent mes belles
Je crée pour elles de jolies robes
Sur leurs joues des baisers je dérobe

Il ne faut pas détruire la city
C'est là que je suis marié à la vie
Je m'éveille à l'amour dans son lit
Je connais puis je quitte à midi

Il ne faut pas détruire ma ville
C'est là où je suis le plus habile
Artisan né pour la joie de vivre
Je fabrique de quoi rire ivre

Il ne faut pas détruire ma maison
J'y abrite mes enfants ma raison
Les mamans y distribuent leur bon lait
Moi papa c'est tout ce que je connais

Il ne faut pas faire pleurer ma belle
Ses larmes sont pour ses sœurs rebelles
Tandis que mon chagrin est colère
Je donne la main à tous les pères

CELLE DE MON CŒUR

J'ai fait le tour de la nation,
elle n'a pas de porte !
Un drapeau lui sert de linceul !
Je ne peux pas marcher avec une identité!
Je ne peux pas rire avec une photo !
Je ne peux pas vivre sans présence !

J'ai fait le tour du pays,
il n'a pas de limite !
Son cœur vagabonde dans le vent !
Les muses sont des vierges qui choisissent
leurs amants !
Les poètes virils attendent
les moments du tendre !
Je ne peux pas vivre sans aimer !

J'ai fait le tour de moi-même,
je n'ai qu'une peau !
Mon corps est la maison où je vis !
Ce que je dois faire est dit !
Ce que je peux est oui !
Ce que je veux c'est non !

J'ai fait le tour de la liberté,
elle me fait peur !
J'ai fait le tour de l'égalité,
mes amis sont partagés !
J'ai fait le tour de la fraternité,
la vie côtoie la mort !
J'ai tout raisonné,
j'ai rassemblé mes forces !
Quelle décision dois-je prendre !
Celle de mon cœur !

LA MORT N'EXISTE PAS

La mort n'existe pas
Il n'y a que le mauvais
La beauté reste la beauté
L'amour fidèle et ses enfants

La mort n'existe pas
Il n'y a qu'une mécanique
L'éternité sans horloge
Il y a seulement le coeur

La mort n'existe pas
Il n'y a que le travail
Le temps n'a pas d'enfants
Nous devons être patients

La mort n'existe pas
Il n'y a que l'absence
Un cœur qui bat le néant
Le souffle du vent

La mort n'existe pas
L'éternité peut-être
Les muses s'amusent
Les poètes rusent

La mort n'existe pas
Le chagrin frappe
Les amants dansent
Les autres regardent

La mort n'existe pas
Seule l'absence
Qui compte ses pas
Ne souhaite plus rien

DIS-MOI

Dis-moi si tu aimes,
comment va ton cœur
Devant le poème si tu vois ce qui est
Présent et caché sous son masque
Un naufragé volontaire
Dis-moi si tu aimes,
comment va ton cœur
Sur une île de silence si tu regardes bien
Une paix à peine née
Un vieil enfant
Dis-moi si tu aimes,
comment va ton cœur
Entre deux soupirs entends-tu
Les bruits du monde
Une mort annoncée
Dis-moi si tu aimes,
comment va ton cœur
Poignée de grains
dans la main du semeur
Dans le sillon de la plume
Ton contentement
Dis-moi si tu fais ton bonheur
D'un chant d'oiseau d'un vol de vent
Accroches-tu les étoiles
Dans le ciel de ta tête
Dis-moi si tu fais ton bonheur
D'un gémissement de moineau
d'un cri d'enfant
Dans la poitrine d'un humain
Dans la cage de tes mains
Je te dirai alors le malheur des sans nom
L'aigreur de n'avoir pas
Un ami qui ne soit pas moi
Un trésor sur qui veiller

FONT BON COMMERCE SE VENDENT BIEN MAIS ALORS ?

La pitié, l'espoir, la charité,
Les différences, les références,
Le passé, les histoires,
Font bon commerce,
Se vendent bien

Les pleurs, les gémissements,
Les souvenirs, les atermoiements,
Les regrets et les remords
Font bon commerce,
Se vendent bien

Héros et martyrs,
Règlements de comptes,
Thèses et doctorats,

Spécialistes et experts,
Font bon commerce,
Se vendent bien

Mais, mais, mais,
Le pain de l'injustice,
Vaut son prix.

Mais, mais, mais,
Personne n'entend les cris,
Douleur ne vaut rien.

Mais, mais, mais,
N'est satisfait que le désir,
À bon prix.

Mais, mais, mais,
Les plus forts vendeurs,
Sont des vendus.

Alors, alors,
Petite mort
Et grande vertu
Font les vedettes
Alors, alors
L'inutile s'achète
Le doigt sur la gâchette.

Alors, alors,
L'utile disparaît,
Le citoyen faillit.

PERVERSION DE LA FOI

Le dernier poète savant
Des humains intelligents
Aura disparu

Les malins de l'absolu
Et la raison de la force
Qui de folie tuent

Assassins amateurs
Joueurs de couteaux
Bourreaux

Main armée de lois
Ouvrière de la guerre
Violeuse de vie

Croyants du néant
Bâtards de la haine
Impuissants

Promis de l'enfer
Avorton pestilents
Dévoreurs de l'infâme

Tous pareils
Indifférents au mal
Assassins convertis

Criminels de la poésie
Poètes de la censure
Ennemis de la vie

Ils ont tué le matin
Asséché la rosée
Enterré le soleil

Nous pleurons la nuit
Qui priera pour nous
Qui saura l'espoir

Le dernier poète savant
Des humains intelligents
Aura disparu

Quel enfant viendra
Ouvrir nos portes
À la joie prisonnière

Que notre chagrin aille
Aux vents mauvais
Je garde une flamme

Une bougie suffit
Pour voir les amis
Espérer

LE CRACHAT

Le dernier poète savant
Des humains intelligents
Aura disparu

L'argent aura vaincu
La mort triomphera
Des ignorants volontaires

Les armées de pauvres
Esclaves de la misère
Boufferont leur pâtée

Les chefs des gangsters
Baiseront la sociale
Le sexe dans la mouise

Les prolos seront héros
Les sbires seront martyrs
Et les salauds gigolos

Les délateurs vainqueurs
Marieront les républiques
Comme des filles publiques

Les dieux profanateurs
Et les pieux leadeurs
Procréeront la laideur

Les ministres des cultures
Garderont les clôtures
La récolte des ordures

Le dernier poète savant
Des humains intelligents
Aura disparu

La Terre refera des gosses
Avec des transgenres
Et les mouches

Les nations dans le fion
Des asiles à la gueule
L'humain sera malin

J'ai craché ce mollard
Dans ta gueule connard
Juste pour l'art

CAVÉ

Il n'y a pas de justice
Alors va la chercher
Regarde le juge dans les yeux
Et dis-lui de faire son boulot

Quand tu parles des enfoirés
Méfie-toi de les faire exister
La tyrannie
n'a pas besoin de publicité
Tourne le dos aux enfoirés

Prends dans tes bras ta solitude
Et vas-t-en loin des turpitudes
Danse ta vie danse
La solitude est jouvence

Faut-il souffrir pour être beau
Il n'y a rien sans souffrance
Le travail grandit le beau
Tu fabriqueras ta chance

Lève-toi et marche
La route est longue
Le chemin à faire
Ta vie à inventer

Rappelle-toi le travail
Quand ça va mal
Quand ça va mal
Rappelle-toi le travail

Le travail transforme le rêve
En réalité faut faire des efforts
Pour tenir debout
Faut pas se résigner

N'écoute pas gueuler
Cesse tes cris garde la paix
N'effraye pas les enfants
Ne bouscule pas tes vieux

Pas besoin d'être gouverné
Quand on répond de soi
On est chef de soi
C'est à nous-même qu'on doit

Le gouvernement n'existe pas
Tu sais compter sur ses doigts
Tu sais où se trouve ta bouche
Tu trouveras faire de quoi

Et cesses donc de te plaindre
Ta mère t'a fait dans la douleur
Et c'est toi qui a peur
Les gens peuvent te craindre

Je te dis tout cela cavé
Car tu as triste mine
Sur le pavé des ruines
Le Soleil ne cesse de briller

LE POÈTE EST UN GÉANT

Le poète est un géant
Pour les petits et les grands
Il ne fait sa cour qu'à sa muse
Et pour l'amour de lui et d'elle
Les oiseaux mangent dans sa main
Et il trouve la ruse
Pour écrire ses quatrains
Qui au temps donne des ailes
Pour éloigner le méchant
Le poète est un géant

Le poète est un géant
Amoureux de la vie
Il charme les humains
Avec son cœur et ses yeux
Sa voix qui porte le feu
Pour éclairer les nuits
Il fait la poésie
Les lignes de la main
Pour les grands et les petits
Le poète est un géant

Le poète est un géant
Il soigne l'enfant
Qui a mal grandi
Et il berce les parents
Travailleurs appauvris
Par trop de chagrin
Et pas assez de pain
Et pour tous il crie
Et la beauté il défend

Le poète est un enfant
Qui a bien grandi
Orphelin de tout
Il a vécu sans le sou
Liberté est sa mère
Amour est son père
Les riches sont jaloux
De ce mendiant prospère
De ce petit encombrant

Le poète est un géant
Qui se cache des gens
Quand il ne chante pas
C'est qu'il ne trouve pas
Qu'il a besoin d'aide
De sa muse et de ses ruses
Pour venir ici
Où on ne l'attend pas
Le poète est étonnant

PARTIR

mon cœur voudrait rester
mais je dois partir
partir pour fuir
l'habitude
partir pour cueillir
la solitude
quand ton cœur veut me suivre
et que tu dois rester
rester par devoir
être soumis(e)
rester pour veiller
des fantômes
quand il n'y a plus rien à faire
qu'à rester immobile
sans arrêt la terre
ensevelit nos rêves
quand la lutte est l'ouvrage
tu peux rester longtemps
c'est un peu d'éternité qui s'envole
quand je voudrais que tu restes
et que tu dois partir
parts
aie confiance
et surtout n'oublies pas
que tu es né(e) bon(ne)

SANS SOUCI

La nation la plusse meilleure au monde
Où l'actualité est l'inévitable
Spectacle du sport du sexe du sang

Ne paraissent que des ratés
Qui s'exhibent avec leurs gueules de cul
Et se torchent avec des dollars

Le passé repassé des héros en béton
Les pages d'une histoire goudronnée
La culture des troupeaux des clôtures

Les moribonds n'ont qu'une gêne éthique
Ils se multiplient en capitaux
pour leurs élus
Et défilent pendant les congés légaux

Monde petit-bourgeois frustré
Des minorités pour tout l'égout
Arrogant la majorité humiliée

Le temps est venu d'abolir le temps
De la haine du ressentiment
Et tout ce tas d'emmerdements

Les sans souci ont le ventre plein
Les frustrés sont impuissants
Les fous réclament le pouvoir

La nation fait la guerre
au peuple innocent
L'argent sale fait couler le sang
La peur règne du lever au couchant

Je ne t'espère plus depuis ma solitude
Je te rejoins sans ta sollicitude
Résister devient mon habitude

Seul je serai le plus fort
Sans me suivre va de ton bord
Notre courage au destin fait un sort

Sans souci tu vas renaître
Chaque jour aux fenêtres
Sans peur de vivre être

Et si la mort m'attend
Elle me recevra amant
Ma vie va en chantant

VUE DU CIEL

Vue du ciel le beau pays qu'on aurait
Paysages de cartes postales
La Terre nue vue par les racines
Les propriétaires des beaux quartiers
Dans leur design merdeux de croquemorts
Consomment tout ce qui assomme
L'idiotie américanisée veille
À la sécurité des bordels
Les macs paient la donne aux putains
Le président élu des Hambourgeois
En sandwich entre deux poules de luxe
Tient la pose avec son arme en rut
Le général des Générés transfuge
Son autorité aux professionnels
La tuerie en bourse peut continuer
Pendant la valse comédie de mœurs
Les matrones en chaleur intriguent
Au cabaret des avatars indignes
Le ministre des sinistres discourt
Combien de violation d'enfants par jour
Pour satisfaire les bouchers nazis
Les fonctionnaires fonctionnent
La police policée ordonne
Le bourreau arrive à l'heure au boulot
La société prospère youp la boum
Les petits bourgeois frustrés magouillent
Bons à rien se vident les couilles
Loin du bruit et de la fureur je vais
Par les chemins où mon pied roule
Vagabond sur la crête des vagues
Sans penser sans rien dire avec moi
J'aime ma solitude où tout paresse
Prends soin de moi et de ma muse
Je voyage immobile sur mon île
Satisfait sans désir je jouis
Ma muse m'appelle mon beau chéri

SI NOUS VOULONS SAUVER LE MONDE

Il est temps
De sortir dehors sans téléphone
Et nous emmener à parler
En marchant
Côte à côte
Marchant
Seul à seul
Évitant le groupe
Marcher
Dans tous les chemins
Marcher
Par tous les temps
Si nous voulons sauver le monde
L'éternité nous attend
Le temps nous presse
Ne traînons pas
Amenons nous au rendez vous
Avec nous et nous seuls
Pour parler avec tous
Pour tous
Et contre tous
Mais toujours pour tous
Si nous voulons sauver le monde

Si nous voulons sauver le monde
Éteignons nos écrans
Oublions les médias
Nos voix suffiront
Pour transporter nos messages
La rue fait le tour du monde
Tous les chemins mènent à l'humanité
La parole échangée
Le commerce des humains
Sans début ni fin
La poésie réalisée
L'amour dans le vent

TROMPETTE DE LA MORT

Trompette de la mort a sonné.
La fin du monde est arrivée
La guerre fait des affaires.
Les oiseaux doivent se taire
Le banquier supprime les êtres
Et garde les avoirs
Les travailleurs paient leurs dettes
Les soldats se paient à boire
Les murs montent jusqu'au ciel
Dieu est gardien de l'enfer
Les ordures nourrissent
les mouches à miel
La nation idéale prospère
La barbarie est baptisée
Les armes sont bénies
C'est un délit d'être étranger
La nation a ses ennemis
Les vautours font des discours
Les requins se frottent les mains
Les hyènes digèrent la haine
Les loups deviennent fous
Le blanc encore plus blanc
La femme toujours esclave
Être pauvre maladie mortelle
Être homos être paria
La solution nazie finale
Pour augmenter le capital
Des meilleurs tueurs
Chasseurs de prime
Au pays des cowboys
La conquête est terminée
Il n'y a plus de gibier
Ni d'indiens à exterminer
Y a plus qu'à se disputer
Les marques de fabriques
Et avoir tous les clients
Et bouffer tout le fric
Dieu a élu les maîtres
Choisi les domestiques
Trompette de la mort a sonné.
La fin du monde est arrivée

JE SUIS NÉ RICHE

Je suis né riche
Pas besoin de rien
Pour chercher mon pain
Et me payer du bonheur

J'étais déjà quelqu'un
Je suis devenu le même
Je dis toujours je t'aime
Et cela fait le bien

Ceux qui refusent mes cadeaux
N'acceptent pas leur innocence
Car ils ont mauvaise conscience
À fabriquer le néant des sots

Ceux qui refusent mon bonjour
Cultive la haine des salauds
Qui tuent tout ce qui s'aime
Et à eux-mêmes restent sourd

Ceux qui disent tout
Ne disent pas ce qu'ils pensent
Ils ont peur du grand trou
Ils vivent et ils meurent sans naissance

Les ratés de l'existence
Trouvent la terre trop basse
Pour être saluée d'importance
Cette mère mal aimée lasse

Paltoquets foulant les trottoirs
Qui visitent les foutoirs
Et se laissent croire
Comme larrons en foire

La rude maladresse
Des salauds en laisse
Obéissants au stress
D'une mort maîtresse

Le jour est pour eux le calvaire
Et la nuit place à l'enfer
Les perdus n'ont pas de repos
Et ils n'échangent pas leur peau
Ils votent et ils rotent
Ils gagnent au jackpot
Ils fument de vieux clopes
Dans l'œil du Cyclope

Heureusement le drapeau
Flotte au mat de misère
Et quand le mal est trop haut
Il est temps de partir en guerre

Misère de misère l'ennemi en vue
Ils cherchent un mot rassembleur
Le mot chien n'ayant jamais mordu
Ils marchent sur l'étranger
qui leur fait peur

Je les ai vus passer devant ma porte
La Terre roulait sous leurs pieds
J'ai vu le malheur qui les porte
Ils ne m'ont pas entendu crier

Je me suis dit il est trop tard
Il eût fallu qu'ils m'écoutassent
Quand ils n'étaient encore que des as
Dans le jeu de carte des mignards

La peur mauvaise conseillère
Leur a pris le bras ballant d'ennui
Et leur a soufflé son haleine amère
Et leur sang est devenu bruit

Ils n'ont plus eu de sens
La bataille du sang mêlé
Rougissait la Terre assoiffée
De cet argent que l'on dépense

Je ne veux pas mourir assassin
Car je n'ai pas renié de quel sein
Je me nourris le cœur serein
La paix avec moi se sent bien

DEPUIS LE NÉANT

Depuis le temps que je marche
Noé a construit son arche
L'homme l'a-t-il remercié
Sans qu'il trahisse la pitié

Depuis le temps que je marche
Dans les yeux de mes ancêtres
J'ai vu tous les enfants naître
Sur les pas des patriarches

Depuis le temps que tu me suis
Comme un chien abandonné

Je vis méfiant en Jésus Christ
Sans autre maître que la vie

Depuis le temps que tu me suis
Les carrefours te réveillent
D'autres intrus te conseillent
Tu vas selon ce que tu fuis

Depuis le temps d'éternité
Je n'ai pu planter ma maison
Entre les murs des prisons
Le vent toujours m'a libéré

Depuis le temps qu'il pleut pour rien
Mes yeux ont vu pleurer les miens
Ma femme porte mon enfant
Je lui donne un nom : Néant

JE PARLE

Je parle comme on fait le pain
A moudre le grain
Et mélanger l'eau
La farine et le sel
Je parle comme on naît le matin
A coudre la paix
Et l'ourlet des yeux
Le chagrin de la nuit
Je parle comme un dessin
Au crayon sur la peau
A l'encre dans mon cœur
La tête en forme de chapeau
Je parle comme on peint un tableau
La toile sur le cadre
S'ennuie de l'ennui
A feindre des pinceaux
Je parle comme j'écris ton nom
La langue crisse et tu devises
Et je parle comme un livre
Le silence parle tout seul
Et je parle comme je sais me taire
Comme la foudre éclaire
La terre et ne dit rien
Je parle comme un cheval au trot
Je passe sur des chemins sur les sanglots
J'accroche ma monture à une barque
Je dis mot tu dis allo
Mais je parle d'en haut sur le pont
Je tire mon filet mon bateau
Et j'arrive à toi qui t'en allas
En avion en auto au galop
Je parle au cheval à l'eau au feu
À l'orage à la paix de l'ombre
Je parlerai de nouveau

LES POÈTES

Les poètes sont quêteux, prostitués
Malhonnêtes, belliqueux, bourgeois
Fils à papa ou filles de joie
L'ennui les écoute puis va les tuer
La poésie fait les trottoirs
Elle s'allonge dans les salons
Montre son ventre à l'auditoire
Sa bouche verte plaît aux cons

La ville enfante les fleurs fanées
Des roulures pour les gueux parfumés
Des muses pour les prophètes rois
Qui ne disent jamais suivez-moi
Le monde bâtard d'une fille déchue
Ne sait pas écrire ses rêves têtus
Les purs n'ont pas besoin de culte
Ils ne se cachent pas des insultes

Pierre élevée debout sur la terre
Bonne mère fait de-moi ton enfant
À mon tour je serai père errant
Dans l'abandon je serai prospère
Je serai poète pour le bonheur
Je n'aimerai rien sans les bruits du coeur
Le rire des jours quand s'en va la nuit
Quand la gueuse joyeuse va, me suit

LA BELLE HUMANITÉ

Aimer sans raison
Aimer pour aimer
Émigrant éternel
Exilé volontaire
Indépendant souverain
Patriote universel
Citoyen terrien
N'être qu'un humain
N'avoir que la vie
Et seul par milliards
Et nombreux tes rêves
Comme un dieu
Bon ou méchant
Paresseux ou volontaire
Ton drapeau de peau
Et ton habit d'étoiles
Marcheur d'infini
Preneur de vent
Donneur de trésors
Hôte sympathique
Ami égal
Ennemi inconnu
Nom rigolo
Prénom trémolo
Adresse provisoire
Naissance maintenant
Mort peut-être vivant
Parents très lointains
Enfants éparpillés
La santé d'un amoureux
Ton âge du moment
Jeune de plus en plus
Vieux le jour du départ
Tu mourras sans peur
Vivant sans peur
Né sans peur
Avec des outils pas des armes
Pour penser et ne pas croire

Aimer sans raison
Aimer pour aimer
Sans faute ni péché
Sans regret ni remord
Aimer sans raison
Aimer pour aimer
La belle Humanité

OUI

Oui !Oui, je suis ton chien
N'ayant d'aboyance que la mienne
Oui je suis ce loup garou
Défiant la Lune perverse
Pleine de sa chair !

Oui, je fais le malin
Trafiquant des combines
Oui je taquine
L'éternelle concubine
Enfilant les Étoiles solaires
Sur ma quenouille en l'air

Oui, je suis un monstre
Fatiguant son gibier
Oui je suis bourreau
Allongeant le supplice
Sur l'autel d'Éros
Je fane les roses

Oui, je suis ton dieu
Pour t'éprouver sans doute
Oui, je suis cette idole incarnée
De terre et d'eau qui désire
Soumis à tes caprices
À la caresse de ta peau

Oui, je suis ton maître
Exigeant et sans faiblesse
Oui, une laisse d'écume
Autour de tes reins
Prisonnier je m'évade
Des murs de ton sein

Oui, je suis ton esclave
Négligeant mes chaînes
Oui, je suis infidèle
Comme la vie après la mort
Je suis ton remord
Et ton âme comblée

LA NUIT TOMBE

Les ombres se tiennent aux portes
Les rideaux sont tirés

Dans le huis de l'aube
Le matin cogne
Le jour tend son poing

Sonne le glas
L'indifférent mépris
L'injuste destin

Du Soleil rien
Du feu la faim
Gorge nouée

Midi explose
Les mains cèdent
Cœur à la bouche

Après se meurent
Les noyés de la pluie
Inaperçus

TRÊVE DE MISÈRE

La douleur ne fait pas la paix
Malade de la guerre
Ma vie ne peut guérir

Enfant de la guerre
Grandissent mes blessures
Le présent me torture
Entre les murs du bruit

Mes yeux ont trop pleuré
Pour avoir des larmes
Mon cœur déchiré
Ma voix en morceaux

Il n'y a personne pour sentir
Pour voir mon obscurité
La dureté du jour
La fièvre dans mes jambes

Qui parle
Écorche mes plaies
Qui écrit
Noircit mon sang

Qui vient réveille
L'espoir amer
Qui passe me rappelle
La nuit épaisse

Qui chante
Écarte le brouillard
Qui danse
Me remet dans ton sein

Ô, maman !
Le rideau de tes jupes
Couvraient mon chagrin

Ô, papa !
Tes mains calleuses
Sentaient le pain

AVANTAGE

Je mendierai
jusqu'à ce que la misère soit détruite
Je flânerai
jusqu'à ce que l'Humanité soit instruite
Je donnerai mon travail
à tous les enfants des républiques
Je serai attentif
aux amoureux aux belles suppliques

Je fuis les asiles les frontières
et les formulaires
Je déteste la police
des questions identitaires
Je m'appelle moi-même
et c'est le mot que je préfère
Mes amis me connaissent
sans dire mon nom de moi ils sont fiers

Les paysages sont sans visage
la tristesse notoire
Seul, j'ai besoin de me voir en vous
pour partager mon histoire
Je laisse tomber mon livre tant
que je ne sais pas voir
Je ne quêterai pas mon pain
l'eau des sources à boire

Ainsi va le manant sans âne pour ouvrir
son long chemin
Les surprises de la route remplissent son
vieux parchemin
Il rencontre à l'étape des paroles d'amour
ancien
Heureux comme Ulysse il renaît chaque
matin humain

FATIGUE

J'irai dormir dans le lit du fleuve. Ses rives me borderont. Je retrouverai la mer. La mer qui m'a laissé tomber.

J'aurai été Jésus. Je ne suis que l'abandon.

Je susciterai le chagrin. Je refuserai la pitié.

Qui s'était inquiété ? Qui a remué la cendre ?

Éternelle gloire, le bien profite. J'y ai perdu mon nom.

PAIX À MON ÂNE

Paix à mon âne sans souci du lendemain
Il trouvera le jour, l'eau, l'armoise,
le foin
Tandis que mes paroles seront
dans mes mains
Des artefacts nécessaires à tous les soins

Paix à mon âne
qui peut jouer les bourricots
Quand la pierre des chemins roule
sous son sabot
Que le vent empêche l'avancée du chariot
La bête braie
et son maître perd son chapeau

Paix à mon âne qui a porté la Terre
Et tout le monde qui sur son dos se voit
fier

Les horizons qui basculent en arrière
Les civilisations tombant en poussière

Paix à mon âne qui ne sacre pas chez lui
Il n'y a pas toujours de l'herbe pour lui
La justice volage jamais ne conduit
Les vastes troupeaux inconstants
comme la pluie

Paix à mon âne si de tout je suis instruit
C'est grâce à lui qui jamais n'aura failli
Alors
que les hommes lâches mettent le prix
Et vendent sa peau
au plus offrant de la nuit

Paix à mon âne sous son arbre endormi
J'ai ramassé l'ombre froide
des noix pourries
La tristesse a serré dans ma gorge mon cri
Le jour était ce que l'hiver avait promis

Paix à mon âne en toute saison gentil
Mes joies mes peines je partage avec lui
Car les hommes
sans cœur sont loin du paradis
Mais bêtes sont intelligentes pour la vie

Paix à mon âne qui promène les enfants
Par monts et par vaux
avec lui ils sont confiants
Mon âne gris et moi travaillons en riant
Ah, oui, que la joie est belle
par tous les temps

DERNIERS MOMENTS

Les pierres peuvent parler
Entre elles j'aurai chanté
Que l'absolu m'inspire
L'éternité d'un soupir

Le voyage est trop court
Pour un petit peu d'amour
Chante mélodie des dieux
Tous les mots tristes d'adieu

Mon poème me quitte
Pour une autre belle vie
Elle et moi sommes quittes
Ne cédons rien à l'ennui

Ma poésie a fleuri
J'ai connu bien des chéries
J'ai quitté beaucoup d'enfants
En compagnie des géants

Et sur une pierre encor
Je parie renoncements
Sans quoi je serais un mort
N'aurais point vécu amant

HUMANITÉ ZÉRO

Où sommes-nous,
nous les humains, nous sommes là
La terre d'accueil nous est refusée
Par les armées de dieu

Nous, les hommes,
nous tournons autour d'elle
Notre terre promise; notre pays
On l'emporte à dos d'exil

Toi, la femme, quel est ton nom
Que portes-tu dans ton sein
Un cœur ou une arme

Où sommes-nous,
nous les humains, nous sommes là.
Nous quêtons ce qui nous revient
Ce que nous laisse la force

Nous, les gars, amis du monde
Nos pays en haillons
Cousus dans des linceuls

Et la femme, n'est pas la femme d'un seul
Bien commun sur les seuils
Des enfants de son ventre

Où sommes-nous, nous les humains, nous sommes là.
Oui nous sommes, comment humains
Tels des dieux ou bêtes de somme

Enfants naïfs, oiseaux de proies
Anges ou démons
De quelques parents

Où l'animal vit sans penser
Adroit au jeu et à la chasse
Sage dormant ou vil soldat

Où sommes-nous,
nous les humains, nous sommes là.
L'homme plus la femme plus l'enfant
Humanité
À chaque apogée nous plantons un arbre
Nous nommons un astre de victoire
Pour traîner derrière des contes

Héros du jour victime du soir
Vient le jour où toute noire
Sans lumière la vie laisse choir

Où sommes-nous,
nous les humains, nous sommes là.
L'homme plus la femme plus l'enfant
Humanité

LES YEUX DU VOLCAN

Depuis le temps je te regarde
Tu ne feras pas l'éternité
Je te chasserai avec ton ombre

Aux bruits du sol prends garde
Pas de feu sans fumée
L'orgueil mène au pays sombre

Le visage de la Lune se farde
Des oripeaux de tes fiertés
Tes poussières seront du nombre

LE MENDIANT
À L'OPÉRA, HIC !

Les beaux escaliers pour mendier
Je cherchais une dernière parure
Pour qu'on me laisse le loisir
D'un dernier regard
Sur les heures de mon temps
Je voulais souffler encore
Sur la lumière qui pense les jours de joie
Sans doute aurai-je chanté
Mais ma solitude bloquait ma voix
Je suis ici
Je suis là
Sur les marches
Funèbres
De ma joie
De bon aloi
Et d'appétit
À en pleurer
M'sieurs-dames

À LA BANQUE, HOC !

Les beaux escaliers pour mendier
L'enfer est sur Terre
Et le paradis aussi
Et le purgatoire
N'en parlons pas !
On n'a pas toujours le choix.

Je suis ici
Je suis là
Tendant la main
Pour on ne sait quoi
Du pain ou du vin
Ou les deux à la fois
Le mendiant est une âme
Désincarnée
De votre squelette
À l'heure des emplettes

Le mendiant c'est toi
Insatisfait de quoi
Tu ne sais pas
Mais tu sens bien
Que tu n'as pas tout
Les appâts pour tout
La muse à ton bras
Te colle pour des broquilles
Tandis que toi tu joues
Le grand jeu des durs
Mais le court bouillon est fait pour les couillons
De toutes espèces de mecaillons
Qui friment sans cesse
Pour une paire de fesses
Ou pour le million

Tu ne choisiras pas d'être poète.
C'est un malheur rare.
Il faut la santé pour.

JE TE QUITTE D'ACCORD

Ne me cherche nulle part je suis le poème
Devant toi à dire mon fait mes émotions
Y a pas de commentaires d'explications
Idée ou jugements
ce n'est pas ce qu'on aime

Ne crois rien écoute je suis le poème
Une trace éphémère qui inquiète
Parce qu'il ressemble à un mensonge vrai
Et que je le répète sans le faire exprès

Ne me coupe pas lis jusqu'au bout
Sur mes lèvres, je prononcerai tout
Tout le poème qui me rendra fou
Si je ne le dis maintenant ici
Ici ou tu peux seul(e)me voir vivant
Je n'aurai pas d'autres arguments
Après ma mort ce sera pareil
Le vent efface mes pareils

Car je suis un passant
Qui chante balade
Tout le long de l'ennui
L'éternité je jouis

Je jouis avec mon amour
Je ris la nuit et le jour
Les beautés à ma portée
Les fruits mûrs bien mérités

N'hésite pas
Ô, ma vie, Ô
Je te quitte
Je suis d'accord

LIBERTÉ POURQUOI ?

La Rose pleure à cause des blessures causées par ses épines.
L'Égalité indiffère parce que les humains s'ignorent.
La Fraternité exclue les étrangers trop différents.
La Parole interdit trop de questions.
L'Oreille contemple le silence.
Les Muscles disent la satisfaction du ventre.
La Tête se remplit de cris.
Les Mains violent l'innocence.
La Force commande le corps.
La Lumière brûle les caresses.
La Rose pleure à cause des blessures causées par ses épines.

ROMANCE

Y' ah !
Tu cherches ta maison
Mais il faut courir pour la moisson
Accroche calendrier tes bottes de son
Le travail inutile dort au fond
Y' ah !
Demain tu seras roi
Si aujourd'hui tu rompes la loi
Avec ou sans les reines de joie
Qui fabriquent des pains de bois
Y' ah !
Change la semaine avec dimanche
Et sous la tonnelle roule tes hanches
Avec Émilie l'oiseau sur la branche
Tu chanteras l'ivraie et la romance
Y' ah !
Prends garde les gardes te cherchent
Aujourd'hui laisse ta ligne, dépêche !
Les lettres arrivent et le facteur sèche
À la corde les nœuds de la dèche
Y' ah !
Bientôt tu vas comprendre
Qu'à l'arbre druze il faut te pendre
Et les souvenirs sous tes pieds rendre
À la veuve de terre se rendre
Y' ah !
Et là-haut sous les figuiers
Le luth de barbarie en chantier
Un artisan que tu avais oublié
Travaille en habit de chiffonnier
Y' ah !
Tu chantes et tu joues
Et tu danses la ronde des fous
Qui pour un peu d'ail et de sous
Vont se faire pendre à la roue
Y' ah !
Ta chance a tourné
Et le boulanger pétrit sa fournée
Et toi malheureux mal tourné
Tu ris comme on rit la journée

LE CAFÉ DES POÈTES

Un morceau de la nuit
Qui ne veut pas finir
Son pain sec

LA MAISON DE LA POÉSIE

Protège le cœur des amants
Qui comptent leur content
Sans argent

LA NUIT DE LA POÉSIE

Autour des feux de joie
Fille de bon aloi
Chante les étoiles

LE POÈME DU JOUR

Sorti tout chaud du four
Comme le pain d'Amour
Et le vin de Liberté

LA JOURNÉE DU POÈTE

Paresse bien occupée
Au rêve à fabriquer
L'ivresse endimanchée

LA TOURNÉE DU POÈTE

Aux amis d'la quête
Au patron des gueux
À sainte Godille

LA DERNIÈRE CHOSE

On s'la répète
Comme une adresse
De maison close

LE PROCHAIN TRUC

C't'une astuce
Qu'on trouve aux puces
En s'grattant l'luc

SUR LA RUE

Les étoiles rapprochées
Saignent et éblouissent
Dans le fond des jungles originales
Les étoiles s'éloignent les unes des autres
La nuit douce caresse les pupilles
La bouche embrasse les étoiles
Dans les bras de l'Univers
Les solitaires brillent pour un sourire
Le rêveur berce l'Éternité
L'ombre de sa main sur les yeux
Lumière douce des cieux
Éclaire les chimères
La force dans les mains
Pour pétrir le pain
Le croissant de la Lune
La crème du Soleil
Étoiles pareilles
Le feu veille
La nuit solidaire
De l'absent sans sommeil
Un fugitif en guerre
Contre la misère
Collé à tes pas
Le drap de ta peau
Qui est là
Pour dire ton nom
Les étoiles se rapprochent
À l'instant
Premier multiple
Solitude inventive
Ombre lumineuse
Sur la rue

LIVRESQUE

La bouteille est au vin
La muse est au poète
Sans elle tout est vain
Sans lui pas de fête

Le poète est au vin
Quand vide la bouteille
Des quatrains malins
Trompent la veille

Le refrain du vin
Tinte la bouteille
Du sang de la treille
Dans un ciel chagrin

Les bouteilles vides
Témoins le matin
Que le poète était plein
Et la muse avide

Combien de vin
Pour saouler la catin
Combien de verres
Pour finir ce quatrain

La bouteille est au vin
La muse est au poète
Sans elle tout est vain
Sans lui pas de fête

VIENS DANSER

Viens danser petit
Tu chantes gazelle
Le parfum des pierres
Un rossignol chantait

Faire semblant
Faire du rouge
Faire l'oiseau

Viens danser petit
Tu chantes gazelle
Le parfum des pierres
Un rossignol chantait

Picoler le vin mûr
Picoter le pain dur
Vivre l'amour
Et l'eau de la route

Viens danser petit
Tu chantes gazelle
Le parfum des pierres
Un rossignol chantait

POUR TE DIRE

Quand j'irai chez toi je sourirai
Et tu ouvriras grand ta porte quand
Seulement tu entendras ce que
Nous sommes vingt années de rêves

Je voudrai te dire que je t'aime
Mais tu es si loin, courageuse,
Les blés s'ouvrent à ma porte
Nous sommes vingt années de rêves

Tu grandiras
aux bords abîmés de mon corps.
Forgé par les souvenirs un visage se noie
Une route au-dessus des nuages rouges
Nous sommes vingt années de rêves

Qui a dit que nous nous rencontrerons
Au milieu des pierres tu es l'oasis
Une route au-dessus des nuages rouges
Ton regard sur le mien et ces pensées sur mon corps

Tu sculpteras
la colline aux vents qui s'offre
Et l'homme dit que sur la pierre il a soif
Son regard sur le tien et ces pensées sur ton corps
Une route au-dessus des nuages rouges

Les pierres des maisons ressemblent
à tes mains
Tu es le soleil dans mes cheveux blancs
Et quand tu vois la neige s'éteindre
Tu dessines des soleils
dans le gris des poèmes

Je prendrai le temps pour te dire
Nous nous élèverons en aéroplane
Tous au-dessus des villes ma ville bleue
Dessine des soleils dans le gris des poèmes

Nous prendrons
le temps de vivre deux fois
Avec les pierres de l'amour,
l'eau des collines
Une route au-dessus des nuages rouges
Dessine des soleils dans le gris des poèmes

LE PRIX DES ÉTOILES

Les gens chassés de ce côté-ci
Comme les gens chassés de l'autre côté

Les gens sont pris dans le mur
Le mur craque
Les gens craquent
Mais les gens se hâtent
De reconstruire ce côté-ci
Comme ce côté-là
Le mur a raison
Les gens ont raison
Mais les gens sont en prison
De ce côté-ci
De ce côté-là
Dans le mur la vie manque d'air
Alors les gens espèrent
Dans le mur mûrissent des graines
Alors les gens ont de la peine
Dans le mur murmure une source
Alors les gens poussent
Le mur va céder
Mais les gens tombent
Le mur se défend
Mais les gens tombent
Le mur grandit
Mais les gens tombent
Comme une tombe
Le mur est silence
Comme une bombe
Le mur est sentence
Et les gens sont des gens
Qui sable et ciment
Tiennent les briques
Jusqu'au firmament

PREMIÈRE NOTE

Le matin
je joue
même si c'est
un matin triste
je joue
je me console

Pour cacher
ma tristesse
et apprivoiser
la vie
La vie d'un animal
qui pense
qui souffre
qui pense qu'il souffre
et s'adapte
pour ne pas
mourir

Une vie de chien
c'est une vie
de chien
Faut s'accommoder

Savoir perdre souvent
pour gagner son pain
dans la liberté

ON ATTEND QUELQU'UN ET PUIS IL EN VIENT UN AUTRE

Un étranger de la planète Terre
Le pays de tous avec pour seule frontière
Le ciel si beau même avec des nuages
On attend quelqu'un
et puis il en vient un autre
Qui aime sans compter
n'accepte pas la charité
Tu portes un nom bien à toi
Chaque personne a quelque-chose
On attend quelqu'un
et puis il en vient un autre
Regarde-toi, tu n'es plus qu'ombre
et le ciel n'a plus de feu pour toi
Les lampes sont pour les morts
Je t'avais dit qu'à mon étage
il n'y a pas de porte
On attend quelqu'un
et puis il en vient un autre
La liberté est le vrai courage
Nos enfants meurent de toutes les faims
dans les ruelles du silence
Quelque-chose détruit l'innocence
et impose sa tyrannie
On attend quelqu'un
et puis il en vient un autre
Il n'est pas intéressé
par quelque-chose qui ne s'offre pas à lui
Le vœu de pauvreté
tous les jours de sa vie
Il faut repartir à la conquête
nous donner ce qu'on se doit
On attend quelqu'un
et puis il en vient un autre
Dans ce quartier de la Terre
nous choyons la belle langue
Avec nos manières la parlant
à chaque carrefour
Aller dire ce qui presse
quand c'est le temps

JE SUIS LA PAIX

Je suis la paix dans mon cœur
Je suis la paix volontaire
Je suis la paix du courage
Je suis la paix de la tendresse
Je suis la paix et rien d'autre
Que la paix avec l'autre
Qui fait la paix
Fait justice
Qui fait la paix
La paix
Je suis la paix
Chacun de mes gestes compte
Et je viens de dire je suis la paix
Et je ne vais pas à l'usine
Pour ne pas fabriquer la guerre
Parce que je suis la paix
Je ne vais plus à la caserne
Pour ne plus semer la terreur
Je suis la paix de l'amour
Pour vivre avec les autres
Je suis la paix de la justice
Pour vivre l'amitié
Je suis la paix
Et les méchants n'auront pas ma voix
Je suis la paix
Et les tueurs n'auront pas mes bras
Ma voix est faite pour chanter
Je suis la paix
Mes bras sont faits
Pour porter justice
Je suis la paix dans mon cœur
Je suis la paix volontaire
Je suis la paix du courage
Je suis la paix de la tendresse
Je suis la paix et rien d'autre
Que la paix avec l'autre
Qui fait la paix
Fait justice
Qui fait la paix
A la paix

DÉJÀ JADIS

La fleur d'oranger repose sur le sable
Un coquillage sur l'azur...
Le ciel touche la mer aux vagues horizons
Le vent ondule sur l'eau trouble...

Les goémons reposent sur le rivage
Ressemblent à l'eau
qui coule sur ton visage.
La crête des vagues s'affole
Aussi la mèche de tes cheveux fols.

Je t'ai rencontrée, un soir, il pleuvait
Sur le pavé de ma rue, tu pleurais
Dans mon cœur battant d'étrange façon;
L'ombre des passants ruisselait
sur ton front.

Je me souviens de l'azur gris
du temps mauvais,
De nos rêves dans le ciel bleu d'antan :
Ma plume saigne encore :
Tu as surgie,
Ô Beauté, j'étais mort, déjà.

SOUS TOUS LES PONTS DE LA SEINE

L'Argent parle tellement fort
Qu'il fait taire la Vérité
Les poètes savants ont tort
Les charlatans les ont virés

À cause de mon franc parler
Et de ma langue trop libre
Je ne suis jamais invité
Car les médias me dénigrent

Les pauvres agents culturels
Surveillant les intellectuels
La sécurité des marchés
Emploient des langues policées

Né riche, je ne peux quêter
Un permis pour un petit pain
Je parle et chante sans fin
Rassasié d'aimer pour aimer

Je laisse tout l'argent dehors
Mauvais compagnon triste sort
Je reste avec mes muses
Et les génies qui s'amusent

Sans Argent je suis plus léger
Baise avec la Vérité
Sa parole vaut la mienne
Sous tous les ponts de la Seine

AVEC LE TEMPS

Avec le temps
Va, je vais, je passe
Je n'oublie pas ton visage ni ta voix
Mon cœur toujours bat
Et c'est le bonheur de penser
De te trouver moi-même à mes côtés
Sans laisser dire sans laisser faire personne
Et c'est le mien le temps d'être soi
Avec le temps
Va, je vais, je passe
Et t'adore et te trouve ici
Sachant tout être ton regard
Sans paroles ni hasard
Avec seulement l'eau vive d'un serment
Le temps éternel des amants

Avec le temps
Va, je vais, je passe
J'me fabrique des souvenirs
J'me fabrique une gueule
J'amuse la galerie des curieux
Les morts s'attendrissent
Tu viens toute seule vers moi

Avec le temps
Va, je vais, je passe
Je ne crois en rien
Je t'aime en tout
Je te donne et tu m'offres
Ta solitude aimante
Ton égale amitié

Avec le temps
Va, je vais, je passe
Je n'oublie rien
J'entends ta voix
L'amour comme unique loi
Notre contentement
Notre joie
Avec le temps
Va, je vais, je passe
De plus en plus jeune
Je pratique l'art de vivre
Le beau métier de l'humanité
Jamais seul et toujours riche avec soi
Et avec ou sans le temps
J'aime de plus en plus

LA MER S'EST RETIRÉE

On dit que je suis triste
Mais personne ne voit mon cœur
Ni ne connaît ma vraie sœur
La joie qui fait l'artiste

La mer s'est retirée
Elle n'enfantera pas
De nouvelles vagues

Le ciel ennuagé
Ne peut rien me cacher
Tu reviendras

Le vent folâtre joue
Sur la plage perdue
Mes mots pleuvent à sec

Montagne rend l'écho
De mes pas échoués
Sur ta robe sable

Syrie tu plaisantes
Je viens au rendez-vous
Verse ton lait accueille-moi

Je suis si fatigué
De porter mon chagrin
Que mes jambes tremblent

Au seuil de ta porte
Tes bras m'habilleront
De fierté retrouvée

Ô ma sœur syrienne
Je rirai tout mon saoul
Quand tu m'apercevras

Des cris déchirent l'air
Les mouettes de l'exil
Me réveillent ici

Un nuage passe
Ta beauté me frôle
J'ouvre mes bras vers toi
La mer s'est retirée
Elle n'enfantera pas
De nouvelles vagues

LE PAYS DE CLIO

Je suis tombé dans son piège
La muse de l'île inconnue
Qui tombe le génie de son siège
Lui offrant sa gorge nue

Elle chantait une mélopée
Un doux sortilège
Qui changea ma sagesse
En divine paresse
J'accostai à sa rive
Apporté par les vagues
La peau de sa main adoucie par le sable des tempêtes
Caressa ma joue barbue d'écume et mes cheveux d'algues

Ô, mer ouverte sur tous les horizons
Sur cette terre je trouvai une prison
Où je ne pouvais renaître
Que sous compromission

Les bras de la muse étaient alertes
Sa voix semblait crier peut-être
Mais c'était Clio qui parlait sûrement
Pour m'imposer son plus doux châtiment

Couronne de laurier sur sa tête dorée
Le Soleil la peignait comme un trophée
Et son souffle
dans sa trompette enchantée
Poussait ma barque sur ses rochers

Elle me délivra de mon naufrage
Comme une pierre soustraite au rocher
J'étais dans ses mains à sa merci
Elle fit de moi le meilleur ami

J'étais son butin, sa création
Je butinais sa lumière
Comme une fleur primevère
Ma jeunesse brûlait pour elle

Elle, le vent et les aubes,
M'ont pétri bonne argile
Épurée des fonds indociles
D'où était né mon ressentiment

Sur cette île au Levant
Je suis né enfant
Et suis resté trop longtemps
À écouter son cœur charmant

ARCHIPEL

L'Homme est un archipel
Comme comme comme
Le soleil construit son île
Touche ma main pour la première fois
Mes yeux nés après ta bouche

L'Homme est un archipel
Comme comme comme
La chapelle belle de celle
Qui joue de tout elle jouit
La flûte s'avance dans le soir danse
Voyez-vous le cinéma que l'on donne
Les papillons s'accrochent au ciel

L'Homme est un archipel
Quand il rencontre quelqu'un
Sur la route des enfants
Sous le ciel avec celle qui s'appelle
Archipel

LES AMOUREUX

Les amoureux sont libres
Comme les oiseaux hors les cages
Les amis partagent l'amitié

Les amoureux sont sages
Comme les poissons dans la mer
Ils aiment sans faute

Les amoureux vous accueillent
Comme une terre tendre à fouler
Ils sèment les graines de l'amour

Les amoureux dialoguent
Comme le vent embrasse
Avec la langue de l'amour

Les amoureux vous remercient
Comme la joie enfantine
Rit pour un rien qui fait joli

VADE MECUM

Ah, que je me tiens loin de la perversité des communautés !
Ah, que j'évite les monuments en pierre des peines !
Ah, que je fuis les drapeaux puant le sang pourri des haines !
Ah, que je plains les héros et leurs cortèges de martyrs !
Ah, que je pleure la terre déchirée par les barbelés !

Oui, je suis libre comme le vent !
Oui, l'amour est mon seul présent !
Oui, je parle la langue de mon palais !
Oui, le cœur est ma raison !
Oui, mes pensées sont des fleurs !

Non, je ne me tairai pas !
Non, je n'achèterai rien !
Non, je ne suivrai personne !
Non, je dirai non !
Non, je n'aimerai que ma solitude !

Oh, je n'aurai point de regret !
Oh, j'ignorerai le remord !
Oh, je ferai mon paradis !
Oh, je laisserai plein d'amis !
Oh, je reviendrai !

PAIX

J'ai mis le drapeau en charpie
Pour essuyer la sueur des peines
Et le sang des blessures
Puis j'ai jeté ce passé trop présent
Au vent pesant des pierres
Et puis l'eau des sources perpétuelles
A rendu les chiffons boueux des hommes
Immaculés comme le visage de la Paix
D'un jour blanc inconnu
La Paix n'était qu'une trêve
Sous l'étendard du ciel
L'Humanité inspirait
L'humilité aux étoiles

L'ÉTERNITÉ TANT ATTENDUE

Les chevaliers courtisent les dames
Par respect pour l'éternité
Les dames cachent de la main
Le sein du Graal caressé
Par les chemins les preux en allé
Armés de vœux pieux et de roses
Conquièrent avec la seule volonté
Des cœurs alanguis à la pose
Quand ils découvrent Jérusalem
Repus d'aventures et de fables
Dans son temple ils se mettent à table
Elle chante la muse qui les aime
Terre promise patiente fiancée

Accueille en son sain argile
Les promesses les plus fragiles
Comme les roses déjà fanées
Esther de Babylone
sur son suaire a marché
Mardochée l'a délivrée de son long exil
Et Kleb le mendiant de Paris
les a chantés
Et Dihya leur offrit
un bouquet de bruyère
Chevaliers ou manants
amateurs de beauté
Courent les chemins
pour une poignée de blé
Et leur cœur de bonheur n'est satisfait
Que de boire à la coupe le vin parfait
Si toutes les muses pouvaient chanter
Le génie courant les rues des cités
Je n'aurais pas eu la peine ni la pitié
De dire ce qui me tient ici éveillé
Car pour pouvoir être de mon temps
Il me faut régler l'horloge sévère
Sur les gestes du travail des amants
Qui font la pose sur les barrières
Sans hiver il n'y a pas
de repos bienfaisant
De la terre renait
la jeunesse du printemps
Les étés flamboyants les révoltes claires
Et à l'automne les récoltes prospères
L'éternité tant attendue ne vient
Que si le cœur sait son repos
Dans le silence entre deux refrains
À l'habitude de vivre sans défaut

Ô, MES AMIS !

Ils exposent à tous les néants la terreur crue.

Le corps déchiré des suppliciés l'horreur nue.

Ils interdisent la contemplation de la poitrine joufflue de la mère du monde avec ses tétons mielleux.

Ils condamnent l'insolente beauté de la création et ses poètes enfants de la liberté nés amoureux.

Ils mettent en cage l'oiseau généreux chanteur des louanges à l'éternel.

Ils attachent les bras de la Terre berceuse de la vie et allument des buchers pour les ritournelles.

Ils coupent le lien sacré des corps et attisent les désirs avec des idoles afin de vendre leurs promesses.

Ils ont le ventre plein de lard des porcs de l'innommable et profitent de l'humaine détresse.

Les salauds et les salopes de la bestialité légalisée vendent les produits de la violence.

Et les artistes soumis à ces maîtres travaillent à la propagande et créent l'ambiance.

Ainsi va le monde qui n'en finit pas de finir de lui-même sans déranger l'éternel vagabond.

Qui sur des vagues fait des bonds et espère en la vie son unique épouse sans fortune ni façon.

La vie et moi, nous sommes arrivés depuis toujours et dérangeons les pierres muettes et les ronces.

Nous sommes pays en exil sur la planète humanitaire où je me questionne et invente les réponses.

Là-bas, entre les pierres des murs, les sources emprisonnées comptent les jours.

Ici l'éternité ne cesse de faire naître des oiseaux qui chantent pour chanter toujours.

Maintenant dans mes mains le silence blanc de ma destinée muette je tremble de joie.

Car demain sera roi si je n'y arrive jamais en attendant après l'horloge des lois.

Cœur sur la main épée au bras je vais par les mondes exploiter le riche et faire travailler le pauvre.

Car cette vie est ma seule vacance avant de travailler avec les vers pleins pour l'éternité sauve.

Tant que ma bouteille se remplit de mon sang je bois à la treille des bons moments.

Et je baise ma mie follement dans les fourrés à l'abri des regards indiscrets des manants.

Ils voulaient la guerre mais n'ont pas eu mon bras pour courroucer leurs émois.

Ils voulaient me vendre mais n'ont eu que du bois sans sève le cœur froid.

Mes derniers mots avant de reprendre ma route dire adieu aux banqueroutes.

Mon premier mot mon premier pas sera pour celle pour qui jamais je doute.

Ô, mes amis !

QUATRAINS POUR UN SEUL

Le poème riche du jour pour un amour
L'infini pauvre travaille où que j'aille
Trouve vrai l'aimé jamais las
et qui m'aille
Une Lune pour un Soleil à chaque tour

La Terre a rendez-vous avec le Ciel
Les mers bercent le cœur
de nos îles agitées
Les nuages rafraîchissent les exilés
Gouttes de pluie sont providentielles

Les mouettes criardes annoncent tempêtes
Marins agiles possèdent les horizons
Paysan sur son araire trace des quêtes
Nomade improvise cette oraison

Poème riche de nuit pour les amoureux
Jeu du feu des lanternes de l'espérance
L'ombre n'attend pas le poète langoureux
Travailleur de la paix courtise sa chance

LA LUNE A ÉCLIPSÉ LES PAUVRES GENS

La Lune a éclipsé les pauvres gens
Le Soleil ne les voit plus.
La Terre les supporte de moins en moins.
L'Océan engouffre leurs enfants.

Dieu est absent.
Le Tribunal désert.
Le Riche prospère.
La Misère indiffère.

L'Argent parle.
Prix de revient.
Prix de vente.
Bénéfice.

L'Humanité texte.
Kiff. Mdr. Lol.
Drogue des écrans.
Les bêtes s'accrochent.

Qui reste Humain ?
Quelle Bête ?
Qui est-ce qui veut vivre ?
Quel cœur bat encore ?

Seules les pierres fleurissent.
Et les tombes sans adresse.
Seuls les immondes paraissent.
Et la vermine progresse.

LA FARANDOLE DES PETITS HUMAINS

Ce matin est né le poème
Le fruit inattendu du je t'aime
Je le porte dans mes bras
Nous parlons cœur à cœur

Chaque fois
que je veux atteindre la lumière
Je butte sur l'ombre
et chaque fois je recommence
À décrire l'épaisse noirceur
Le noir humain la suie des larmes

Et au lever du jour seulement
J'atteins ta rive ton flanc de colline
Où tu roules notre bébé, et tes rires
Le lever du Soleil dans tes cheveux

Ce poème que je cale dans mes mains
Tu le portes tout ton chemin
Du ciel à la terre et de la mer à l'air
Ta hanche tangue sur mes rives

Les corbeaux le jour déchirent de leur cri
Le silence entendu des mal-pris
Mais dans son vol coquet la corneille
Rit en sautillant sur les branches fleuries

Non je ne rêve pas allongé sur la terre
Reposant mes reins après le dur labeur
Dans mes bras je lève le bonheur
Tandis que tu nourris la terre promise

Les nuages là-bas font mauvaise mine
Avec les vents ils détournent la bise
Et je dois bondir hors de ma couche
Pour affaler les voiles devant la force

La force se fatigue
et la douce lumière réapparaît
Sur le beau visage de celle qui songe
L'ombre de mes baisers rafraîchit
La brûlure des baisers et l'eau des sources

Maman le poème dit maman
Et papa qui suit récolte le printemps
Qu'à nos portes depuis jadis il dépose
Les rimes et le pain qu'on enfourne

Tous les matins naissent poèmes
Les bénis et les sans noms
Les avoir tout et les sans rien
La farandole des petits humains

LA FIANCÉE

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Et ta chevelure jaillissait au soleil
Pendant
que ta bouche rougissait vermeille
Ton nez éloquent toisait l'air vif
sans pareil

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Et tes yeux brillants reflétaient le ciel
À ton front pendait une mèche rebelle
Tes pommettes en sang roulaient pêle-mêle

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Et ton rire se confondait à mon rire
Nos bras s'ouvraient
pour que l'un à l'autre s'offrir
Ne soit plus sans paroles
pour jamais mourir

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Et nous deux au soleil devant les étoiles
Dans l'Univers des solitudes banales
Nous dansions gaiement
à notre premier bal

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Soudain le ciel s'ouvrait et le tonnerre
Et les éclairs et le déluge sur la Terre
La pluie noire d'encre et de sang amers

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
L'orage déchirait ce morceau de toile
Et froissait ta parure originale
Dans une orgie d'injures
dites par des vestales

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Mais à mon réveil tu n'étais plus fiancée
Des humains en colère t'avaient frustrée
De mon vrai amour éternellement damné

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Sur la place publique
ils m'ont mis aux fers
Vaine est ma supplique
aux bourreaux de l'Enfer
Le rêve est permis
quand on vit sous la terre

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Et ta chevelure jaillissait au soleil
Amoureux de vivre j'étais sans pareil
À boire à ta bouche le vin de la treille

Oui, j'ai rêvé que tu enlevais ton voile
Mais je marche
dans le grand désert des humains
Couronne sur la tête une lyre à la main
Te délivre avec mon poème de vilain

MATOU D'PANTRUCHE

(à Gérard Legrand, grand poète de Paris)

Ô, Matou d'Pantruche
T'es parti pour Trucmuche
Si l'amitié est l'égalité des amis
Je dois mourir aussi

Comme j'ai jamais palpé
J'me suis abîmé les mains
Ma guitare est usée
J'm'en vais demain matin

Ô, Matou d'Pantruche
T'es parti pour Trucmuche
Si l'amitié est l'égalité des amis
Je dois mourir aussi

Elle m'a tatoué une ancre
Sur la blessure de mon cœur
Elle voulait bien d'un cancre
Qui la prenne pour une sœur

Ô, Matou d'Pantruche
T'es parti pour Trucmuche
Si l'amitié est l'égalité des amis
Je dois mourir aussi

Sur les boulevards du hasard
Le destin tire ses couteaux
Dans la fumée des bars
La mort se couche tôt

Ô, Matou d'Pantruche
T'es parti pour Trucmuche
Si l'amitié est l'égalité des amis
Je dois mourir aussi

C'est Hélène qui m'a sauvé
Du vin où je noyais ma mélancolie
C'est Dihya qui m'a bordé
Danse jolie mélodie

Ô, Matou d'Pantruche
T'es parti pour Trucmuche
Si l'amitié est l'égalité des amis
Je dois mourir aussi

Ô, MONDE ÉTRANGE

Ô, monde étrange,
Sans étranger
Dans quelle rue je marche
À tes côtés ?

Je me souviens,
J'ai perdu la mémoire.
Le soleil était éteint,
La lune était noire.

Ô, monde étrange,
Sans étranger
Dans quelle rue je marche
À tes côtés ?

Je suis une pierre,
Détachée du rocher ;
Je suis une pierre
Dans tes mains parfumées.

ILS ONT TUÉ NELLIGAN*

Je ne voudrai pas crever
avant te t'avoir donné
Mes restes de pluies
et mes brisures de soleil
Je ne voudrai pas crever
avant de t'avoir offert
Mes coups de vents et mes douces larmes

Je ne voudrai pas crever
avant t'avoir chanté
Tout le chant de ma gorge
où pousse un cyprès
Si je ne chante pas
pendant les beaux jours
Je mourrai d'espérance après les labours

Si je ne peux vivre comme le rossignol
C'est parce que les chiens sont des guignols
Si je suis arrêté par les polices
C'est que les ratés sont complices

À force de volonté j'ai bien vécu
Malgré les malheurs j'étais heureux
Et si ton cœur m'a élu
Anonymes nous étions nombreux

Nous n'étions pas les méchants
Quand ils ont tué Nelligan

**Émile Nelligan (24 décembre 1879 à Montréal - 18 novembre 1941 à Montréal) est un poète québécois*

L'HOMME VENT

Quand il se parle sa langue maternelle, elle est silence.
Quand il se parle la langue de son père, elle est noirceur.
Il parle la langue de son exil intérieur.
L'absence passée et l'avenir attendu.
Ses paroles ont le goût des mers.
Sa voix craque comme une croûte de terre.
Car il erre avec le vent.
Et il se régale en l'écoutant.
L'homme fait homme avec du vent.
C'est le meilleur enfant.
Dans le silence de la nuit il devient géant.
Dans la nuit du silence il gémit.
Il cherche ses parents.

CANADA

Pays de marchands et de voleurs
Le Canada est un leurre
Des compagnies à numéros
Y ont installé leurs bureaux
Et vont tout près ou loin
Y piller leur butin
C'est un tas de gens
De toutes les couleurs
Qui y vivent nonchalants
Suivant leur humeur
Des petits instants
Et des grands bonheurs
Loin des rumeurs
Éparpillées dans les vents
Les âmes des indiens
Y courent encore
Dans le silence blanc
Des grandes morts
Près de leurs sous
Les grands voyous
Y exploitent les sapajous
Aventuriers de misère
Qui viennent se refaire
Une vie un repère
Et les cartes postales
De sa nature rêvée
Cachent la réalité
Du désert fatal
Des ruines des cités
Bâties de goudron
Et de probité
Ô, Canada
Terre pour connaître
Ce qu'elle nous donne
Avant de la quitter
Pour un ciel ouvert
Où renaître
Fait espérer

MONTRÉALITÉS

Les montréalités de Montréal
font mon régal
Québec n'a que l'bec pour becter
Et les mangeux d'poutine
Et les buveux d'racines
Sont d'humeur à sacrer

Les montréalités de Montréal
sont un régal
Les Souches boivent d'la mousse
Sur l'Saint Laurent y s'couchent
Les Autres n'ont qu'à passer
Sans les r'garder sous l'nez

Les montréalités de Montréal
sont un régal

Bienvenue veut dire Aur' voir
On entretient l'désespoir
Si t'es un étranger
Va pas les déranger

Les montréalités de Montréal
sont un régal
Y sont su'l'parti toutes les nuits
On croise Sainte Catherine
La gueuse pue la bibine
Ah, vraiment ne soit pas trop
Mais juste émigré c'est beau

Les montréalités de Montréal
sont un régal
Les matchs folkloriques
Le cash des alcooliques
Les chansons à boire
Les raisons d'l'espoir

Les montréalités de Montréal
sont un régal
On jase de la nation
Des nazes et des d'mi portions
Et pis d'la faute aux émigrants
Ah qu'les incultes sont fatigants

Les montréalités de Montréal
sont un régal
Faut comprendre la culture
Les patates pilées et la friture
Et l'sirop d'leur littérature
L'bon dieu manque à not' culture

Les montréalités de Montréal
sont un régal
La paroisse est animée
Les clients ont du choix
Entre les anges libérés
Y peuvent s'mettre un doigt

Les montréalités de Montréal
sont un régal
Si vous v'nez par icitte
Vous trouverez toute la clique
Bavant sur des écrans
Leurs crachats bon-enfant

Les montréalités de Montréal
sont un régal
Du moment que l'habitant mange
Qu'il peut faire son hoquet
Avec d'la bière bon marché
Il voit les Autres comme des anges
Les montréalités de Montréal sont un régal

FARANDOLE

Nous dansons la main
dans la main du vent
Nous tirons tout le vin des mots écrits
L'amertume et le sucre des fruits
Comme l'humain qui crie toute sa vie

Nous vivants chantons tous dans le chant doux de l'aube
Nos yeux s'ouvrent à la lumière voient
L'ombre des objets et la mort qui renaude
La flore et la faune se mettent en croix

Nous respirons insouciants l'air sournois
Nous buvons l'eau où nos chagrins se noient
Et notre marche creuse la terre pour soi
Nous dansons la main dans la main du vent

LA VÉRITÉ

La vérité marche pieds nus dans le sable
Les vagues de la mer effacent la trace
Éphémère de tous ses pas mémorables
Qu'use le grain de sable
nombreux et tenace

Le vent polisson soulève
son voile pudique
La lumière disperse les ombres du doute
Le matin jusqu'au soir montre la route
D'une femme seule dans la rumeur publique

La vérité reste vierge malgré tous
Les rêves des amants
qui la courtisent en vain
Même les meilleurs d'entre eux
la frôlent en chemin
Elle leur échappe au premier rendez-vous

La vérité est une garce qui rend fou
Les plus braves prétendent à sa robe floue
Perdent la tête usent toute leur astuce
Sans jamais la marier fiancés pas plus

La vérité est une promesse pas un dû
Et même s'il elle nous excite à danser nue
Elle ne court pas à la vue de tous
dans la rue
La vérité cache ses secrets d'ingénue

Parfois on voudrait la garder pour soi tout seul
L'habiller de nos haillons la vêtir de soie
Mais elle est courtisane
de bon aloi pas veule
Nous laisse dans le décor et nous plante là

La vérité marche pieds nus dans le sable
Les vagues de la mer effacent la trace
Éphémère de tous ses pas mémorables
Qu'usent les grains de sable
nombreux et tenaces

MALHEUR À CELUI QUI N'A PAS RI

Ivre de naissance je ris comme un enfant
Dans les bras de la vie
bonne fille magique
Le bon vivant a souvent
de sacrées répliques
Qui dit malheur à celui qui n'a pas ri

Le bon vivant dont le rire est la supplique
Pour faire un bon mourant il va riant
Et se moque bien de la rumeur publique
Qui dit malheur à celui qui rit

Qui rit de nos malheurs est offensant
Les bonnes meurs protègent les passants
Qui de l'antique république
S'en vont tristes comme de vieux enfants

Ivre de naissance je ris comme un enfant
Dans les bras de la vie
bonne fille magique
Le bon vivant a souvent de sacrées répliques
Qui dit malheur à celui qui n'a pas ri

Bien que la tristesse soit sa confesse
Il rit tout bonnement en saluant
De son bon gros rire de géant
Les belles qui sont ses maîtresses

Il est grand parce qu'il n'est pas méchant
Ses tocades sont des bêtises d'adolescent
Amoureux de vivre le rire va frissonnant
Dans les cieux
qui n'en demandent pas tant

Il est modeste même contagieux
Il contamine et les tristes et les joyeux
Comme l'orage il éclate bruyant
Le rire s'emporte immédiatement

Ivre de naissance je ris comme un enfant
Dans les bras de la vie
bonne fille magique
Le bon vivant a souvent
de sacrées répliques

À UN POÈTE DU QUÉBEC

Si tu as juste ton ostie de voyage
Descends à la prochaine station
tu pourras
Laisser passer les nuages
et souffler le vent
La marche à pieds est aimée
des amants sages
Qui
sur toute la Terre flânent passionnément
Tandis
que les trains et les avions ravagent
Les paysages
dont personne ne se souviendra
Si tu as juste ton ostie de voyage
Par la fenêtre jette tous tes bagages
Prends ta solitude sous le bras et va seul
Et offre ici à l'ami présent ta belle gueule
Les paysages sont éternels comme l'amitié
Toi homme libre
tu fais ton chemin à pieds
Et pour sûr c'est là ton unique voyage

Si tu as juste ton ostie de voyage
Tourne toi vers ton étoile aimée et souris
Ses lèvres sur ta bouche effaceront tous
Tes soucis et tu oublieras
la route le temps
Une halte dans la nature pour les amants
À l'auberge de ton cœur tu as rendez-vous
Pour festoyer en compagnie de tes amis

Si tu as juste ton ostie de voyage
Descends à la prochaine station
tu pourras
Vagabonder sur toutes tes vagues à l'âme
Comme amant tu feras
des bonds sur les vagues
Tu chercheras des rimes
à tes dignes paroles
Peu importe
ce que tu trouveras sera ton obole
Avec un seul de tes sous vaillants
tu vivras !

SI

Si la femme est l'avenir de l'homme
De quelle femme parle-t-on
De quel homme s'agit-il
Car il est bien facile
De rimer sur tous les tons
Mais l'avenir est du présent la somme

Depuis que les poètes écrivent des vers
Combien de morts sans amour
Et de rêveurs de mirages à l'aube
Combien de déserts sans labours
Et de rivières sans eau ni robe
Pour espérer mieux que des chimères

Si l'enfant attendu n'est jamais reçu
Comme une tendresse de l'amour
Comme un présent pour le futur
Si les enfants dans l'oubli sont perdus
Qui pourra parler des jours
Où les humains aimeront leur nature

La poésie est le présent cadeau de vivre
Amoureux de la vie la femme et l'homme
Au rendez-vous des enfants courageux
S'offrent en partage les étoiles
dans les cieux
Un bouquet de promesses
une jolie pomme
Qui donnent à leurs gestes
des paroles ivres

Si la femme est l'avenir de l'homme
De quelle femme parle-t-on
De quel homme s'agit-il
Car il est bien facile
De rimer sur tous les tons
Mais l'avenir est du présent la somme

TOI, LE TRAVAILLEUR QUI A CONSTRUIT CES MURS

Pour enfermer mes parents
Grâce à qui tu peux parler de liberté
Toi, l'ingénieur, qui a fait les plans
De ces machines qui ont tué mon père
Grâce à qui tu parles d'égalité
Toi, l'ouvrier,
qui a mis les fers à ma mère
Grâce à qui tu parles de fraternité
Toi, l'Humain, qui a exterminé les poètes
Grâce à qui tu parles de rêves
Combien de ton silence
Combien de ton indifférence
Pour que tu mérites de vivre

FEU

Rien faire
Toujours se taire
Silence
Qui tue mon amour
Crier et mourir

EAU

S'aimer soi
Être aimable
Avoir tout
La vie et l'amour
Le bonheur simple

TERRE

Posséder
De l'eau des graines
Marcher seul
Semer joie pleine
Récolter larmes

AIR

Écouter
Dans le vent bavard
La muse
Son génie inouï
Chanter pour chanter.

L'ATTENTE

La loco motive ton crincrin
Pis t'arrête de boire
Y a une fille qui te dit viens
J'ai peur dans le noir

La loco motive son train-train
Tes mains flattent sa guitare
Elle te roule un gros patin
Cette fille t'emporte plus loin

Attention à la loco locomotive
Chante les refrains
Les filles émotives
Te laissent en chemin

Les trains c'est fait pour filer
Les hanches des filles pour rouler
Et ton crincrin crétin
Te fait rater le train

Ô chevalier des rails
Reste sur les chemins
Tu prendras le train
Quand une fille déraille

De gare en gare
Du soir au matin
Tu attends hagard
La chimère catin

C'est qu'on voyage
Quand on a le ticket
Une fille pour bagage
C'est freluquet

Seul sur le quai
Pour la grande partance
Parcourt la France
Chômeur sans billet

La sale attente
Ne finit pas
La nuit noire d'encre
Fait les cent pas

Voyageuse lumière
Ton rêve endormi
Flotte sur les barrières
Des êtres mal pris

Si des pendards
Contrôlent l'heure
C'est pour qu'les richards
Aillent chercher l'beurre

Pis toi qui attend
Tu sais plus quoi
Quand se lève le vent
Tu vas prendre froid

Ceux qui prennent le train
Ont le sang qui circule
Ceux qui n'ont pas faim
Ne sont pas ridicules

La loco motive ton crincrin
Pis t'arrête de boire
Y a une fille qui te dit viens
On va rater l'prochain

LE BLUES DU QUÊTEUX

Je veux pas quêter
Je chante pas pour un petit pain
Je chanterai sur tous les toits
Si tu ne veux pas que je chante
Y a pas d'autres paradis
Pour faire notre bonheur
Amoureux de la vie
Le temps est un voleur
Un poète quêtait pieds nus
Je lui ai demandé comment ça va
Qu'est-ce que t'as fait de tes souliers
Le ciel se reflétait dans ses yeux
Il a dit mes souliers étaient trop vieux
Y a pas d'autres paradis
Pour faire notre bonheur
Amoureux de la vie
Le temps est un voleur
Une fille marchait et roulait les hanches
Comment vas-tu Rose, que j'ai osé
Sa bouche rouge disait qu'est-ce qu'on fait
J'ai marché longtemps avec elle
Ses yeux bleus dans les miens
Y a pas d'autres paradis
Pour faire notre bonheur
Amoureux de la vie
Le temps est un voleur

MARGOT

Margot file la laine
Les vieux jours sont écoulés
Autour de la fontaine
La pierre s'est usée

Margot file la laine
Le temps la voit passer
Loin de la fontaine
Où je l'ai aimée

Margot va à la fontaine
Donner l'eau aux champs
Je boirai ma peine
À l'ombre du chiendent

LÉGENDE D'AMOUR

- J'y crois 100%.
- Vive l'amour !
- Foi absolue !
- Émouvant !
- C'est une très belle histoire.
- Une histoire vraie ou une légende ?
- Une vraie et belle histoire d'amour.
- L'amour peut-il être vrai ?
- L'amour peut-il être beau ?
- Oui !
- Oui l'amour est beau.
- L'amour est vrai.
- C'est l'histoire de l'histoire vraie.
- La légende d'amour.

LE TROUVEUR AMOUREUX

Lorsque l'humanité aura
déchiré ses identités
Que les murs seront retournés au sable
Il nous faudra apprendre à rester libres

Pour aimer sans faute le présent cadeau
Ni des dieux mais de nous-mêmes
Seuls avec les autres répondre de soi

Sans intérêts ajoutés ni foi jurée
Un art de vivre notre métier d'humain
Amène la joie éternelle dans les cœurs

Dans l'archipel des pays à défricher
Sur la Terre de nos exils volontaires
Le plus beau paradis dans l'Univers

Le grand tout pour un sourire
L'innocence de naître enfant
De vivre comme il faut

Mourir aussi
À la vie plus forte que la mort
Saluons nos efforts pour rester dignes

Personne ne meurt à votre place
Décidez de votre heure
Vous vivrez d'amour

FÉLIX LECLERC
LE TROUVEUR BIEN AIMÉ

Félix Leclerc est un poète
et écrivain universel
Le pays où il a vécu colore ses paroles
Il chante mon pays c'est la Terre
Les frontières c'est misère
Tous ces propriétaires
qui se font la guerre

Félix Leclerc est d'origine humaine
Il a exercé son métier d'homme
Comme un art de vivre

Il a trouvé son bonheur libre
Seul et digne

Félix Leclerc est né n'importe où
Il chante le particulier
Il chante tout
Il est le bel exemple
Généreux et ample

Félix Leclerc n'aime pas les suiveurs
Il marche cote à cote
Avec tous les pays
Cœur à cœur
Coude à coude

Félix Leclerc fait le malheur
Des épaves des à quoi bon
Qui se moquent sans façon
De l'intelligence et du don
Des curieux sans malice

Félix Leclerc est au paradis
Et dans mon cœur il écrit
Des paroles nouvelles
À chaque matin
Et la nuit les refrains

Félix Leclerc mon ami
M'a donné tout ce qu'il savait
Et me voici si riche
Que je donne le peu que j'ai
Pour partager l'amitié

DISPARITION

Je ne veux pas être enterré les bras croisés
Mais les mains dans les poches
Je ne veux pas de terre sur ma tête
Cachez mon visage sous mon chapeau
Enlevez-moi mes souliers
Mettez à mon flanc ma guitare
Je garde mon pantalon et ma chemise
Pour les vierges étoilées
Qui prendront mon cœur pur
Pour un reflet de l'azur
Plantez un chêne pour les oiseaux
Jetez dans le vent mes chansons
Que réciteront les rossignols
Au coucher du soleil
Je m'en irai de bon pied
Chassant le mauvais œil
Ci git un titi de Paris
Qui a gagné les cieux
Sans alibi

À QUOI BON

À quoi bon le bonheur
Quand on peut s'en passer
À quoi bon le meilleur
Quand on fait que pleurer

Si tu sais où se trouve la bouche
Tu peux faire quelque-chose
Entre deux pleurs tu te mouches
Et tu souris aux jolies roses

À quoi bon travailler
Quand on sait faire pitié
À quoi bon se lever
Quand on veut dormir

Si tu veux être quelqu'un
Commence par t'aimer
Tu seras le premier
Tu te trouveras bien

À quoi bon étudier
Quand on peut faire l'idiot
Quand on est employé
La tête sur le billot

Si tu veux tout avoir
Jette tout et garde ta vie
Léger comme l'espoir
Tu gagneras les amis

À quoi bon être aimé
Quand haïr est régulier
À quoi bon se faire aider
Quand on fait suer

Si tu veux mon avis
Écoute mon sentiment
Fais-moi gratuit
Tu seras aimant

À quoi bon être mauvais
Quand le bon est prêt
À quoi bon jeter le pain
Quand on a un destin

Si tu sais où se trouve la bouche
Tu peux faire quelque-chose
Entre deux pleurs tu te mouches
Et tu souris aux jolies roses

DANSE

Je danse ma vie je danse
Je danse pour ne pas couler
Quand chus fatigué
Je fais la planche
La mer sut créer
Ciel veut
Terre le bonheur
Je danse ma vie je danse
Je danse pour danser
Paresse l'éternité
Retiens le temps
La vie danse
Amène-toi

La mer sut créer
Ciel veut
Terre le bonheur

Je danse ma vie je danse
La danse de ma vie
Elle et moi
Un pas de deux
Danse ma vie danse
Cent fois sans raison

La mer sut créer
Ciel veut
Terre le bonheur

ULYSSE, LE PÈRE DE TÉLÉMAQUE EST PARTI

À la guerre -enrôlé de force - il rêve
Son fils amour ne portera pas le glaive
Papa ne sera pas un héros de parti

Papa ne sera pas une victime de plus
Mais un soldat de l'amour pour la paix
Mais une jeunesse qui jamais ne se tait
Avec ses mots les armes se sont tues

Télémaque saura écrire
la nuit et le brouillard
Mais il vivra comme
le jour de sa naissance
Du levant au couchant
il sera savant en art
Ses outils forgeront les clefs de conscience

Cours Télémaque sur la rive du départ
Par où j'arrive sans retard à l'amour

Rêve yeux ouverts prisonnier
d'un cauchemar
Amoureux de la muse et de son poème

Prochaine marée après les corps retirés
D'autres encore,
sauver les restes, pitoyables gestes
De notre déconvenue
et des larmes soutirées
Par des bêtes
décorées de médailles à leur veste

Oui le monde est à nous mais les murs
Où nous étouffons notre propre murmure
De peur d'attirer la bête
plus petite que nous
Grosse bête
dans notre tête au cerveau mou

FLEUR VAGABONDE

Et je me suis éloigné
De mon pays pour imaginer
Le tien plus loin au même coeur
On construit une mosquée
Dans un pays brûlé
Qui sent les poubelles
On bâtit des minarets
Comme des tours de guet
Pour repousser la mort
Sur cette terre durcie
Par les mâchoires claquantes
Des charlatans d'Iblis
Qui appellent au sang
Et mangent les enfants

Squelettes d'idiots
Bourrés au pétrole
Bordel de dieu
Femme crucifiée
Bites coupées
Désir cupide
Barbes pouilleuses
Langues ordurières
Le pays violé en son paradis

Prophète abusé
Dieu volé
Humain détrôné
Les armes
De tous ennemis
Aux milles drapeaux
Complices de l'idée
Cupides fornicateurs
Mangeurs de dollars
Soumis au banquier
Actionnaires des meurtres
À la mosquée de l'enfer

Ô mes pays
Ô mes amis
Sur cette planète d'écueils
Nos seules mains pour livre
Où lire l'action prochaine
Des tremblements de cœur
Au pied des oliviers
Les souffles coupés
L'aile des oiseaux
Le chant des chants
Amplifie son murmure
Comme une danse lointaine

Marche vers l'horizon
Où arrive le retour
De tous les printemps
Loin des mosquées truquées
Et des états tricheurs
L'exilé éternel
Dieu passager
Récolte ses promesses
Dans sa tête noble
Agitée de pensées

Ce vagabond journalier
Donne sa force
À son seul cœur
Intelligent charmeur
Pour les muses du jour
Pour les fées des nuits
Voici ce compagnon
Tendre et virile
Qui offre l'hospitalité
Aux dons de son esprit

Les mains croisées sur la poitrine
Il sourit d'avoir osé
Être debout tout seul
Pour avoir le monde
À embrasser
Pour avoir son esprit
À allumer
Quand le cœur chante
Avec les étoiles

Le pays où l'on vit
S'appelle-t-il la Terre
Ce joyau dans l'Univers
Veux-tu déjà le quitter ?

ICÔNE GRAPHIQUE

L'idiologie des peuples soumis
L'inconscience systémique

La malice politique
La conscience monétaire

Le victimisme sensationnel
L'identique misérable

L'égalité des imbéciles
L'intelligence en trop

Le sport des sexes
Le port des armes

Chacun chez soi
Tous contre toi

Y a un début à tout.
Et une fin à la fin.

Aujourd'hui seul.
Demain ensemble.

ICÔNE GRAPHIQUE 2

Y aura plus d'armées
Les riches vivront avec les pauvres
Nous parlerons de paix

Maman papa enfant
Unité divine
L'Humanité

Moi mon autre mon enfant
Les parents de l'être
Les bras de la tendresse

Jamais seul avec soi
Pensée conscience
Avec ou contre les autres

Les yeux ouverts sur la science
L'oreille vagabonde au vent
Le nez dans le sentiment

Cœur sans peine battant
La volonté du chant
Les muses du bonheur

Je lis dans mes mains
Le cœur de mon livre
Le cadeau à offrir

Me reçois-tu porte fermée
Patiente maîtresse
J'ai bien des pays à visiter

LE CIEL EST OUVERT

Vivre nu est naturel et plait aux poètes.
Vivre caché est l'artifice des croyants.
Les poètes créent des mondes nouveaux.
Les croyants gardent les tombeaux.
Faut de tout pour faire le monde.
Faut des fous pour faire l'immonde.
Tu veux choisir quand tu subis.
Tu subis par choix.
Moi, je ne choisis rien.
J'ai la vie.
C'est assez posséder.
Quand on est humain.
Pas besoin d'être quelqu'un.
Pas besoin de jouer au malin.
La ruse des muses
Et le génie des chiens
Sont pain quotidien

LE CIEL EST TOUT VERT

Quand bleue est la mer
Et jaune le sable
Et mes pas confondus

Le ciel est ouvert
Toute l'année
Sans congés
Le jour travaille

Le ciel est tout vers
Quand le poète écrit
Qu'il est l'écume
Sur la tête des vagues

Le ciel est tout vers
Moi à l'endroit
Où je suis saoul
De la mer veilleuse

Le ciel n'est rien
Sans marin
Ni bateau
Ni rêves

LE CIEL EST OUVERT (2)

Après avoir vécu sur la Terre, comme si c'était le seul paradis possible de ton vivant.

Tu cherches une autre place derrière le vent, et ton regard glisse sur l'horizon.

Alors seulement avec toi, tu avances un pied devant l'autre; prends soin de toi.

LA PROMENADE DES VENDUS

Les individus s'autonomisent
Le troupeau est souverain

Ils vont à la mort
Chacun la sienne

À chaque clique
Une claque

Le fric
Attaque

Misère de misère
Et moi qui leur disais

Le virus éternel
De l'intelligent

J'ai parlé aux oiseaux
J'ai parlé aux poissons

Et à l'âne aussi
Avec le cœur

L'essence du vivre
Par sentiment

Que la liberté
Donne des visions

Et que l'amour
Prend tout

Misère ma misère
Et mon souvenir itou

TOUS VENDUS

Cadavres à prix réduit
En poussière ou fumée

Des bêtes
Sans pitié

Et l'or brille toujours
Au Soleil indifférent

Et la Terre fume
Et danse le firmament

Les exilés planétaires
Quelque-part se terrent

Ailleurs vont parler
C'est mieux de se taire

Devant le mur des martyrs
Entre le ciel et les empires

Et la terre louée
Pour un passage

Et les anges ailés
Pour battre le doute

Tous vendus
En déroute

QUERELLES DE CHIFFONS

Liberté voilée
par les chiffons de la morale
Amour étouffé par les torchons nationaux

Les vengeurs sont assoiffés
Les saigneurs récoltent le sang

Sang pour sang
Coule le pétrole

Sang pour sang
La guerre nous dévore

Et les chiffons se déchirent
Et les torchons brûlent

Liberté voilée
par les chiffons de la morale
Amour étouffé par les torchons nationaux

Femme prend ton bâton
Et fais jaillir ta source

Femme fuis les monstres
Et sauve tes enfants

Tes enfants sont l'exemple
De ton innocente beauté

Sauve ta beauté
Protège ton amour

Liberté voilée
par les chiffons de la morale
Amour étouffé par les torchons nationaux

Le sang de ta vie
Ton coeur le brasse

Le sens de la vie
Passe sur ta peau

Vis sans regret
Ni remord

Nue dans le vent
Je t'adore

Liberté voilée
par les chiffons de la morale
Amour étouffé par les torchons nationaux

Une femme
qui dit ce qu'elle pense on l'accuse
Elle s'en fout de leur avis puisqu'elle sait
qu'ils la tromperont toujours

Elle sait tout cela
et c'est pourquoi elle est prête à partir
Pars !
Et surtout ne te retournes pas
Où que tu ailles tes ami(e)s t'attendent

Ils lui conseillent la patience
Elle ne pense plus à rien
Sa propre compagnie lui suffit
Elle s'aime bien

Sa mère lui a dit tu n'as pas où aller
Son frère lui dit
tu dois rendre des comptes à Dieu
Et sa sœur lui dit
pense à ce que vont dire les autres
Mais elle ne doit des comptes qu'à elle-même. Elle ne peut plus être soumise, même si elle l'a été pour longtemps

Vivre, c'est ce qu'elle doit faire
Ça ne sera plus comme avant
Il lui faut tout de même bien avancer!
Elle doit réfléchir à tout ça
Prendre une bonne décision à la fin
La fin de l'obéissance est sa renaissance

LES MUSES D'ANTAN

Si ne t'as pas le droit,
tu le prends quand même.
Si on te donne un ordre tu désobéis.
Si on t'interroge tu te tais.
S'il faut dire oui, tu dis non quand même.
S'il faut dormir, toi tu veilles.
S'il faut veiller, toi tu dors.
S'il faut le respect, toi tu dis merde.
S'il faut se taire, toi tu cries.
Tu es l'ancêtre, le père, le patron, l'ouvrier de ta vie.
Tu es l'ancêtre, la mère, la patronne, l'ouvrière de ta vie.
Tu n'entends pas les insultes et les menaces t'indiffèrent.
Tu ne discutes pas avec les fanatiques
tu les ignores.
Tu n'as pas de pitié pour les victimes.
Tu plains les bourreaux.
Tu te moques des juges.
Tu commandes la police.
Tu exiges des politiciens.
Tu désarmes les militaires.
Tu attends la ruine du béton
et du goudron.
Si tu as faim tu te sers.
Si tu veux apprendre tu prends.
Si tu veux aimer tu donnes.
Si tu veux naître tu chasses la peur.
Si tu veux vivre tu restes nu(e).
Si tu veux mourir tu es prêt(e).
Ton pays c'est la Terre.
Tes misères sont les frontières.
Ta malchance les croyances.
Ton exil dans ton corps.
Tes pensées dans ta tête.
Tes amours tout autour.
Tes ennemis enterrés.
Ton nom oublié.
Ton chemin secret.
Ton œuvre ta vie.
Ta gloire de la poussière.
Tes rêves des étoiles.
Ta solitude bonne compagnie.
Tes amis dans ton cœur.
Tes enfants éparpillés.
Tes dettes ignorées.
Ton crédit à zéro.
Tes papiers en papier.
Ton présent éternel.
Ton passé ennuyeux.
Ton futur déjà connu.
Ta destination le cimetière.
Ta carrière dans le sable.
Tes paroles dans le vent.
Tes écrits sur ta peau.
Et ton drap de peau.
Sur tes os flottant.
Et ton sang bouillant.
Dans ton rire d'amante.
Croque la pomme.
Roule sur la terre.
Avec pour chimère.
Les muses d'antan.

L'ÉCRIVAIN

Quand la plume
et le papier sont amoureux.
La plume dit au papier :
-Viens, on va faire des livres.
Le papier répond à la plume :
- Une bibliothèque !
Le papier s'envole.
- Tant que l'encre coulera !
Crie l'encrier
Quand la plume
et le papier sont amoureux.

L'ART

Courage, fils d'Amour et de Liberté.
Tendresse, sœur de Courage
Liberté, masculin féminin,
toujours la nuit
Amour, pays infini, la nuit, le jour
La définition du genre humain est égale à son infinitude
Tourner en rond.
Sur soi-même
Empli des amis
Jouant « l'autre »
Être humain, l'Art
L'art de naître
L'art de vivre
L'art de mourir
Humain
Emporté par le vent des rues
Visite ses statues
Et demain,
Sous les étoiles,
Sous la nue,

La terre ronde et plate
Ricochera

L'ÉMIGRANT RECOUSU

Certain ne dit rien.
Il n'est pas d'accord.
Mais il ne dit rien.
Par contrainte.
Il vit avec nous ici.
Mais sa famille est restée là-bas.
Certain ne dit rien.
Mais il n'est pas d'accord.
Par contrainte.
Sa famille est là-bas.
Et il vit avec nous ici.
Par contrainte.

ÉCRIS UN NOM

Des cendres et de la terre
Et l'eau le feu tout le vent

Descendre sous la terre ou
Fouler les planches du monde

Capitaine de ma guitare
Marin navire en berne

Avec des noces de cendres
Dans Venise surpeuplée

Amoureux de cœur et d'épée
Embrasse Cassiopée

À l'encre de cendres
Écris un nom

UNE COLOMBE

Une colombe
Aux joues roses
Balance ses hanches
Sur le trottoir

Une colombe
En feu
Déblaie la ruine
Des maisons

Une colombe
Drapée d'odeurs
Joue à la rose
Des fontaines

AMALGAME

Le robinet fuit
L'autre aussi
Le ticket brûle
Dans l'cendrier
Et moi j'écris
Le dos au mur
Les pieds dans l'lit
L'autre aussi

Poisson mort sans cervelle
Flotte l'anneau sans doigt
Les musiciens du carême
Sonnent mon aloi
Et moi je danse et moi j'aboie

Les rues courent la ville
La ville court les rues
Tandis qu'à la pendule
Il est midi

Le porte manteau rouge
Ôte son chapeau melon
Puis il tire le rideau
Au nez des passants

Des sandwichs croque-monsieur
Attendent dans l'office
La faim puis des mains des dents
Il est deux heures

Les rues sont des villes sans rue
Déjà il est cinq heures
Et c'est Paris

Le corps de l'homme
s'est jeté en bas
Saigne
Un corps à la fenêtre s'est brisé
Et ils finissent
Le jour s'est foutu par là en bas
Ma muselière de sang
Saigne

VAGABOND

Vagabond
Qui t'empêche de travailler ?

C'est la dèche
Qui me sèche
A roupiller !

Vagabond,
Qui t'empêche de travailler ?

C'est l'printemps
Qui s'réveille
Hé, la mariée !

Vagabond, Vagabond,
Qui t'empêche de travailler ?

J'suis gavroche
J'ai des trous
Plein les poches

Vagabond,
Qui t'empêche de travailler ?

J'aime une fille
C'est une quille
D'Aubervilliers

Vagabond,
Qui t'empêche de travailler ?

C'est Rémi
Qui viendra
Me réveiller

Vagabond,
Qui t'empêche de travailler ?

C'est la bouteille
Qui grelotte
Sur le pavé

LE FORÇAT DU TRÉPAS CONSOMMÉ

Adjure le temps de s'arrêter
Et le temps s'arrête de l'épuiser
La faconde brise la fenêtre
Un oiseau noir est entré
Les barreaux devenus invisibles
Et le ciel la nuit lavés
Par le trou de la cheminée
À la porte de ses yeux allumés
Par les songes creux et la fatigue
C'est Dieu qui tient son masque
L'argile de la peau s'émiette
Comme le sable chaud qu'on fouette.

MÉLO DUO

Quand les bruits de la ville
Auront cessé d'crier
Je partirai

Mon amant s'est enfui
Je n'ai plus d'appétit
Je pleure sans larme

Quand le soleil brillera
Que le ciel sera beau
J'vais m'en aller

Mon amant est venu
Et je l'ai embrassé
Je ris sans arme

Quand la nuit aura passé
Que mon enfant s'éveillera
Nous partirons

Mon amour est aimant
Il m'attire contre lui
Je reste là

Pour faire une chanson
Il faut chercher la rime
Je trouverai

Mon amant s'est enfui
Je n'ai plus d'appétit
Je pleure sans larme

LA CHANSON DE GAVROCHE POUR CHIFFON

Fillette de ma rue
Pourquoi cours-tu ainsi
Sur le pavé de mes jours

Fillette de mes aubes
Tu ris à mourir
Je chante là-haut
A l'ombre de tes nuits

AU GRENIER DES SOURCES

Au grenier des sources
L'étoile de la Grande Ourse
Au chariot inconsolé
Sur le pré

Le paysan traîne sa peine
Le soleil consolé
Huit fois par semaine

Le dimanche un dimanche
C'est un peu le même
Qui tire sa veste
Et frotte ses paumes durcies
Aux cales de la faim
Il cercle son travail

Au grenier des sources
L'étoile de la Grande Ourse
Au chariot inconsolé
La drille des bergers

A l'eau tout mon saoul
Je bois une gorgée d'air
A l'Étoile Polaire
D'épeler les vers

Au poète sans nom
De marier Filoche et Chiffon

LA JOIE

Éveille-toi et parle
Au milieu de la foule
Dans les cafés
Sur les places

Mets-toi à parler
Improvise
Le journal du jour
Le poème à venir
Le présent sur tes lèvres
Parle sans peur
La mort se tait
Parle la vie
La misère se tait
Parle l'amour
Chante la beauté

Musique tes richesses
Rime ta joie
Agite les mots
Danse les gestes
Parle avec tous
Parle contre tous
Toujours parle pour tous

MONDISTAN

Le national a enfermé mon père
Parce qu'il a invité un étranger
Le religieux a torturé ma mère
Parce qu'elle ne s'agenouille pas
Le libéral a volé à la vie
Parce que l'argent parle
L'artiste a vendu son âme
Parce qu'il est ambitieux
L'actionnaire fait des affaires
Parce que la force a raison
Les travailleurs sont dans le malheur
Parce qu'ils défendent leurs patrons
Les armées de pauvres défilent
Parce que les enfants doivent mourir
La terre et le ciel pourrissent
Parce que l'amour est mort

POÈME DU MARCHÉ DU MONDISTAN

La vie sans femmes
c'est comme des jours sans pain.
Les bonhommes
impuissants voudraient pouvoir.
Les renégates se voilent
pour le pain et le cul.
L'Humanité est handicapée de l'amour.
Les enfants dénaturés
reproduisent l'immondice.
La jeunesse est morte en feu d'artifice.
Les nations prisons
usinent des canons spirituels.
Les lieux de cultes
fabriquent des poisons mortels.
Dieu est prisonnier
enfermé dans des tabernacles.
La liberté et le droit
ne sont que des oracles.
La vie sans femmes
comme des jours sans pain.
Les prédateurs violent
le secret de leurs sœurs.
Les marâtres aiguisent
les couteaux dans les plaies.
Les saints n'ont que du laid
pour noyer la beauté.
Les anges n'apparaissent
que dans les cabinets.
Les gouvernements accouchent
de ce qui promet.
Et le peuple bonasse
se fait mettre par l'histoire.
La vertu a ses vices
et les vertueux sévissent.
Les croyants tournent
sur les places de l'espérance.
Les marchands de bonheur se lèvent tôt.
La vie sans femmes
c'est comme des jours sans pain.
La vie est méprisée
et sacrifiée comme une putain.

LE PARTAGE

Ici, il n'y a rien à vendre
Il y a tout à donner
Avant de montrer tes œuvres
Mets-toi en face de tes contemporains
Pour voir si tu es toujours avec eux
Pour continuer ton travail d'humain
Et si tu es utile au bien
Agréable et serein
D'une saine colère
D'une bonne révolte
Et le cœur toujours en paix
Pour instruire au chant d'amour
Le ciel et les labours
L'oiseau et l'enfant
À qui tu donnes
Plus que toi-même
L'argent à la guerre
La parole à la terreur
Le pouvoir au menteur
La peur à la violence
Dit tout ce que tu peux dire
En tremblant tu chantes
Mais tu affermis ton cœur

SI J'AVAIS UN PAYS

J'irai tout de suite
Je n'ai qu'un ami
Jamais je ne le quitte

J'ai perdu un amour
J'écris ce poème
Je ferai tout le tour
De celle que j'aime

J'ai quitté ma patrie
Écoute mon roman
J'habite le néant
Mon rêve s'est enfui

Si j'avais un pays
J'irai tout de suite
Je n'ai qu'une amie
Jamais je ne la quitte

TU N'ES QUE RÊVE

Un rêve qui rêve
C'est la loi
La bonne foi

Qui s'aime
Fleurit sa vie
Qui s'aime
Donne des fruits

RICOCHETS

Ma langue est dans ma bouche
Mon identité chez la police
Mon immigration est éternelle
Mon choc culturel
c'est les questions sans réponses
Mon art c'est vivre,
ma culture c'est la paresse
L'industrie du divertissement
pollue les cervelles
Mon environnement c'est l'Univers
Les changements climatiques c'est la vie
La politique c'est l'ennui
L'économie c'est l'avarice
La justice sociale c'est la ruse des voleurs
L'histoire c'est la mienne
Mes racines sont des jambes
Mes héritages sont le présent et l'éternité
L'urbanisme est construit sur les ruines
La ruralité c'est la rue et l'oralité
L'occupation du territoire c'est la guerre
L'éducation c'est l'exemple
L'enseignement c'est la paix
Les réformes c'est l'adaptation
La santé c'est ce qu'on peut
La vieillesse est une apparence
La maladie c'est vivre
Les soins de fin de vie c'est de l'amour
La famille c'est le monde entier
Les générations c'est nous tous

LE BONHEUR

Qui interdira la misère
Qui arrêtera les voleurs
Je me noie dans ma bière
Oh que boire comme malheur

Qui interdira la misère
Qui arrêtera les voleurs
Je broie du noir
Le jour est pourtant clair

Qui interdira la misère
Qui arrêtera les voleurs
J'entends pleurer mon père
Et crier mes enfants de peur

Qui interdira la misère
Qui arrêtera les voleurs
Ils font taire ma mère
Et j'ai la rage au cœur

Qui interdira la misère
Qui arrêtera les voleurs
Le banquier veut la guerre
Il engage des collaborateurs

Qui interdira la misère
Qui arrêtera les voleurs
Armés de pauvres hères
La richesse des riches prospère

Qui interdira la misère
Qui arrêtera les voleurs
Je me soule de prière
J'ai perdu le bonheur

Qui interdira la misère
Qui arrêtera les voleurs
Ma famille dans la galère
Je ressemble à un quêteur

36 RAISONS DE BOUGER

Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger
Avec ou sans papier
Je déménage sans arrêt
Les autres m'ignorent
Et font de moi l'inexistant
Je n'ai pas de profil reconnu
Ni drapeau ni signe ostensible
Je ne suis pas invité
Les cultures sont clôturées
Les familles sont égoïstes
Les croyances des prisons
La malchance une punition
On m'éloigne d'un regard
Étranger aux étrangers
Je suis l'oublié
Orphelin de tous
Je parle tout seul
À moi qui suis en paix
Je souhaite le bonjour
Je m'invite à la joie
Content de moi
Tant pis pour vous

Les absents ont tort
Qui m'aime ne me suit
Mais marche à mes côtés
Solitude à mon bras
Je m'offre à connaître
À qui me quitte heureux
Le monde que j'ai connu
Y a même du Soleil
Même qu'il a plu
Je suis l'oublié
Les yeux mouillés
Je ne sais plus où aller
Je suis toujours un étranger

L'HEURE HEUREUSE

Humain
Tu sais que tu sais
Qu'il faut être gentil
Avec le Monde

Humain
Tu sais que tu sais
Quand tu es méchant
Avec l'Autre

Humain
Tu sais que tu sais
Quand ta main
Frappe et vole

Humain
Tu sais que tu sais
Humain
Tu penses

Humain
Avec une main
Demain
C'est aujourd'hui

JOURS GRIS

Identité antiquité
Pierre sur pierre
Ruines sur ruines

Humain demain
Aujourd'hui fuit
La poussière

Hier n'était
Que demain est là
Et le jour finissant
La nuit pâle
Sans appétit
Pour se relever

Un nom crié
La gorge nouée
De la terre

Germe humain
Habillé de sources
Couvert de feuilles

Le secret le plus doux
Dans le sein gonflé
Des mères

L'or blanc
Offrande
Accueillante

Le destin
Intestin
De l'instinct

Le dessein
De nature
Idolâtré

Identique
Traversée
De la nuée

Pour rien
Qu'un tour
De manège

Le grand cirque
Des étoiles
Altières

Et les soleils
Des jours gris
Identiques

À L'HEURE OÙ FILE

Le petit pain des ombres
La bouche bleue des bus
Draine les travailleurs
Au jour la nuit
Les bruits l'activent
La douche verte des rues
Rengaine des dormeurs
Le cri la rotative
Fait mouche ou tue
Dégaine les agitateurs
La faim plus vive

Les poèmes sont tous des poèmes d'amour
La nuit ne veut pas finir arrive le jour
Le véritable poète
va pieds nus dans le savoir.
Le vrai savant
marche tête haute dans la poésie.

Ô, MA TERRE !

Oh! Materne-moi !
Ô, mon Ciel !
Oh ! Protège-moi !

Émigrés
Étrangers
Pauvres gens
Comment reprendre
Ce qui nous appartient
Vie amour beauté

Nous refusons toute aumône
Nous acceptons notre peine

Nous marcherons
jusqu'à ce que nous soyons rassasiés
Nous travaillerons
seulement pour vivre chaque journée
Ensemble pour vivre
comme bon nous semble juste
Paix au cœur
le pain dans le corps le rêve robuste

On leur a jeté un morceau de pain sec pour les calmer.
On joue à je te donne je te reprends je te donne je te ...
Manipule les promesses
comme un prestidigitateur
Te mène les gens par le bout du nez comme un acteur

Pour la paix contre la guerre.
Contre la culture de la guerre.
Contre la culture du silence.
Contre la culture de la force.

Pour l'intelligence contre la malice.
Pour la beauté contre la virtuosité.
Pour l'amour contre la performance.
Pour la paix contre la guerre.

Pour le pain contre la misère.
Pour les roses contre la haine.
Pour la vie contre la mort.
Sans raison aimer pour aimer.

Pour la paix contre la guerre.
Pour l'intelligence contre la malice.
Pour le pain contre la misère.

LA PROMESSE

Le mariage avec la vie
est ma seule promesse
Et je tiens parole
avant qu'elle m'abandonne
Quand je serai mort nous serons quittes

Avec l'autre je me vois
Aimer pour être aimable
Belles paroles ne sont rien
Il me faut l'attention
Le pain du jour
L'éternité est là
Les amoureux ne se pressent pas
Pour embrasser le présent
L'autre qu'on attendait

Une solitude avec soi en ami
Que l'on nomme amour de la vie

LES POÈTES SONT À LA RUE

Les poètes sont à la rue
Car la rue est aux poètes

Les artistes font des rimes
Leurs vers secs ont triste mine

La rue laide grimace
Les lumières agacent

Je crie de faim à la une
Les gens parlent de la Lune

Les musiciens plaisent aux chiens
Pour un os ils vendent leurs biens

La ville puante conchie
Des agents culturels polis

Rien qu'un seul mot pour tout dire
Parleur qu'on doit bien maudire

Des paroles qui s'envolent
De la bouche des idoles

Faut mettre l'oiseau en cage
Liberté fait des carnages

Les peintres dessinent des seins
Cachent les gros tétons du bien

Le sculpteur modèle l'acier
De la justice crucifiée

Toujours
plus malheureux que vous
L'homme libre devenu fou

Le client arrivé dernier
Sera dépouillé le dernier

La mort qui est une mendiante
Quête les âmes vivantes

Car il faut naître d'un ventre
Vivre sur Terre que diantre

Les poètes sont à la rue
Car la rue est aux poètes

DE CITÉ EN CITÉ

Et j'ai marché
Au goût du vent
Les pluies mouillaient
Mes désespérances
Lundi
De citation en citation,
On tourne autour des statues
Sans remuer les pierres de la rue
Chante l'antienne vocation
Mardi
Quelles propres paroles
Conjurent la mort
Oraison personnelle
Gardienne de lumière
Mercredi
L'art bourgeois est repu
Du sang des exploités
Et l'art des opprimés
Représente les plus nus
Jeudi
Tu as toi comme ami
Et tu as moi
Nous sommes nombreux
Tous les deux
Vendredi
Mes mots ne citent personne.
Reconnaître le cadeau
Pourquoi recevoir
Le cœur de l'offrande
Samedi
Chante pour chanter
Aime pour aimer
Comme les pierres
Les chemins de traverse
Dimanche
Au début s'essayer
Et ne pas rester
À la porte de l'aventure
L'œuvre à la fin
Congé
Vis les vacances
Paresse bien occupée
Réjouis tes maîtresses
Gagne pour jouer
Adieux
Au diable l'impôt
Dépense tes pensées
Jouissances estimées
Par des oiseaux
Prolongations
Et les amis embrassés
Ne desserre pas les dents
Ils vont t'enrager
Pour la suite du chant
Idéation *(final)*
Si tu es dieu
Tu es tout
Et même les fous
S'en trouvent mieux

HOMME VENT 3

Le livre vit dans les mains qui pensent.
Le livre s'écrit dans les cœurs généreux.
Le poète invente le temps.
Et la boue peut couler.
Il se relève.
Le torrent gronde.
La vie est réveillée.
Tient bon et écoute.
Vent debout.

ÉTUDE

(Vouloir au lieu d'espérer)

La Paix ne peut attendre
Les cœurs absents.
L'amoureux s'agite
Pour plaire aux muses.
La bureaucratie résiste
À tout traitement de faveur.

Les lois ne sont jamais nées.
La première victime de
La Misère et de La Guerre
Est l'innocent
Qui n'a que son génie pour savoir.
Et les poètes ont toujours raison
Car ils sont les seuls à fabriquer.
Ceci est un poème parce
Qu'il a un coeur et des membres
Et l'intelligence pour vivre.
Puissé-je lui donner un seul ami.

HUMANITÉ SANS FIN

Cœurs absents du poème humain en ruine
Injuste avec la pierre anonyme
Gardienne du feu soudoyée par les polices
Enfants momifiés
par les dits des supplices

Ô, immondes
chairs insensibles travaillant
Dans les usines
des instruments de torture
Les cris du fer
coffrés dans le béton des murs
Et les chiens
dressés aveugles aux crocs bavant

Sur cette planète en exil dérivant
L'unique race animale lépreuse
Muse déchue et moribonde triomphant
Marâtre grosse de violence orgueilleuse

Son trou noir dans la tête et sans visage
Elle erre dans les fumées des carnages
Toujours suivie
par des cohortes de mort-nés
Elle joue à la roulette son vagin doré

Car enfin elle n'aura trouvé d'ennemi
Son propre reflet l'au-delà d'elle-même
Que maintenant elle fuit l'abîme de nuit
Et ses hommes à sa traîne s'abstiennent

Humanité méprisée des cœurs rances
Et convoitée par les prophètes du néant
Humaine tu n'existes pas dans croyance
Ton vouloir vivre s'épuise à espérer

Mais l'éternité dans sa maison infinie
Retient les bergers sous son toit hospitalier
La nature chante des cris familiers
Des autres races animales du même lit

Et tout ce qui fleurit respire dans l'amour
Et l'humanité généreuse dans ses dons
Comble les curieux
de tous les printemps pour
Des fruits mûrs tombants
de son ventre bien bon

MA CONSTITUTION

Je suis qui je veux.
Je viens d'où je veux.
Je parle la langue que je veux.
Je m'habille comme il me plaît.
J'aime qui je veux.
Je pense ce que je pense.

L'ARCHE OUVERTE

Un père, sait-il
pourquoi il attend son enfant?
L'enfant
qu'il relève quand il est tombé ici
Où ses bras,
parents de l'être, lui donnent vie,
Aujourd'hui,
le premier cri d'un monde naissant

Un père, sait-il
pourquoi il attend son enfant?
S'il s'essuie une larme et les yeux flottants
Regarde à la fenêtre naître printemps
Un vieil orage, nostalgie de revenant

Un père, sait-il pourquoi
il attend son enfant?
Dans l'attente que délivre son bon vouloir
Il dit ça va
j'attendrai jusqu'à la marée du soir
Et la mer remue sous la vague en hurlant

Un père,
sait-il pourquoi il attend son enfant?
Il est là sur le quai du port
l'air flamboyant
Le navire est prêt pour la mise à l'eau
L'homme gris au long cours
attend le matelot

Un père,
sait-il pourquoi il attend son enfant?
Les vents apportent
leurs présages sans doute
Il n'avalera pas les fumées des redoutes
Car les pères forts demeurent
les plus sages

Un père,
sait-il pourquoi il attend son enfant?
Non parce
qu'il n'a pas de raison pour aimer
Son intérêt est dans un ailleurs enfermé
Il se surprend lui-même
à chanter l'enfant

Un père,
sait-il pourquoi il attend son enfant?
La mélodie jaillit des sources du dedans
Musique égraine les notes de son nom
Papa dépose un doux baiser sur son front

Un père,
sait-il pourquoi il attend son enfant?
Oui, et il tremble des frissons de la joie
Inquiétude guette le bruit,
le moindre quoi
Le père tient ouverte l'arche de la loi

LES PROPHÈTES ONT PARLÉ ET ILS SONT MORTS

Les morts gardent les tombeaux
Les morts attendent la résurrection
Les morts espèrent la vie
Les morts vivent dans le noir
Les morts n'ont ni jours ni nuits
Les morts n'ont
que le silence comme bruit
Les vivants le souffle du vent les porte
Les vivants ont la douce caresse de l'eau
Les vivants ont la terre
comme marche pour le ciel
Les vivants ont le cœur au soleil
Les vivants meurent le soir
Les vivants naissent le matin

Les pauvres âmes ont le silence blanc
de la destinée
La foi s'agite dans la poussière
des cimetières
Les dieux sont frustrés de n'être point
sur Terre
L'espérance gémit
de ne jamais nulle-part arriver

Les riches intelligences dansent enlacées
Les vrais savent embrasser
Les sincères chantent en chœur
Les amoureux cueillent le bonheur

Et moi je ris comme j'écris
Et nous nous sommes épris
Et vous, vous partagez avec tous
La joie de vivre sur la mousse

Les morts laissent aux vivants
la place libre
Les vivants donnent aux morts
des remords
Les morts enlèvent aux vivants les regrets
Les vivants se moquent de la mort
au cabaret
Mais les dieux n'embrassent pas
les déesses
Les anges ne s'assoient pas sur leurs fesses
Les prophètes font des signes dans le vide
Les prophétesses grimacent
et font un bide

Le berger rigolard joue du pipeau
La bergère est nue devant le troupeau
Et les bêtes bêlent au clair de Lune
Et les moissons mûrissent au Soleil

Je m'en irai comme je suis venu
Comme l'astre au-dessus des nues
Je m'en irai habillé de ma peau
Et la poussière sera mes oripeaux

J'oublierai tout, même ma mie
Les fantômes seront mes amis
Je jouerai aux dés avec les dieux
Pourvu que je sois mort vingt dieux !

MON FILS

Oublie ton nom
Dans la nuit
Jette ta peau
Dans le jour
Arrache ta chair
Dans le sang
Broye tes os
Dans la cendre
Brûle ta langue
Dans le sel
Et
Alors
Peut-être
Il te restera
Un cœur intelligent

HUMAINE DÉCHAUSSÉE

À l'âge de la prière, sans volonté
Ils vont, le cœur las, se sacrifier,
un peu plus
Leur bon dieu leur donne
du crédit à bon taux
Pour s'oublier ils doivent se lever très tôt
Le sommeil intérieur est leur seule vertu
Il faut ouvrir grand les yeux
pour se révolter

Ils chôment à leur boulot
ou travaillent pour
Garder leur place dans la file d'attente
Y a-t-il assez de pain sinon des planches
Pour enterrer les cœurs usés
qui flanchent
Chacun traîne un dossier comme patente
Qui tire le rideau de nuit devant le jour

La Lune dorée des fous
rouille les chaînes
Les dos las soutiennent
les murs et les nuques
Courbées sur l'astre les visages flasques
Dans les flaques de vomi
des rues fantasques
Les civilités aveugles
des machines caduques
Donne aux monstres
des mâchoires de haine

Qui n'est pas revenu du cauchemar ivre
La pensée troublée
et des frayeurs dans le sang
Ignore les cités d'ombre où ruminent
Troupeaux égarés dans l'état de vermine
Des corps humains
debout sans tête pourrissant
L'agonie sans fin
des questions pour survivre

Adieu festins, au diable les misereres,
Bienvenue les petites morts,
les faux héros
Pauvres victimes du sort
et à leur bourreau
Nous cultiverons
ces charniers de la guerre
Il n'est jamais le temps d'être nécessaires
Oublions-nous
et gardons nos envies chères

Bonjour l'arnaque,
salut l'embrouille, catin :
Braque ton destin, tue, mange ta tripaille
Au paradis des malins bénis canaille
Les polices défroquées, les sales putains
Sous le bonnet miteux des académiciens
Forniquent la gloire
et l'honneur des chiens
Je suis parti sans rien laisser
qu'une laisse
Au bras séculier des marâtres de la mort
Et ces souteneurs
qui m'ont volé tous mes torts
M'ont débarrassé de l'humaine détresse
De la manie de mentir à la confesse
J'ai pu sauver ma peau
et toutes mes fesses

À l'âge de la prière, sans volonté
J'ai quitté la boue du malheur
et la noirceur
Pour voler sans ailes
mais porté par mon cœur
Arrivé au point de départ pour y rester
Me coltinant joyeusement avec l'éternité
Je n'ai pas vu passer les jours
sans un amour

PAROLES DE PAPA

Mon fils,
Tu vois mes soucis sont plus grands
que les montagnes
Leurs colliers de pierres
sont des torrents de larmes
Des cris desséchés
au fond des lits des rivières
Le vent de sable recouvre le pas des aimés

Mon fils,
Tu vois mes soucis sont plus grands
que les montagnes

J'ai vu tous mes jours se lever
au pied du ciel
J'ai creusé la terre
dessous mon ombre pour
Qu'innocent
tu cours sur ses rives sauvages

Mon fils,
Tu vois mes soucis sont plus grands
que les montagnes
Et personne encore ne m'a donné d'âge
Et je me suis abattu au pied de l'olivier
La bourrasque m'a jeté
comme feuille morte

Mon fils
Tu vois mes soucis sont plus grands
que les montagnes
La nuit est tombée plus lourde
qu'une enclume
Mais un rayon de Soleil est resté allumé
Et tu marches vers l'horizon
la joie à ton bras

Mon fils,
Tu vois mes soucis sont plus grands
que les montagnes
Heureux pour toi
je me sens délivré de mon mal
Les sources abreuvent toujours
le cœur de mon pays
Couvre moi du drap de ta peau
que je l'embrasse

Mon fils,
Tu vois mes soucis sont plus grands
que les montagnes
Mais par ta voix
les nuages trop sombres crèvent
Et la pluie délivrée arrose
les champs bien soignés
Tu ris dans ta marche
tu sèmes les récoltes

LA RÉPÉTITION

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

L'humain a découvert la révolution
La Terre tourne sans s'arrêter
Autour du Soleil

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

Les humains tournent en rond
Autour des rois
Immobiles

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

La rue tourne au milieu des maisons
Les crimes naissent entre les murs
Et les enfants marchent vers l'horizon

Le jour se lève pour qui
La nuit est tombée pourquoi

NOTRE DAME DES PLEURS

Une belle ruine où croassent les corbeaux
Elle a bonne mine avec ses oripeaux
Esméralda danse dans la lumière d'eau
Dans la niche de pierres
du vieux Quasimodo

Cosette et Gavroche la connaissent à fond
Toutes les misères y reposent leur front
Des hirondelles au printemps qui y refont
Toutes les faims plus vives
avec leurs démons

Le ciel toujours
pardessus les trous des pierres
Le vent porte-parole à toute la Terre
Du cœur volontaire monte une prière
Pour que de pain l'éternité jamais n'espèr'

Les petits fanfans des ruisseaux
du grand Paris
Jouent juste pour oublier
leurs parents démunis
La prison de la mauvaise foi ennemie
Qui sacrilège ignore tout de la vie

Pierres sur pierres
les travailleurs de la sueur
Construiront les bons pardons
du riche seigneur
Des étrangers vanteront les belles heures
Où la lumière sans ombre brûle les rieurs

Poètes sans noms savants ignorés des rois
Vos vitraux laissent passer
la science reine
Vos mélodies nourrissent terre sereine
Artisans de la maison des joies
et des peines

Notre Dame des Pleurs
perdue sur la Terre
Nous te donnons tous
notre cœur pour te plaire
Fais ce que tu veux pour tes cieux
et espère
Nous penserons de l'ombre à la lumière

DE LA NUIT À LA LUMIÈRE

Pour l'oiseau harraga des airs
Soleil brûle les frontières
Les clôtures des cultures
Liberté de la nature
Où les hommes savent vivre
Toutes les femmes sont libres

Pour l'oiseau harraga des airs
Je brise les portes de fer
L'oiseau reviendra au printemps
Quand l'amour sera dans le vent
Il n'y aura plus qu'un pays
Dans l'Univers au paradis

Pour l'oiseau harraga des airs
Le mouvement nécessaire
Comme une âme en peine
Erre sur la terre pleine
Crie au ciel son droit au bonheur
Prisonnier des mauvais seigneurs

Pour l'oiseau harraga des airs
Je chante comme les trouvères
Qui enseignent la liberté
Qui pour tous exigent le droit
De la beauté et de la foi
Pour l'oiseau harraga des airs
De la nuit à la lumière

AU PEUPLE

Au chômage et à la diète
Couvert de boue et de dettes
Voici le travailleur honnête
Sans avenir ni bien-être

Chaque jour à quêter du pain
À mendier l'hospitalité
À user ses souliers
À mâcher le même refrain

Je suis un être humain
Alors je tends la main
Quand j'espère demain
Je garde ma faim

J'avale mon sourire
Et crache à mourir
Ma maudite balade
Dans la rue malade

Personne n'a entendu
Personne n'a vu
Personne

Au pays du mauvais goût
Les exploiteurs tuent beaucoup
Au pays des ignorants
Les petits chefs sont croyants

Au chômage et à la diète
Couvert de boue et de dettes
Voici le travailleur honnête
Sans avenir ni bien-être

Ce n'est pas le froid de l'hiver
C'est ton cœur de pierre
Ce ne sont pas tes excuses
C'est moi qui accuse

Si tu écris avec les gens
Tu seras là demain chantant
On ne meurt pas facilement
Quand on est dans le cœur des gens

Quand on souffre pour écrire
Travaille pour ne pas mourir
Nous apportons de quoi nourrir
Le cœur seul battant pour rire

Le poème touche les gens
La pensée vient en dansant
Illumine tout le dedans
La solitude fout le camp

À MON PAPA

Pas besoin du père Noël
J'ai un papa qui est sympa
Ma maman m'a laissé tomber
Je suis retombé sur mes pieds

Noël pourra toujours venir
Avec papa chaque jour est beau
Sa poche pleine de cadeaux
Que je sois sage ou chameau

Quand on est orphelin de mère
Ce n'est pas la mer à boire
Quand on a pour capitaine
Un papa qui vous aime

Cœur de marin main dans la main
Les fanfans d'amour paternel
Trouveront muse à leur goût
Boiront la vie à la mamelle

NE VOUS MARIEZ PAS

Ne vous mariez pas les filles
Ne vous mariez pas les gars
L'amour est une brindille
Qui fait feu de tout bois

Ne croyez en rien
Rien n'est arrivé
Le vent a soufflé
Le mien et le sien

Ne vous mariez pas les filles
Ne vous mariez pas les gars
L'amour est une brindille
Qui fait feu de tout bois

Le parfum des roses
Les épines du chemin
Les jolies choses
Se fanent à la fin

Ne vous mariez pas les filles
Ne vous mariez pas les gars
L'amour est une brindille
Qui fait feu de tout bois

Oui j'ai perdu ma mie
Abandonné sa main
Et joué la comédie
Et mangé tout mon pain

Ne vous mariez pas les filles
Ne vous mariez pas les gars
L'amour est une brindille
Qui fait feu de tout bois

Le beau sentiment
En haillon blême
Tout un boniment
Qui dit je t'aime

Ne vous mariez pas les filles
Ne vous mariez pas les gars
L'amour est une brindille
Qui fait feu de tout bois

Versez vos larmes
Et tous vos soucis
Sonnez l'alarme
Et fuyez d'ici

Ne vous mariez pas les filles
Ne vous mariez pas les gars
L'amour est une brindille
Qui fait feu de tout bois

Légers comme l'air
Amants vagabonds
Le désir est fier
De vos abandons

Ne vous mariez pas les filles
Ne vous mariez pas les gars
L'amour est une brindille
Qui fait feu de tout bois

La vie quelle vie
De vivre à moitié
Faire compagnie
Avec la pitié

Ne vous mariez pas les filles
Ne vous mariez pas les gars
L'amour est une brindille
Qui fait feu de tout bois

Les amants de la vie
Se quittent d'accord
Trouvent l'infini
Au-delà la mort

Ne vous mariez pas les filles
Ne vous mariez pas les gars
L'amour est une brindille
Qui fait feu de tout bois

AU POÈTE PAS NÉ

Cherche le miracle
Attends l'évidence
Y a pas de pinacle
Il faut être sa chance

Fabrique quoi pour qui où
Ta malice fourre tout
Dans un même sac comac
Mots vides sans estomac

Y a pas de poètes
Par volonté arpètes
Mais des graines fleuries
Pour une poignée de fruits

Alors un point à l'envers
Ton poing à l'endroit dans l'œil
Le réel est un pervers
Vérité porte le deuil

Sans toi se fera la loi
Va, ô, prétendant la foi
Tu leur rendras ton âme
Que tu prends pour un quidam
Et s'il se peut pour un peu
Tes semelles recousues
Dans un voyage luxueux
Les muses bercent ton cul

Tous les génies en barbe
Juges de la camarde
Auront fumé tout'l' herbe
Des prétendants en herbe

Et toi le sans sou si fier
Tu ne suis pas des malins
Tu seras roi des moulins
Des sources jusqu'à la mer

LES ATHÉES

Les athées sont des enfants de dieu.
Les diables sans cœur sont très jaloux
Désobéir est un geste pieu
Pour grandir n'imite pas les fous

Penser est réfléchir le divin
Invente ton dieu tel l'orphelin
Sans père ni mère va tout seul
En ta compagnie fraternelle

Les belles verront un qui s'aime
Elles quitteront leur neuvaine
Rejoindront le jeune poète
Inspireront au jour la fête

Ainsi les muses m'attendent là
Sur le parvis d'où je vous écris
Des lettres moulées de pain pétri
Car mon pain a faim de ces chéries

Vous dîtes que je suis un géant
Ô, mon dieu, dîtes à tous les amants
Je ne suis qu'un modeste artisan
Scribe obligé des muses chantant

LE MAL AIMÉ VENGEUR

La violence politique
T'a jeté sur le trottoir
Mal aimé est un vengeur

La violence politique
Déchire le drap de ta peau
Les mensonges ont des couteaux

La violence politique
L'oppression systémique
La peur qui tue tous tes rêves

La violence systémique
Toutes les gloires et les profits
Les crimes les guerres la misère

La violence systémique
Le silence des artistes
Complices de la vermine

La violence systémique
Surgit du ventre fécond
Des bêtes immondes

La violence politique
La violence systémique
La faiblesse des violents

VOULOIR

Espérer c'est vivre tout de suite, coûte que coûte, la paix dans le coeur, le pardon aux lèvres, la mémoire sans défaut.
Le temps, la science
L'éternité, la poésie
Il existe le temps mécanique des horloges
Et il y a l'éternité de l'infini.
Les outils de mesure inventés par les humains
Et la révolution permanente créée avec l'univers.
Les uns nous conditionnent, les autres nous libèrent.
La science n'a pas l'exactitude de la poésie.
Le savant marche tête haute dans la poésie.
Le poète va pieds nus dans le savoir.

Fins de mois et faims du monde
Il n'y a pas de fin à l'infini.
L'éternité désire.
Le temps se contente.
À satiété la mort lente.
Il n'y pas de début à la fin.
Tout est commencé.
Passe et jouit ou passe et souffre.
Le Soleil, toujours lui !
Et la Lune à la une !

Aller-retour d'où l'on vient
Mais ailleurs déjà
Tout bouge sans cesse
L'idée maîtresse
Change d'adresse
D'ici à là-bas
L'amant en chemin
Tourne la roue
Orgueilleux et fier
Du vent prospère !

Le temps, le savoir !
L'éternité, l'infini !
Y a pas l'espoir
Mais le malheur
La joie de vivre
La rage au cœur
Cessent les calculs
Passent les éternités
Sur la bascule
La vie pesée
Suivre le futur
Fuir le passé
Oublier le présent
Absent immobile
Pierre tombale
Dur insensible
Indifférent mépris
La vie du mort
Peur lâche
Assassin

Mais rien
Seulement la Terre
Seulement le Ciel
Être à demeure
Avoir du cœur
Faire sa chance
Anonyme créance
D'un humain
D'une humaine
De l'Humanité

Écris encore !
Et crie toujours !

Peu importe ton sort
Il restera ton amour
Si tu nous as comblés
Tu vivras toujours
Dans nos poitrines
Chantent les esseulés
Les orphelins du temps
Qui vivent l'éternité
Ne t'inquiète plus mon ami(e)
Nous sommes à tes côtés
Toi qui nous as choyés
Sans rien dire ou demander
Nous étions nous sommes
Avec toi sans penser
Juste à sentir ta présence
Le beau silence de l'amitié
Où tu as fait apparaître les poètes
Que nous sommes devenus

QUEL POÈTE ?

Quel poète a un courage politique ?
Qui ne supporte pas les paroles murmurées et la musique douce?
Qui crie dans l'air vicié?
Qui meurt dans le silence légal ?
Qui écrit avec une plume de conscience trempée dans le sang de son coeur?
Qui est humain avant de paraître ?
Qui chante d'une voix anonyme ?
Qui videra le sable de ses souliers après la grande traversée ?
Qui donne les larmes aux réprouvés ?
Qui bouche les canons avec sa raison ?
Qui déchire sa peau
aux barbelés des prisons ?
Qui nous donne père et mère vivants ?
Qui prend la main des enfants ?
Qui gratte la terre avec ses ongles ?
Et qui nous berce jusqu'à la tombe
et qui fleurit l'ombre et qui est tombé ?
Un enfant !
Un enfant !
Un enfant !
Un enfant !

LA POÉSIE NE S'ENSEIGNE PAS

La poésie ne s'enseigne pas
La vie ne s'explique pas
Les professeurs de poésie sont des escrocs
Qui prennent à la vie et volent aux poètes
Trompent et prennent le faux
pour du beau
Car sans talent
les professeurs font la quête
La poésie ne s'enseigne pas
La vie ne s'explique pas
Le poète est là où on ne l'attend pas
Vous ouvrez la porte il est là sur le pas
Le poète surprend à tout moment
Son poème n'est pas ce qu'on entend
La poésie ne s'enseigne pas
La vie ne s'explique pas
J'enseigne là ce que je ne connais point
Le vrai du vrai est bien trop malin
Qu'on ne peut l'obliger à parler
Il opère comme un silencier
La poésie ne s'enseigne pas
La vie ne s'explique pas
La musique c'est la musique
La musique c'est assez
Pour faire rimer le silence
Et faire parler ce qu'on pense
La poésie ne s'enseigne pas
La vie ne s'explique pas

SOUVENIR DU RÉEL

Ils ont dit
Il faut protéger le français
Et ils m'ont arraché la langue

Ils ont dit
On aime la musique
Et ils m'ont coupé les mains

Ils ont dit
Il faut éliminer la pauvreté
Et ils nous ont massacrés

Il est dit
Tu ne tueras point
Mais les armes sont bénies

Il est dit
Dieu est amour
Mais ils l'ont torturé

Ils ont dit
La terre nous appartient
Et ils m'ont chassé

Ils ont dit
On aime la liberté
Et ils m'ont mis en cage

Ils ont dit
Tu aimeras ta mère patrie
Et ils ont enterré la femme

Ils ont dit
Respecte le pays de tes pères
Et ils ont exilé le mien

Ils ont dit
Occupe-toi de tes enfants
Mais où sont mes enfants?

La Terre Promise n'est donc pas ce pays !
C'est un mur de silence !
Et pourtant, il crie, le monde !

QUAND JE REJOINDRAI LES ÉTOILES

Quand je rejoindrai les étoiles
Je verrai si tu es là-haut
Quand mon cœur mettra les voiles
Pour toi je me ferai beau

Un livre qui ne parle de rien
N'est que papier et encre
L'esclave d'un chien
Qui a la peur au ventre

Les salons de la littérature
Habités par toutes les ratures
Sont fermés à double tour sur la rue
Car les génies ont la bouche qui pue

Le peuple est dans les livres du vent
Qui voudrait de rien faire de l'argent
Se place à l'avant sur les navires
Et laisse à l'arrière ceux qui chavirent

Le peuple a faim ne sait pas lire
Qui lui apprendra par la parole
Que l'envie de gloire joue un rôle
La comédie tragique du pire

Les chiens dressés font des différences
Ils ont un collier et la pitance
Entre affamés pas de différence
Les jeuneurs ont droit à la potence

Quand je rejoindrai les étoiles
Je verrai si tu es là-haut
Quand mon cœur mettra les voiles
Pour toi je me ferai beau

ORIGINES IDENTITAIRES

Un seul pays, la Terre
Un seul peuple, l'Humanité.
Une mère, Liberté
Un père, Amour
Une sœur, Tendresse
Un frère, Courage.

LE DÉSERTEUR

Le déserteur est courageux
Le cœur en paix amoureux

Comme le soldat est lâche
Du sang il garde la tâche

Le déserteur a un pays
Entouré de tous ses amis

Comme le soldat sur ordre
Crée le chaos le désordre

Le déserteur vit en homme
Les belles croquent sa pomme

Comme le soldat va sans nom
Déchirer sa chair au canon

Le déserteur se donne à fond
Pour garder la beauté d'Apollon

Comme le soldat vit la mort
Soumis aux charlatans du sort

Le déserteur est poète
Qui apprend la vie la fête

Comme le soldat crie pleure
Regrets infinis et remords

Le déserteur est un savant
Dont le rêve est innocent

Comme le soldat sait qu'il tue
Lui-même son frère la nue

Le déserteur est courageux
Le cœur en paix amoureux

À L'HOMME :

La femme est ton hôte.
La femme est ton autre.
Accueille-la !

La femme te révèle à toi-même.
La femme te fait grandir.
Invite-la !

IL DIT, ELLE DIT

Il dit : Tu es folle, change de couverture et, débarrassée de cet humus mouillé où tu trembles encore, revêt ta peau de chamane désiré, et sur le tronc de ton corps délivré, bat le tambour de l'amour pour moi, le passant qui t'attend pour te nommer !

Elle dit : Il est fou de me sortir de terre je ferai le printemps mais l'été brûlera ses moissons et l'automne chargé de l'orage des canons soumettra l'hiver aux pires oraisons et mon ressentiment emporté par le vent des colères déclarera la guerre aux funestes troupeaux des sans noms et des n'avoir pas.

DIHYA

Le vent dans son voile dénude ses rêves
Sa marche pressée est une fuite en avant
Car jamais sur cette Terre il n'y a de trêve
Jamais l'Arche ne délivre son désir d'enfant

La mer épique roule ses hanches d'écume
Dihya chante en elle pour ne pas pleurer
Les ruines
où son cœur dormant est enterré
Dans les cendres chaudes
des nuits d'amertume

Le souffle d'Éole la porte sur son aile
Je voudrais
mais ne peux marcher avec elle
Sur le sol de mes étés je gémis blessé
Mes gardiens ont le visage noir fumée

L'eau salée de toutes les larmes de pluie
Laveront-elles toutes les blessures du jour
Dans le ciel rouge les étoiles brillent pour
La fin des fins blêmes
tout au fond de la nuit

Dihya
courbée sur sa marche franchit l'horizon
Le vent dans son voile
lui chante une chanson
Berceuse pour celles qui sont déjà veuves
Et de guerre et de terribles épreuves

Le vent dans son voile dénude ses rêves
Sa marche pressée est une fuite en avant
Car jamais sur cette Terre il n'y a de trêve
Jamais l'Arche ne délivre son désir d'enfant

LA MUSE

Elle n'est pas pauvre.
C'est la muse d'un vagabond, libre d'être.
Elle ne s'ennuie pas, elle aime.
Peu de gens ont cette liberté d'être.
Je cherche partout cette liberté.
Je me sens enchainé quelque part.
Les chaînes sont dans la tête qui oblige.
Vive la Liberté !

L'AMOUREUX

Quand j'ai donné,
J'ai donné
Ce que j'ai donné ne m'appartient plus.
L'amour ne peut être souillé.
L'amour n'est pas non plus un souillon.
Nous parlons d'autre chose
La chose dont nous voulons parler
Nous échappe.
Très peu de gens connaisse l'amour.
Très peu de gens aiment.
Quand nous ne trouvons pas les mots.
C'est que nous sommes encore ignorants.
L'amour le sait.

APRÈS LE PASSÉ APRÈS

Si tu te débarrasses du temps,
Il ne reste que l'instant
Présent comme un cadeau.
Si tu veux t'attacher à l'aimé,
Détache-toi de toi
Décide de l'heure qu'il est.
Si tu viens chez moi
Entre sans frapper
Mon cœur t'espère.

MON OASIS

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Chez moi, le calme d'un monastère
Sans un dieu à la poigne austère,
Accueille les éternels émigrants,
Prend bien soin de tous les enfants.

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Du pain, de l'eau et du silence,
Valent plus que toute science
Et tous poètes fabriquent la joie
Des tourments des profonds émois.

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Je sais je suis violent
Et pour pénitence
Prêche la non-violence
À mes gestes d'enfant

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Des égarés me demandent ce qu'ils sont
Je leur dis que s'ils cherchent à être
Ils ne pourront plus qu'ils ne sont
Déjà des humains pour paraître

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Des perdus demandent pardon
Avec leur tête frappent les pierres
Mais qu'est-ce que nous avons
Notre vie pour seul mystère

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Pour cultiver votre jardin
et en faire un Éden,
Cultiver l'humain
comme une fleur d'aubaine

LE SOLDAT INCONNU

Le Soldat Inconnu
C'est la jeunesse
Qu'on n'a pas eue

La belle jeunesse
A rendez-vous
Au pied de la statue

Quête nos regards
S'habille de rêve
Saute les clôtures

Le Soldat Inconnu
A laissé sa peau
Sous les drapeaux

Le Soldat Inconnu
Sans père ni mère
Sur la Terre

Le Soldat Inconnu
C'est la jeunesse
Qui espère
Qui espère

Alors ce soldat inconnu serait un poète sans autre arme qu'une plume à la main, qu'une poignée de livres dépassant de la poche de sa blouse et chaussé d'une paire de souliers crottés avec de la paille collée, les cheveux au vent, et l'autre main tendue vers l'horizon de la mer, une main prête à recevoir la manne nourricière de la lumière... une statue qui représente un jeune roi, poète et laboureur... à ses pieds gisent un uniforme, un casque et des armes qu'il vient de quitter... Les décrocheurs sont des déserteurs.

YOUP-LA-BOUM !

Les français n'ont pas assez faim
Pour arrêter le turbin
Et faire grève de la misère
Y sont bien trop pépères
Et les cloches des ministères
Gratouillent aux portes d'or
Pour une boutanche
T'as même un cigare
Tu vois les français sont vernis
Sont pas prêts d'perdre l'appétit
Ils rotent ils pètent sec
Comme le chiard du grand mec
Qui s'esquinte à la tribune
Pour parler pour des prunes
Il touche encore des tunes
Et bibi fricote avec les clandés
Pour un bide pour une beurrée
Non les français non pas
La misère qui leur saute dessus
C'est plutôt des veinards
Qui s'tapent la gourgandine
Sur les places allumées
Où la nuit est en plein jour
Et la mort partie faire un tour
Dans les anciennes colonies
Où le populo en arrache
Et que c'est pas l'Amérique
Pour tous ces pauv'types
Moi bibi j'ai compris
Que les affaires roulent
Que le pognon coule
Qu'j'ai qu'à tendre la main
Pour gagner mon pain
Jeté par les fenêtres
Des citoyens
Et que même les chiens
En France sont farcis
D'assurance pour la vie
Alors mézig te le dis
C'est demain qu'on arrête
L'orgie des peut-être
Et on fera blabla
Sur notre galetas
Les flics de la sociale
Sont pas tous chacals
Y a des mecs biens partout

La France n'est pas que ripou
À terre on trouve des sous
Et sous la terre
Y a des marlous
Qui mangent des vers
Riche de la misère
Des cœurs entre-ouverts
Dans les murs d'une prison
Les poètes sont scellés
Comme des pierres
Pour que les français
Parlent pour ne rien dire
Et consomment
Des sommes
Qui assomment
L'homme
Redevenu
Bête
De somme
À n'importe quel prix
Il ira travailler
Pour oublier
Sa cervelle crottée
Le français n'a pas assez faim
Pour arrêter le turbin
Et faire grève de la misère
Il est bien trop prospère
Youp-la-boum !

INVENTAIRE DU GRAND MAGASIN DU MONDISTAN

Parle et personne ne t'écoute.
Écris et personne ne te lit.
Les savants se cachent
et les poètes disparaissent.
Nos représentants nous écoutent
d'une oreille et de l'autre
obéissent aux exploiteurs.
La police rend justice.
L'armée organise la terreur.
La violence est légale.
Le silence est constitutionnel.
L'homme se venge sur la femme.
Les enfants jouent à la guerre.
La paix est une blague.
Aucun artiste mais des cadavres.
Aucune Humanité mais la charité.
Personne pour dire et tout le monde se taire.
Culture de morts dans les champs atomiques.
L'ordure prophétique des vomis civilisés.
La vanité des chefs aux couilles coupées.
Les enfants vieillards qui font de l'art.
La sénilité des professeurs d'obéissance.
Les savants savonnés par l'espérance.
Les lève-tôt marchands de bonheur.
Les docteurs de la fois de trop.
Les pays sans amis.
Les amis sans amis.
Les ennemis amis.
Les amis ennemis des amis.
La solitude des troupeaux.
Les bergers comme des loups.
Des loups comme bergers.
La femme brebis.
Les agneaux du sacrifice.
La jeunesse vieillie.
Les bouchers du culte.
Les larmes des présidents.
Les usines du chagrin.
Les chômeurs de la faim.
La faim de la fin.
La femme maudite.
Les filles assassinées.
Les garçons violentés.
Les pères absents.
Le butin des engrosseurs.
Les mères humiliées.
Les océans pillés.
La terre devenue sable.
Le ciel merdeux.
La mort bleue.
Le vent des guerres.
La pluie malade.
Le Soleil de crasse.
La Lune des fous.

TANT J'IRAI LE RIRE AUX LARMES

Tant la nuit sur la Terre
Pour le jour des étoiles
Patience douce mère
Te relève le père

J'irai jusqu'aux barrières
Je reviendrai à la nuit
J'aurai pour débarcadère
Le Soleil grand de minuit

Tant les larmes de la joie
Pour embrasser ses enfants
Aime sans foi ni raison
Ton bonheur sans intérêts

J'irai jusqu'à l'infini
Je reviendrai la muse
J'aurai ton bras doux au mien
Pied solide au chemin

Tant les autres absents au loin
Pour vouloir mieux qu'espérer
Travail fruit de tes pensées
La vie seule est sacrée

J'irai au bout de l'écrit
Je reviendrai sur mes pas
J'aurai rempli mon verre
Main habile sans trembler

Tant les pierres entassées
Pour une terre battue
Sur le seuil des tempêtes
Le vent souffle t'inquiète

J'irai partout où je suis
Je reviendrai où j'étais
J'aurai plein ma besace
Graines de fou carré d'as

Tant de paroles en vol
Pour des mots de passage
Disputes et orages
Le ciel refait visage

J'irai avec mes grôles
Je reviendrai les pieds nus
J'aurai creusé rigole
Sous mon ombre un grand trou

Tant de silences bruyants
Pour la fuite des bêtes

La lumière des blés fauchés
Le pain moisi des guerres

J'irai porter des bleuets
Je reviendrai à moisson
J'aurai le cœur travaillant
La paille sera mon lit

Tant de jours me ressemblant
Pour aimer davantage
Mes deux mains dans l'ouvrage
Le cœur plein de mon chagrin

J'irai chanter ma chanson
Je reviendrai en enfant
J'aurai plein de mamans
Et le rire aux larmes

DIEU DEMANDE CONSEIL AU POÈTE

La poésie est habillée en mondiale
Sa bouche peinte en noir
et ses haillons d'or
Elle se tient à la porte des coffres forts
Son capital nu se loue
pour un prix global

Dieu demande conseil au poète encaisseur
Qui lui répond
faites votre choix monseigneur
La blanc-bec ou la nègre
ou l'indienne soit
Le prix affiché payez comptant
bonne fois

L'argent parle à tous il a le dernier mot
Dieu, ne jouez pas l'intelligent
faites le sot
Sur la Terre survit la race sans cerveau
Et donne aux humains
des têtes d'animaux

Je fais le poète au milieu d'eux je quête
Prenant au riche je fais trimer le pauvre
Comme je fais tourner tout le monde fête
Le dieu et la chose de croire est sauve

« La vie fleurit par le travail »
Arthur Rimbaud

LA VIE FLEURIT PAR LE TRAVAIL

Tu n'es rien tu n'as pas de famille
Alors tu as choisi ton nom libre
De la beauté des choses la fibre
L'épi de blé ta farine ton fournil

Tu n'as rien tu n'as pas de fortune
Cours léger sur la rive des Lunes
Pas d'argent et la paix un cœur en or
Tu donnes aux autres ton bon trésor

La jalousie fait tourner le monde
Tes belles amours les hanches rondes
Le bon lait les mamelles des mères
Heureux les enfants t'appellent père

Ami dans chaque quartier de terre
L'eau des sources abreuve l'amitié
Le clair jour efface le noir passé
Les fantômes le néant amer

Tu n'es personne d'autre qu'un humain
Les troupeaux t'offrent visages bêtes
Tandis que ton cœur est à la fête
Tu pétris tout ton pain de tes deux mains

LA LANGUE

Elle parle et s'écrit.
Se colore de notre caractère.
Invente de nouveaux mots.
Nous suit depuis la naissance.
De l'exil.
De l'errance.
Reine en son palais.
Elle n'a de roi.
Que poète savant ignorant.
Des mots de ses enfants.
La langue va rêvant.
D'elle à elle.
Se parlant.
Amoureusement.
La passion la tue.
La paix la revigore.

DÉSARMÉ

Les armées de pauvres tuent
les autres pauvres
Après la guerre la misère fait la paix
Les riches sont plus riches
les pauvres nombreux
Je ne peux te parler de la nuit
en plein jour

Le poème ne dira rien si je me tais
Dans le bruit on n'entendra pas
la musique
Le rythme de la machine
ne fait pas danser
Le silence ne couvre pas la vérité

Donnons rendez-vous en pleine solitude
Loin des chiens et de toute la multitude
L'amour maladroit n'est jamais ridicule
Désarmé sur les droits chemins il recule

Notre pays est là
où nous sommes très seuls
La lumière efface nos sales gueules
La force a raison de nos raisons forcées
L'intelligence des malins est divorcée

Marchons bras dessus bras dessous
la joie au cœur
La vie bat la route est longue d'imprévus
La chance ne quitte que les abandons
Le courage humain n'est
que de la peur vaincue

Parlons sans parler de ce qui préoccupe
À la rue jouons la comédie des dupes
Et chez nous sans frontière
embrassons-nous tous
Au repos continuons la lutte pour tous

Dans le doute l'humain propre
se tient debout
Le bois d'un arbre ne rompra ni ne pliera
La sève parle de ses racines au coeur
De ceux qui donnent des fruits amers
ou sucrés

Pour le refrain de ma chanson
je t'ai choisi(e)
Mon ami(e) écoute ce qui me dévore
Dans les silences mélodie nous rattrape
Et tu applaudis quand la rime est jolie

LA FIN

La prison du monde retient le poète
Il a sa ration jamais il ne vous quête
Son vers libre qu'il lève à la fenêtre
Sa prose enchantée qu'il livre aux êtres

Ainsi j'aurais parlé
après tous mes malheurs
Je revins à moi la vision chargée
de lueurs
Mes anges gardiens débiles étaient
des docteurs
Qui signent de leur plume
les arrêts du coeur

Je fus remis sur mes pieds
la langue coupée
Des agents culturels m'auront administré
Je suis dans un formulaire x consigné
Les sens engourdis le permis de circuler

Je vais avec la liberté bien policée
Pointer aux horloges des marginalisés
Les délateurs sont chargés
de nous surveiller
Peuple aime juger et châtier l'étranger

Les travailleurs ont construit
les murs jusqu'au ciel
Les armées de pauvres protègent le réel
Les propriétaires actionnaires du fiel
Des artistes fabriquent des gros décibels

Le peuple rendu sourd
ne fait jamais l'amour
Le peuple vil ignore la beauté des jours
Les gens ont perdu la parole
dans des tours
Les gens ont enfermé la science
pour toujours

Me voici mutin fabriquant mon miracle
Je renais chaque jour dans cet habitacle
Soleil éclaire pour mes yeux le spectacle
Je livrerai aux nues ma prose ingénue

La prison du monde retient le poète
Il a sa ration jamais il ne vous quête
Son vers libre qu'il lève à la fenêtre
Son contentement d'avoir la vie et d'être

LA LANGUE EN RACINES MENT

Jamais je n'ai parlé langue maternelle
J'ai reçu en héritage
le lait d'autres mamelles
La langue française je parle seulement
J'exprime bien mes besoins
et mes sentiments

Et je me porte très bien
sur mes deux jambes
Mes belles racines de culture humaine
J'écris en vers de douze pieds
ou en iambes
Je ne suis qu'un simple commun
et je m'aime

J'émigre souvent j'aime sentir l'étranger
Renaître éveille ma vraie curiosité
Pour offrir aux autres ce que la vie donne
J'oublie mon chemin je grandis
sans maldonne

NOUS N'AVONS PAS BESOIN D'ARTISTES

Nous n'avons pas besoin d'artistes
Notre vie n'est jamais triste
Un rien nous amuse

Nous les poètes déplumés
Nous connaissons la vie
Ainsi soit le dit

Les bourgeois dans leur confort
Pervertissent même la mort
L'argent est leur virus

Nous, les cloches de l'art
Nous cultivons la joie
Sans toit ni loi ni foi

Le festival permanent
Des heureux perdants
Gagne le paradis

Dieu pour les riches
Et le ciel pour nous
Juste la justice

Les amis discrets
Les étoiles sans nom
Le Soleil pour tous

La Lune batifole
Avec nous qui sommes fols
Avec nous qui marchons sur le sol

L'ambition en voiture
N'entends pas le murmure
Des chemins découverts

Les pieds nus comprennent la Terre
Les mains nues caressent l'amitié
La langue goûte l'humilité

Je mange très peu
Ma faim est trop grande
Pour dormir sur mon ventre

Je bois de l'eau
Je me soûle d'amitié
L'amour c'est la santé

Je te laisse tes frontières
Je ne mets pas un drapeau
Seuls mes souliers et mon chapeau

Je ne vote pas je rote
Je reste dans ma grotte
Attention à la crotte

Je suis un qui fait des bonds
Sur les vagues enchantées
Tu ne peux m'acheter

Maintenant j'ai dit je
À toi de jouer à l'espoir
Si tu veux, tu vas gagner

Demain nous serons biens
Moins quelques-uns
Avec les autres

Un ami suffit
Alors je peux rester seul
En ma compagnie

IDIOTIE

Ce n'est pas la politique qui nettoiera la planète
Ce n'est pas l'argent qui rendra la vie sacrée
Ce n'est pas l'espoir qui soignera l'opprimé
Ce n'est que ta volonté et ton courage

Si tu as du cœur tu ne cherches plus l'argent
Si tu veux le bonheur tu donnes tout ton pain
Si tu es grand tous les enfants sont tes enfants
Si tu t'aimes très fort tu auras des amis

Quand tu as peur tu ouvres la porte au diable
Quand tu fuis tu laisses la mort derrière toi
Quand tu es lâche tu es prêt à tuer ta vie
Quand tu me fâches j'ai juste pitié de toi

Tu veux être mais la paresse te nomme néant
Tu veux avoir mais tu n'as que ta seule vie
Tu veux vivre mais tu vas à quatre pattes
Tu te ranges entre le berger et le loup

Pleures-tu c'est pour qu'on te plaigne d'être idiot
Ris-tu c'est pour ton plaisir d'être sadique
Existes-tu c'est pour être larbin des coquins
Disparais-tu c'est pour pourrir la vie des autres

Humain n'a qu'une main pour frapper les humains
Humain n'a qu'un cœur pour avilir la beauté
Humains n'a qu'une cervelle à brûler l'intelligence
Humain en vain tu voudrais détruire l'amour

NOUS LES HUMAINS NUS

Nous, les humains nus, sans code
Nous fêtons sans mode
Notre solide solitude
Notre intime multitude
Joie de vivre à tous les horizons
Nous nous agitons sans façons
Le cœur en bandoulière
En plein soleil dans la poussière
Misère notre mère de richesses
Et toutes nos faims sans tristesse
Au pied de nos dieux gourmands
Nous souhaitons des muses galamment
Que nos femmes chantent à l'amour
Que les hommes sont beaux au grand jour
Et que les enfants gardent les gracieuses nuits
La pierre des rêves à la tête des lits
À nous, à la Terre, aux animaux.
Au ciel, au vent, et avec l'eau
Nous chantons les heureux de vivre
Sans rien d'autre sans être ivres
La poésie a pour nom sacré la vie
Tous les poèmes que nos peaux aiment
Anonymes rossignols qui s'aiment
Humains nus sont les mêmes
Qui chantent pour chanter
Aiment pour aimer
Nous n'avons de la mer qu'un vaste encrier
Tous les mots sur ses lèvres auront crié

POÉTIQUE DU SAVANT

Savant et poète sont un même nom
Savant poète cherche
Poète savant trouve
Trouveur chercheur
Le même nom pour la vie

Poésie la vie donne
Poème vivant curieux
Amour dans le sang
Le doute dans la tête
La folie peut-être

Rien n'est sûr
Sur l'azur
Et à terre
Tout tombe
Sans raison

La vie fabrique la vie
Plus forte que la mort
Le savant répond
Aux questions
De l'imagination

Savant et poète sont le même
Qui cherche trouve poème
Pour la vie qu'on aime
Poésie et bohème
S'aiment de même

Suis pas tout seul
À tourner en rond
Terre ma boule
Ciel rigole
Poésie ma folle

LE MAL DE L'ART

Les pauvres artistes chôment
Des travailleurs les remplacent
Ils jouent sur toutes les places
Et le public dit nous sommes

Nous sommes terre cultivée
Nourris de tous les mystères
Nous buvons les mots et les vers
Des poètes savants outillés

Pour construire tous nos rêves
Nous sommes riches pour offrir
Les dons gratuits doivent fleurir
Le jour nouveau sur la grève

Dansez amoureux des matins
Le goût du pain le prix enfin
Le droit au bonheur rappelé
La foule des cœurs embrasés

Les théâtres sont bien fermés
Tout le monde est dispersé
Les poètes sont à la rue
Dans le silence où l'on tue

Le savant honnête est seul
Les gens diront ce qu'ils veulent
Qui est curieux de ses calculs
Apprend tout comme la mule

Abandonné, j'ai le mal de l'art
Qui écoutera mes pensers
Qui chantera mon cauchemar
Abandonné, je perds l'espoir

Si j'avais avec moi l'espoir
Pour être heureux matins et soirs
Je n'attendrais plus personne
Des artistes qui déconnent

La vie absente des écrans
Des fantômes sur les trottoirs
Je vais vendre tout à l'encan
Pour vous dire à tous au revoir

Mais il est déjà très très tard
Vous êtes bien morts pour la vie
Il me reste mes vrais amis
Dehors se trouve l'infini

DANS TOUT CE NOIR

À la recherche du pain perdu
Peuple affamé à la peau nue

Sur la Terre inhospitalière
Erre entre les frontières

La marche forcée de l'Humanité
Avance au pas dur des armées

Aucune parole ne résiste
À la force raison des fascistes

Même le rossignol est disparu
La voix des armes n'a rien perdu

Les gens armés veulent ce qu'ils veulent
Cliquent sur la touche un coup un seul

L'intelligence n'est pas une option
Seule la malice damne le pion

Les nazis auront vaincu la nue
Les clients ont la gueule qui pue

Je vous écris de la grande prison
Les travailleurs m'ont jeté un croûton

La vérité versée dans le courant
Le mensonge coule de source

Jamais je n'ai oublié ma maman
Toujours mon papa était bon parent

Au revoir mes amis mes enfants
Je nous vois dans tout ce noir innocents

AU COMMENCEMENT DU MONDE

Au commencement du monde
La faim pousse son premier cri
Les marchands déclarent le prix
La concurrence prend des vies

Le nouveau monde apparaît
Entre les filles et les garçons
Entre les murs des horizons
Entre les mains de l'ambition

La fin du monde est prévue
Comme l'indifférent compère
Comme les révoltes claires
Comme la guerre la misère

Le monde du monde sait tout
Mais fait semblant de ne pas voir
Mais fait tout pour le désespoir
Mais se bat pour sa victoire

Depuis que le monde est monde
Les savants inventent un' fin
Les poètes crèvent de faim
Les putains gagnent leur pain

À LA PAIX DES RICHES

À la paix des riches
Prospère la misère des pauvres

Les riches ont tout le confort
Les pauvres attendent dehors

Les riches veulent être plus riches
Les pauvres gagneront le paradis

Qui entretient l'idiotie
Construit des prisons et des armes

Qui rend malade
Fabrique les remèdes

Pendant une guerre
La guerre gère les affaires

À la guerre la mort gagne
Des ruines et du chagrin

Après la guerre revient la misère
La paix fait la trêve

EN TOUTE DÉTRESSE

Le masque des dictateurs
La muselière aux poètes
La comédie bourgeoise
La tragédie des peuples

AUX GAVROCHES

Les pays n'existent que dans les rêves
La paix ne sera toujours qu'une trêve
Les nations prisons
nous cousent des haillons
Les États nous administrent
comme des cons

En démocratie
tout le monde bouffe et chie
Tu mangeras ta faim si t'as rien appris
Y faut fermer sa gueule pendant les repas
Les plus nombreux sont prêts à tuer
pour le galetas

Moi je suis tout seul
à conter les fleurs du bien
Les bourgeois haïssent
ceux qui se sentent bien
Les artistes ont mesuré mon sourire
Dans leurs chansons en canons
ils me font mourir

L'espoir c'est fait pour attendre de quoi patience
La volonté n'a rien à faire de ta science
On te fait croire et tu bois ce que tu crois
Le solitaire fabrique des pains en bois

Ô, Gavroche de mon mesnil, rarissime !
Loin des écrans tactiles richissimes
Profil de traviole gare à ta fiole
Les cognes te pognent : vide les rigoles !

De Paname à Saint Frusquin
ballent les malins

Qui n'auront pas l'usage
de tes deux mains
Pour pointer la routine
et fourrer le toutim
Y a que la moyenne classe dégueulasse

La haute se réserve les militaires
Le dieu sale argent a ses pauvres hères
Pis l'ouvrier jamais licencié en corvée
Fassent les linceuls
avec nos peaux trouées

Aux larmes les parents de la faim avortée
Et vous les marmots aux visages masqués
La peur laisse des rides aux résignés
Soumis à la médecine politisée

Holà, moi, l'individu seul sur la Terre
Le solitaire n'a besoin d'aucune mère
Je dois bien vivre solo avec mes dix bras
Si je perds un membre se sera mon trépas

Dieu le père et le chef je ne sais quoi
Ont toujours jamais su quoi faire de moi
Je souris toute ma vie aux étoiles de nuit
Je chante le jour pour lui fleur du bien, la vie

JOURNAL DU VENT

Les locataires circulent avec leur permis.
Sans attache le vent largue ses voiles
Dans les rues pleines d'apatrides.
Sur les flots flottent des insulaires.
Des gens pareils mendient l'amitié.
Des îles maîtresses attentent
leur naufragé.
Les trottoirs se rejoignent.
Des colliers d'archipel au cou de la joie.
Hauts lieux du duel des regards.
Cercles des foules en liesse par la foi.
La ville gambille et roule son tango.
La terre tambourine sur son ventre.
Le cœur serré nous voilà libres.
Les sacrifiés pour la vie doivent vivre.
Et notre pays terrestre existe sur des mers inconnues.
Et tous les pays d'argile sont
trempés d'eau.
Seul, ami, tu es entouré d'amis.
Heureux avec les autres et mieux qu'eux.
Tu ne t'imagines pas d'ennemis.
Ils te voient plus petit innocent.
Sans ami tu aurais peur.
Pauvre vêtu de richesses.
Tu t'armerais de courage.
Tu invites ta volonté.
Les braves sont toujours seuls.
Tu courtises la vérité.

PAIX SUR TOUS

Le sable a bu la dernière larme
Je regarde devant moi les ruines fraîches
L'herbe repousse sous le béton tenace
Ma fille préférée s'appelle
Nouka ma reine
Les insoumis lui ont déchiré sa robe
Pourquoi le temps est-il mauvais
Les jours ne sont-ils pas innocents
Pour récolter nos fruits
ou arracher l'ivraie
Ma fille mon aimée qui a la voix de l'eau
Les fontaines ne chantent plus ma joie

Le vent a lu la dernière trace
J'écoute dans l'ombre l'écho
du dernier prêche
Le goudron prend l'empreinte de mes pas
Je perds ici mon garçon
dans l'éclat du sang
Mon fils ne possède ni arme ni serment
Parce qu'il est encore un enfant
Le roi de mon cœur détrôné
Pour quel misérable ma miséricorde
Au pied de mes humbles oliviers
Je n'entends pas le cri des passereaux

AU CHÔMAGE LA CULTURE

Au chômage la culture
À nous toute la nature
Le rossignol chante la fête
Nous ballons dans la tempête

Après la pluie vient le beau temps
Sans argent le cœur va chantant
L'amour ne vit pas d'intérêts
Quand on aime on est toujours vrai

Les artistes ne peuvent plus quêter
Le travailleur va toujours travailler
Sur son ouvrage il est poète
Il fabrique de la vie qu'on souhaite
Les rêveurs ont les mains libres
Pour le jouir ils ont la fibre
Leur outil est leur appétit
À se goinfrer tous les beaux fruits

Même s'il n'y a plus rien
Reste que l'on a faim
Mais le cœur toujours bat
Il fait la bamboula

Au travail la vie est belle
On lui donne des enfants rebelles
Ils seront génies ou muses
Ils sont grands ceux qui s'amusent

Dans les champs appauvris
par tout l'argent
Les faux artistes ont ruiné l'engoulevent
La terre est retournée au désert
Les rossignols sont partis en exil

Ici sur cette île habitée par les vents
Le bon poète a retrouvé son chant
Il cultive un peu d'éternité
Et la mer donne au pain un goût salé

LA GOUTTE D'EAU

Moi, je dis
la poésie
est un outil
chargé de rêves.

Désarme les poètes engagés ne connais qu'une seule cause
la paix qu'un seul but la justice
ne vis pour personne vis avec le monde entier
essaie montre l'exemple
sers-toi des outils tes mains
contre la timidité morale
contre la paresse de volonté
contre les vérités devenues des mensonges

Je dis que
ma poésie
se situe entre ici et là-bas
entre hier et demain

Jamais seul dans l'exil partage la compagnie
dégagé de la cupidité et de l'ambition
noble de sentiment exerce le métier de l'humain

ma vie mon œuvre mon art de vivre
poème mon corps mélodie mon âme
la vanité une trace
poussière et vent
goutte d'eau

IL N'Y A PAS D'ÉTRANGER IL Y A LA POLITIQUE

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La foi contre la liberté
L'espérance contre l'égalité
La charité contre la fraternité

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La croyance contre la science
L'espoir contre la volonté
Le crédit contre le bonheur

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La prière contre l'étude
La soumission contre la dignité
Les règles contre l'amour

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La force contre la raison
L'acquiescement contre la critique
L'adulte contre l'enfance

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

Le renoncement contre le rêve
La censure contre le désir
La famille contre l'autre

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La nation contre la paix
L'État contre le solitaire
Les pays contre les amis

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

Le social contre le chagrin
Le normal contre la joie
Le banal contre l'original

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

L'indifférence contre les poètes
Le mépris contre le créateur
L'insensible contre le bien

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La justesse contre la justice
L'économie contre le pain
La punition contre soi-même

Il n'y a pas d'étranger
Il y a la politique

La politique contre l'humanité
La croissance contre l'abondance
La trêve contre la paix

SOLLICITUDE

Dans la rue de la ville
Il y a un citoyen
Qui sourit de bon matin
Son chemin est un exil

Un exil volontaire
Une vie téméraire
En amoureux courageux
D'être soi d'être heureux

Le vrai pays est le cœur
La maison des étrangers
Sans argent et sans papier
Porte le nom du bonheur

Dans la rue de la ville
Il y a des citoyens
Qui se saluent de la main
Ils s'appellent des îles

LES EXPLOITEURS

Les exploiteurs n'ont pas de couleur
ni odeur.
L'argent parle à tous les collaborateurs.
Les maîtres saignent toute la terre
et le ciel.
La force des esclaves est essentielle.

Des employés, sous-chef,
ou chef des bataillons
Paieront les frais de leur vile résignation

Ils ne voudront jamais
être les plus nombreux
Ils ne font jamais
exprès d'être malheureux

La force des bras
les cerveaux robots peinent
La nuque courbée le dos rond
le cœur saigne
Mais l'amertume
remplie les verres d'oubli
Le lendemain
ton reniement prend ses outils

Allons saigneur,
bénit nos armes sans âme
Ton cœur est pur
comme l'or dur de l'infâme
Donne-nous de la trique
nous sommes tous cons
Nous t'avons vendu tout
ce qui en nous est bon

Ô, notre saigneur,
nous te réservons nos enfants
Tu pourras les sacrifier
pour beaucoup d'argent
Leurs mères les allaitent
pour faire ton beurre
Et leurs géniteurs les élèvent à la sueur

Ô, le saigneur de notre vie misérable
Nous mangeons les miettes tombées de ta table
Nous buvons l'eau sale de ton ménage
Pis nous dormons
sur le fumier des péages

Il n'y a plus d'étrangers
mais des vies perdues
Des sans nom et n'avoir pas
marchant les pieds nus
Le goudron des asiles les murs des prisons
Ne nous donnent pas encor assez de leçons

JE RESTE À MONTRÉAL

Je reste à Montréal
Mon île mon idéal
Elle se prend pour un bateau
Tous les jours il y fait beau

Le grand jour est le maître
Pour accomplir son destin
Que d'effort pour paraître
Le plus fort des marins

Au bord des rives de l'eau
Les muses sont sauvages
L'habitant reste sage
Pêcheur cultive le beau

Et l'île dans sa coque
Des naufragés se moque
Bondissant sur les vagues
Elle leur passe la bague

Marié avec la belle
Qui offre ses maîtresses
Aux passagers en liesse
Pour une vie nouvelle

Je reste à Montréal
Mon île mon idéal
Elle se prend pour un bateau
Tous les jours il y fait beau

ASSIS SUR LE VOLCAN

Assis sur le volcan
Je regarde le Soleil
Mon chien couché près de moi
Dans son sommeil semble dire
Quand est-ce que cela va finir

Debout sur mon roc
Je songe à la Lune
Mon chien aboie aux étoiles
Et je traduis son mental
Tu vois je reviens égal

Rien ne sera pire
Rien ne sera mieux
Il n'y a d'heureux
Que de se savoir vivre

QUE LE VENT A VENTÉ !

Que le vent a venté !
Paroles envolées !

Maîtres de la pitié
Biens nourris biens logés

Que la pluie a mouillée !
Le drapeau déchiré !

Saints patrons desséchés
Squelettes crucifiés

Que la nuit a noirci
Les yeux des insoumis

Toute la vie volée
Toutes les vies violées

Que les mers ont pleuré !
Leurs poissons avortés !

Race d'humains bêtes
Sans volonté quête

Que la Terre a souffert !
Guérie par tous les morts !

Dieu inutile fin
Ange démon du bien

Que le vent a vent !
Paroles envolées !

La vie plus forte
Par la mort l'emporte !

Ô, MON PAPA !

Ô, mon papa, tu es parti
Mais tu ne m'as pas laissé seul
Car ton amour m'accompagne
Père, ta voix m'accompagne

Je pourrai aider l'orphelin
Partager le pain et le vin
Avec tes outils dans mes mains
J'instruis les enfants de demain

Et quand j'aurai de la peine
Tes amis seront sans gêne
Pour me répéter ton grand nom
Toi, mon papa tu étais bon

Je vivrai avec grande joie
J'essuierai larmes amères
De mes compagnons sans père
Qui t'aiment sans raison ni loi

Tu m'as appris que de l'amour
Vient le pays des amis pour
Naître et vivre et mourir
Sans peur d'être seul et de jouir

Tu me laisses un paradis
Où les muses sont mélodies
Dans le cœur de mes poèmes
Tu chantes la vie qui aime

Mes enfants porteront ton nom
Puis ils inventeront leur vie
Pour plaire à ta fantaisie
Tu seras curieux de leur don

Ô, mon papa, et pour toujours
Tu m'as nourri de ton amour
Tu as été la patience
Pour me dévoiler la science

Ô, mon papa, tu es parti
Mais tu ne m'as pas laissé seul
Car ton amour m'accompagne
Père, ta voix m'accompagne

À MA PALOMA

Je traverserais la mer à pieds
Pour te rejoindre ma bien aimée

Le temps de vie pour moi ici c'est arrêté
Tu es mon beau souvenir pour l'éternité

Comment avoir
le goût de vivre sans liberté ?
Le seul devoir que nous avons est d'aimer.

Le malheur,
c'est de compter sur les autres.
Le bonheur,
c'est de ne rien attendre de personne.

Les gens qui ont peur souffrent
et finissent par se soumettre.
Les gens qui ignorent la peur résistent
et restent dignes.

Mourir d'amour

c'est mourir de vivre

Mourir d'amour

c'est survivre à la mort

Vivre encore

c'est aimer toujours

LA LIBERTÉ S'AMUSE

Exilée sur le trottoir
Circule la mémoire
Communauté notoire
Des jours et des nuits sans espoir

Va le poète le dernier
Vivre la vraie richesse
Amour de l'éternité
Contenter ses maîtresses

Et meurt l'envieux cupide
Avec l'argent malheureux
Le pauvre est stupide
Avec l'or des orgueilleux

Exilé sur le trottoir
Je fais tourner le monde
Et jouis sans le vouloir
La gueule rubiconde

Et vive la science bue
Calice des délices
La mamelle des repus
Les plaisirs sans supplices

Et passent les fantômes
La bourse des impuissants
Jamais pouvoir ne chôme
Les morts ne vont pas bandants

Exilé sur le trottoir
Je rêve une chanson
Au matin de tous les soirs
Je chante à l'unisson

Et fais danser les muses
Tu dois ce que tu te dois
Tu pourras ce que tu pourras
La liberté s'amuse

POÈME

1

Orphelin de tout
Apatride et sans dieu
Maître chez moi
Je fabrique ma chance
Trompe le destin

2

Ma langue étrangère
Aux croyants à l'enfer
Je vais par la vue
Surprendre le néant
Jouir de l'instant

3

Je tairai mon nom
Aux fossoyeurs
Je fuirai la foule
Loin des goules
Je prendrai le vent

4

Assis sur une pierre
Je compterai mes doigts
Et jetterai au feu
Mes mauvais yeux
Pour voir clair

5

Habillé en bête
Je parais roi
Et c'est ma fête
Les muses sont prêtes
De mon amour

6

Mais les attachés
Promènent leurs liens
Sur les chaussées
Les polices endimanchées
Torturent le sacré

7

Sous les drapeaux
Tremblent mes os
Aux frontières
Crie la misère
La paix éborgnée

8

Ô, passant inconnu
Continue mon chemin
Jusqu'à l'infini
L'éternité me sauve
Et ta main bonne

9

Jamais ne suis seul
Avec le bien
Toujours écouté
Par le cœur du mien
Au sein généreux

10

Consommez
Votre dieu
À toutes les sauces
Et taisez-vous
Orphelins de rien

HUMAINS AUGMENTÉS

Enfantés dans la douleur
Circoncis en chœur
Baptisés dans la pierre
Convertis en pleureurs
Enseignés avec des épines
Enrôlés d'ignorance
Enrobés de violence
Nationalisés de peau
Assemblés en un drapeau
Engagés au sacrifice
Éternels novices
Agneaux de la prédation
Esclaves salariés
Innocents volontaires
Bafoueurs de la liberté
Rabroueurs de l'amour
Amis de la haine
Délateurs amateurs
Violeurs anonymes
Pacifiés de force
Soldatesque sportive
Parieurs de sang
Abonnés à l'argent
Reproducteurs garantis
Copulateurs remerciés
Géniteurs insensibles
Penseurs stériles
Crapules frigides
Héroïques assassines
Martyrs consentants
Rois de la combine
Bâton des concubines
Électeurs érectiles
Aboyeurs inoffensifs
Clientèle virile
Cons sommateurs
Identités mortelles
Origines bestiales
Aliénés informés

Troupeau vacciné
Armée masquée
Errants économiques
Viande à canon
Terreur des vivants

LE SOU DU TRAVAIL

Le sou du travail est sacré
Les lois tu feras appliquer
Pas confiance au patronat
Le premier syndicat c'est toi
Tiens ton patron par les couilles
Si tu veux pas qu'il te dépouille

Si tu es dans le service
Le pourboire n'est pas du vice
Réclame bien ton salaire
Au client au mauvais air
Le sou du travail est sacré
Dans ta poche la dignité

Y aura toujours des enfoirés
Qui t'empêcheront de palper
Ton pourboire bien mérité
Tu leur serviras sur le nez
Que ta faim est récompensée
Le sou du travail est sacré

Il a fallu l'éternité
Pour que la vie soit bien gagnée
Le beau travail a ses lois
Tu ne marches pas sur les droits
Des ouvriers tous sacrifiés
Pour ton bonheur l'humilité

L'art de vivre est courtoisie
Humain ou bête tu choisis
La culture la nature
Bel esprit est nourriture
Quand le bedon est satisfait
Ton content avec la monnaie

Le salaire universel
Est de la justice le sel
Tu jugeras sur parole
Quand tu toucheras l'obole
Apprends qu'aux intéressés
Le sou du travail est sacré

LE MIRACLE

Le don est offert à l'hôte
Main ouverte le cœur sans faute
Ce que l'on se doit de donner
Peu importe la quantité

Si la qualité demeure
L'on ne peut pas offrir un cœur
À celui qui mange des pierres
L'hostilité a goût amer

Je suis riche de pauvreté
Le peu que je peux posséder
Je le donnerai sans compter
Ma promesse est équité

Donne le geste et la beauté
Tel est du cœur la destinée
Tendre le présent en cadeau
L'offrande remplace les mots

Le commerce humain est gratuit
Échanger tous les mots suffit
Écouter, sentir, voir, flairer
Toucher à l'autre pour de vrai

La présence la parole
Chacun dévoile son rôle
L'histoire est toujours drôle
Les rires et les pleurs s'envolent

Les miracles s'échangent là
On marchande chacun ses biens
Sur la place publique on tope
Affaires conclues on aura bu

Le don est offert à l'hôte
Main ouverte le cœur sans faute
Ce que l'on se doit de donner
Peu importe la quantité

IL PLEUT DES CENDRES

Il pleut des cendres
Il neige du sang
Triste ma chambre
Pauvre le vent

J'allai à l'école
La guerre est venue
La paix est partie
Je suis seul

Ma maison
Ce ne sont pas ces ruines
Où souffrent mes pieds
Où mon cœur s'est noyé

Quand sera-t-il quand
Pourquoi pourquoi
Rien ne bouge
Pas même mes lèvres

Mon maître a disparu
J'ai peur de me perdre
Où est ma ville
Où est tout

FAISONS LES COMPTES

1

Venez, vous en payer une tranche
Chez Jean Bonneau
Boucher à l'Émeri
Vous y ferez le tour de France
En franche compagnie

2

Tous les jours c'est dimanche
Quand on est avec des amis
À user nos semelles
Sans monter à Paris
Vous ferez les nouvelles
Sur toutes les tivis

3

On fait des blagues des gamineries
En gueulant à table
On rouspète
Comme des pas polis
Dans un' drôle de fête
Dans toute la crèmerie

4

C'est qu'on a dans la tête
Des fâcheuses envies

De trancher le lard
Des pourceaux établis
Allons franchouillards
Trop dure est not' vie

5

Y en a marre de tout l'beurre
Que fait pour lui tout seul
Le patron d'l' économie
Qui nous fout sur la gueule
Sa matraque nazie
Et fait de nous son ennemi

6

Pour dire la vérité
On manifeste
Pas pour des conneries
On jette not 'veste
Pour lui mettre
Les points sur les i

7

Et si le roi nous envoie
Son armée de sagouins
Il devra savoir
Qu'on en viendra aux mains
Comme dans l'histoire
Qui faisait des raccourcis

8

Nous perdons tout
Sauf l'appétit
Du bonheur
Nous jetterons tout
À l'égout du malheur
Le mal de coeur

9

Sans blague on sert les dents
En mangeant not' misère
Tous ces ventripotents
Feront de not' chienlit
Leur propre testament

10

Venez, vous en payer une tranche
Chez Jean Bonneau
Boucher à l'Émeri
Vous y ferez le tour de France
En franche compagnie

11

Tous les jours c'est dimanche
Quand on est avec des amis
À user nos semelles
Sans monter à Paris
Vous ferez les nouvelles
Sur toutes les tivis

12

En campagne
Dans nos banlieues
Aux centres villes
Sortons du bagne
De la Conn 'rie
Le monde nous r'garde
Et pète un coup

13

Les fachos et les gauchos
Ne casserons pas
Ce qu'a construit
Nos vieux papas
On a l'endurance
Fiers d'être la France
Et tous nos amours
Libres d'être libres

14

Venez, vous en payer une tranche
Que nos coudées soient franches
Au bar de la bonne chance
Nous fabriquons notre espérance

LUCIDITÉ AMÈRE ET DÉSESPOIR TOTAL

Mais des affamés
Mais des sans logis

Mais des enfants perdus
Mais des orgies consommées

Mais des armées de pauvres
Mais des lumières éteintes

Mais l'intelligence moquée
Mais la malice récompensée

Mais y a pas de mais
Mais sans amour

Mais le sens de la vie
Mais le noir tout autour

Mais la démocratie
Mais les nazis

Mais le b.a.-ba
Mais la C.I.A.

LA NUIT TOMBE

La nuit tombe
Les ombres se tiennent aux portes
Les rideaux sont tirés

Dans l'huis de l'aube
Le matin cogne
Le jour tend son poing

Sonne le glas
L'indifférent mépris
L'injuste destin

Du Soleil rien
Du feu la faim
Gorge nouée

Midi explose
Les mains cèdent
Cœur à la bouche

Après se meurent
Les noyés de la pluie
Inaperçus

LA MORT N'EXISTE PAS

La mort n'existe pas
Il n'y a que le mauvais
La beauté reste la beauté
L'amour fidèle et ses enfants

La mort n'existe pas
Il n'y a qu'une mécanique
L'éternité sans horloge
Il y a seulement le coeur

La mort n'existe pas
Il n'y a que le travail
Le temps n'a pas d'enfants
Nous devons être patients

La mort n'existe pas
Il n'y a que l'absence
Un cœur qui bat le néant
Le souffle du vent

La mort n'existe pas
L'éternité peut-être
Les muses s'amusent
Les poètes rusent

La mort n'existe pas
Le chagrin frappe
Les amants dansent
Les autres regardent

La mort n'existe pas
Seule l'absence
Qui compte ses pas
Ne souhaite plus rien

LE GARÇON À LA ROSE

Au coin de la rue qui tue
Un garçon offre un' rose
À chaque passant élu
Car son cœur ému ose
Parler d'amour tout le jour
Pour croiser les amoureux
Les éternels bienheureux
Ceux qui vivent l'éternité
La lumière dans les yeux

Au coin de la rue qui tue
Un garçon offre un' rose
L'ignorent les ignorants
Malfaisants condescendants
On ne stationne pas ici
L'immobile est interdit
Y a que les ratés du progrès
Qui dépensent leurs intérêts
À toujours courir pour le mieux

Au coin de la rue qui tue
Un garçon offre un' rose
Et qui le veut la recevra
La chance est là cueille là
Non merci dit celui-ci
Pas intéressée dit celle-là
La rue parle toute seule
Les chéries ne sont pas bégueules
Elles reçoivent l'amour gratuit

Au coin de la rue qui tue
Un garçon offre un' rose
Des fantômes font des tâches
Le jour des renégats noircit
Des rigolos rigolent
Les nouveaux enfants sont fols
Chérie, tu passes sous mon nez
Ta bouche rose est pincée
Comment t'ai-je chagrinée ?

Au coin de la rue qui tue
Un garçon offre un' rose
À chaque passant élu
Car son cœur ému ose
Parler d'amour tout le jour
Pour croiser les amoureux
Les éternels bienheureux
Ceux qui vivent l'éternité
La lumière dans les yeux

LE MAL AIMÉ VENGEUR

La violence politique
T'a jeté sur le trottoir
Mal aimé est un vengeur

La violence politique
Déchire le drap de ta peau
Les mensonges ont des couteaux

La violence politique
L'oppression systémique
La peur qui tue tous tes rêves

La violence systémique
Toutes les gloires et les profits
Les crimes les guerres la misère

La violence systémique
Le silence des artistes
Complices de la vermine

La violence systémique
Surgit du ventre fécond
Des bêtes immondes

La violence politique
La violence systémique
La faiblesse des violents

PAR ICI C'EST CAUSE TOUJOURS PAR LÀ-BAS C'EST FERME-LA

Artistes de la finance
Tous les jours ils font la manche
Avec leurs produits à vendre
Sur le marché des pieds tendres

Il n'y a plus rien à dire
Farme ta yeule baisse les yeux
Les agents vont te maudire
Si tu ne joues pas les heureux

Parce qu'il faut pas critiquer
La patrie t'offre la pâtée
Tu peux péter comme du monde
Tu fais triper tout le monde

Surtout ne les fais pas penser
Ça fait trop mal d'être un connard
Toi qui es diplômé en art
Tu philosophes dans les bars

Le public est de ta clique
Vous portez ensemble la croix
Vous rêvez d'une république
En chantant d'une seule voix

C'est de la faute aux étrangers
Les anglais s'ti nous ont tout pris
Les français lol sont tous maudits
On est bin seuls pour nous crosser

La bienvenue aux étrangers
Signifie bonjour au revoir
Les étrangers sont étrangers
Laissez donc les colons boire

Le pays tout seul boit tout seul
N'a pas d'ami pour sa gueule
Il se regarde le nombril
Remet un burger sur le grill

De bonne guerre on a détruit
Et appauvri bien des pays
Et leurs pauvres viennent ici
Construire notre beau pays

On en a fait des immigrants
Pour oublier qu'on est parents
On a créé notre race
On emmerde toute la place

T'es pas content retourne' chez vous
Ici ce qui compte c'est nous
Y a qu'à voir le jour des votes
Notre nation la dévote

L'immigrant vote libéral
Car le patron le plus loyal
Donne sa part à l'animal
C'est lui qui travaille normal

Tous les peuples folklorisés
Sont des blancs-becs la risée
Les coutumes endimanchées
Donnent au colon sa fierté

Artistes nationalisés
Vous vous êtes tous engagés
Contre les savants poètes
Qui ne font jamais la quête

Les véritables artistes
Donnent ce qu'ils ont à donner
Alors ils chantent pour chanter
Les oiseaux ne sont pas tristes

Les beaux pays sont les nombreux
Cœurs battant pour
les autres cœurs
Ceux d'ici et tous ceux d'ailleurs
Tout ce qui plaît aux amoureux

LES BOURGEOIS JOUENT AU THÉÂTRE

Les bourgeois jouent au théâtre
Comédies de pauvres actes
Le peuple peine dans la rue
Réclame les coups de pied au cul

Harpagon leur envoie Marron
Le zélé pour les embrouiller
Les fils de bourgeois protestent
Papa prête ses flics pour jouer

Dans les colonnes des journaux
Les larbins font les caniveaux
Le sang fait la bonne encre
Le populo est bon cancre

À la télé les prostitués
Font le trottoir des Élysées
La majorité fait les goûts
Les artistes montrent leur trou

AH ! La France sent le rance
Ses valeurs puent la finance
Le peuple pue de la gueule
Les riches se décrottent seuls

Vivement un bon dictateur
Qui r'mettra les pendul' à l'heur'
Tout ce qu'on veut c'est notre pain
Et jouer à tuer les étrangers

Qui bande pour la commande
Hurlera avec sa bande
Effacera la lumière
Pour ne pas voir la misère

La France mouche ses glaires
Avec ses doigts comptent ses sous
Harpagon ne paye plus guère
Des gages à la Molière

J'veux pas quêter à l'Élysée
Y a encore de quoi se bourrer
Tant qu'il reste la vinasse
La patrie est bonnasse

Nous les gilets bleu blanc rouge
On sait que la Terre bouge
Ceux d'en haut tomberont en bas
Et le bas volera très haut

Alors pas d'lepen pour flipper
Marron c'est la bonne couleur
Des bourgeois qui flairent l'odeur
Du populo enfirouapé

Allons, allons, buvons, rions
Nous sommes pas des moribonds
Y a de la drogue du sexe c'est bon
Pour les animaux des nations

EN VERS OU EN PROSE LA POÉSIE RÉVÈLE LE CRÉATEUR

En vers ou en prose la poésie révèle le créateur.

Le présent est le seul cadeau donc le temps c'est nous.

Un poète qui n'est pas dans l'action est un poète mort.

Que chacun fabrique sa vie disent les poètes en action.

Quand on est dans l'action on est tout le temps en danger.

Le mot courage vient du mot coeur.

C'est l'inspiration qui commande les courageux.

Sans peur l'amour donne tout ce qu'on lui donne.

Les courageux sont rares et l'amour est le rempart

Contre la peur est l'amour le levain du courage.

En vers ou en prose la poésie révèle le créateur.

Ils sont attirés par les richesses du paradis terrestre.

Ils nous contraignent par la ruse et la force à regarder le ciel

Comme si nos récoltes devaient alors tomber de là-haut.

Pendant ce temps de pénitence ils violent l'Humanité.

Ils volent à la vie. Ils torturent l'homme, la femme et l'enfant.

Ils nous donnent des drapeaux pour couvrir nos misères.

Ils font des signes pour détourner notre regard de leurs crimes.

Ils dévorent les plantes, tuent les animaux, nous écrasent.

Ils ont pour complice la lâcheté des cœurs

Durcis par la paresse de la volonté.

Ils sont publicisés par les esprits timides de la morale.

VOUS, HUMAINS

Je mendie pour vous
Je mendie un peu
Je mendie beaucoup
Je cherche qui
Je cherche quoi
Je veux savoir
Qui est quoi
Et je reçois
Des coups
Une aumône
Des clous
Des sourires
Mais des rires
Et des cris
C'est écrit
Par les scribes
Que la mendicité
C'est la cité
Qui mendie
Et je mens
Quand je dis
Que je mendie
Pour vous

C'est pour bibi
Mon moi qu'a faim
D'une autre fin
Que de mourir
En mendiant
Pour tous
Et pour rien
Sur ce coin
De terrain
Où je stationne
Sans permis
Je mendie
Autre-chose
Que l'envie
Des choses
Que je mendie
Aux êtres qui passent
Sur la place
Où je demeure
Comme une pierre
À méditer
Un repas un coucher
Avec la mer et le soleil
Oui je reste
Comme un caillou
Près des vagues
De la foule
Dans le vent
Des sentiments
Sous la pluie
Des boniments
Aux heures fatales
De la morale
Et du trou
Où je mendierai
Pour les souris
Et les puces
De la conscience
Un p'tit sous
Messieurs-dames
Je suis saoul
À Notre-Dame
Mais mon âme
N'a pas de poux
Je mendie pour vous
Je mendie un peu
Je mendie beaucoup

Avec ta moitié aimante, amant, voyage !

Le ciel est ouvert ! Je peux mourir pour renaître, comme je le veux.

Et je renais, étonné et curieux des dons prodigués par la providence; amoureux de la vie, joyeux sans possession : moi-même !

Ô, paradis ! Source terrienne ! L'enfer sur tes rives !

Ô, paradis ! Berceau de la vie !

Les bras des muses bercent mon génie comme un enfant !

Je suis libre d'aller !

Découvre ma route, elle a le visage de la mer !

Les poissons dans l'eau ne sont pas résignés.

Quelle fille choisir parmi toutes celles qui me regardent avec dans le sourire des promesses de jeux aux règles infinies !

Je serai père de mes enfants et enfant de mes enfants !

Il n'y a donc pas d'ancêtres au paradis, ils sont tous ici à téter à la mamelle des muses.

Et si ma mie a du génie c'est que l'éternité lui a donné le temps pour y penser !

Regarde ! Tu es bien chaussé pour la grande marche, paré pour la grande farandole aux angelots et costumé pour un défilé de bonhommes !

Quel plaisir de mourir quand on peut renaître à l'infini ! Et de laisser le souvenir heureux dans le cœur des amis qui t'ont nommé capitaine !

Te voici rembarqué pour une autre fredaine, endimanché au bras des éternités en fleurs.

Que du bonheur, quand le malheur te frôle - car si l'enfer est court, le purgatoire est long !

C'est la saison où tu veux éclore pour mûrir la récolte de tes fruits, et passer l'hiver au bord du feu des étoiles.

ILS VOULAIENT L'AMOUR

Ils voulaient l'amour
Ils ont eu du sexe

Ils cherchaient l'argent
Ils ont trouvé la mort

Ils désiraient le pouvoir
Ils sont restés impuissants

Ils fuyaient la solitude
Ils se sont perdus

Ils voulaient posséder
Ils n'ont plus rien

ÇÀ C'EST !

La politique est une médecine
La santé est un bizness
Les gens des clients

L'hospitalité a fermé ses portes
Les cœurs sont en abîme
La haine est systémique

L'argent le dernier mot
Achetez le dernier cri
La mort le crédit

La croyance une science
La volonté une paresse
Le désir un appel d'offre

L'humanité un désert
Les gens des absents
La planète vide

Les artistes sont responsables.
Mais ils se taisent.
Ils n'instruisent pas le peuple.

LA GOUALANTE DU POCHETRON

Ma guitare est la pire des maîtresses
Je ne peux la quitter pour une princesse
Qu'elle joue tragique ou fasse la drôlesse
Sa musique occupe bien ma paresse

J'ai pas le sou et je suis rien
J'ai des amis qui sont pays
Jamais seul sous mon parapluie
Soleil est là je me sens bien

La tendresse touche le cœur
L'drap d'ma peau ressent la douceur
Alors qu'les drapeaux de l'horreur
Rudoient la vie d'mes âmes sœurs

J'irai bien flâner à Pampelune
Mais je n'ai jamais trop de la thune
Pour voir les indiens qu'est-ce qu'y fum'
Y en a du aussi bon sous mes Lunes

J'ai pas de nouveau refrain aujourd'hui
J'ai mal dormi avec mélancolie
Elle remuait sur ma paille en maudit
Qu'est-ce que j'ai gueulé au garde de nuit

Les bleus m'ont ramassé j'étais trop cuit
J'hais l'confort d'la taule j'préfèr' l' bruit
La vill' qui dort a des rêves inouïs
Je veill' sur ell' cette vieille chipie

Des fois elle chante et c'est minuit
À ma tocante sonne l'paradis
Si j'trouve d'quoi boire dans mes replis
Écoutez ma goualante c'est gratuit

SOUVENIRS DU RÉEL

Ils ont dit
Il faut protéger le français
Et ils m'ont arraché la langue
Ils ont dit
On aime la musique
Et ils m'ont coupé les mains
Ils ont dit
Il faut éliminer la pauvreté
Et ils nous ont massacrés
Il est dit
Tu ne tueras point
Mais les armes sont bénies
Il est dit
Dieu est amour
Mais ils l'ont torturé
Ils ont dit
La terre nous appartient
Et ils m'ont chassé
Ils ont dit
On aime la liberté
Et ils m'ont mis en cage
Ils ont dit
Tu aimeras ta mère patrie
Et ils ont enterré la femme
Ils ont dit
Respecte le pays de tes pères
Et ils ont exilé le mien
Ils ont dit
Occupe-toi de tes enfants
Mais où sont mes enfants ?

ASCENSION

Monté au ciel
Retombé par terre
Logiciel
De misère

Marie-toi
À la vie
Toute maitresse
De bon aloi

Je me suis choisi
En premier lieu
Pour vivre ma vie
Sans l'aide d'un dieu

Ce que je veux
Faire ce que je dois
Tout ce que je peux
Choisir ma loi

De haut en bas
La mauvaise foi
De bas en haut
L'humain salaud

Très peu de gens
Aiment leur enfant
Devenu grand
Pauvre mendiant

La mère du monde
La terre des pères
La peur féconde
Regardant la guerre

Qui voudrait un cœur
Récolte des pierres
Qui frère ou sœur
Distribuera le bien

ON APPREND À LIRE DANS LE GRAND LIVRE DE LA VIE

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

Tout ce qui vit excite ta curiosité
Les animaux, les plantes,
tous les éléments
Tout l'Univers t'appartient pour l'étudier
Avec tous tes sens, regarde, et écoute !

Observe et poses-toi toutes les questions
Écoute bien ton cœur qui bat à l'unisson
Tes émotions t'inspireront des images
Tes pensées seront coloriées de sentiments

Tout ce qui vit est écrit dedans et dehors
Tout seul tu écriras tes propres paroles
Car tu es un bel animal qui pense comme
La nature adorée te fait bonhomme

Regarde ! Tout ce qui vit parle ta langue
Poète de tes jours, oui, voici tout l'amour
Tu es né savant, tu peux travailler, créer,
Ta belle personne plait à la vie sacrée

Sur ton chemin tu trouveras des dons
Prodigue tes talents pour le monde
Tes muses rendront jalouse la Joconde
Qui de ton génie t'ont offert un joli nom

La poésie est le même mot que la vie
Ta vie est la poésie que tu te fabriques
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète
Tu es responsable, tu réponds de toi

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

HUMANITÉ :

Être : humain
Avoir : la vie
Pays : la Terre
Religion : amour
État : liberté
Loi : non-violence
Richesse : le don de soi
Qualité : la curiosité
Projet : construire la paix
Mouvement : perpétuel
Temps : présent
Rêve : créer
Création : rêve
Naître : sans peur
Vivre : sans peur
Mourir : sans peur

LE JOUR SE LÈVE

Le jour se lève ouvre les yeux à la lumière le pays paraît
À chaque saison par tous les temps la beauté charme
Le cœur des amoureux s'emplit de courage volontaire
Ils tendent leurs bras pour embrasser leur infinitude

Le babillement des nouveaux nés étonnent les oiseaux chanteurs
Et les libres poissons dans l'eau gaie nagent par cœur
Tandis que les montagnes embrassent les rivières joyeuses
Quittent le nid secret des sources pour abreuver le mystère

La vie sans raison vit et voit tout ce qu'elle fait naître
Et la nuit qui passe comme le jour va naître à la fenêtre
Une jouvencelle rêve derrière son rideau en dentelle
Un jouvenceau mène sa monture au galop du ciel

Ya ! Ma belle ! Défie le vent comme je défais mes liens
Oyo ! Mon beau ! Défais ton habit comme j'enlève mon voile
Il est temps de nous connaître et d'abord disons nos noms
Sur la table du présent le diamant de nos cœurs en offrande

La joie de vivre a des amants, gare à l'eau vive, gare aux serments
Que chaque jour renaisse avec de nouvelles promesses dans le vent
La poussière d'hier pour modeler ton visage avec l'eau de l'éternité
Chaque instant les amoureux libres côte à côte n'ont pas de passé

Le jour se lève ouvre les yeux à la lumière le pays paraît
À chaque saison par tous les temps la beauté charme
Le cœur des amoureux s'emplit de courage volontaire
Ils tendent leurs bras pour embrasser leur infinitude

À LA PIERRE

Nous, les pays appauvris
par les pays enrichis !
Vous, les témoins des crimes !
Toi, le tribun malin !

Nous, la somme des humanités !
Vous, les paresseux de volonté !
Toi, l'élu du silence !

Nous, que la misère assassine !
Vous, que l'opulence honore !
Toi, le parent sans enfants !

Il faudrait cracher
et recracher à la face de qui ?
Ils, les prophètes, les grands,
les chefs, arrogants !

Je ne plie jamais mon genou;
je ne courbe pas ma nuque !
J'embrasse l'humanité,
je pardonne au passé !
Je suis libre d'aimer,
je suis ivre de beauté.
Ma patrie est sans armes
Mon cœur est plein d'outils
Mes mains embrassent le pain
Ma bouche pétrit l'amour
Ma famille est sans larmes
Mes parents sont chagrins
Mes enfants sont la joie
Et moi je suis là

Ma terre est la Terre
Je garde les étoiles
Je marche au Soleil
Je compte les Lunes

POURQUOI AI-JE TOUJOURS DU CHAGRIN ?

Pourquoi ai-je toujours du chagrin ?
Pourtant j'ai la vie, j'ai le pain

Je suis toujours ce petit enfant qui attend
Ses parents à la sortie du camp

Pourquoi ai-je toujours du chagrin ?
De quoi je me plains on me fait rien

Je suis celui qui n'est pas vu ni aperçu
Sans famille sans rien même pas
un chien

Pourquoi ai-je toujours du chagrin ?
Le camp est là jour et nuit

Y a plus de rossignols ni de roses
Pour accueillir papa et maman

Pourquoi ai-je toujours du chagrin ?
Parce que je ne peux partager ma joie

À l'horizon ils construisent
de nouveaux murs
Le ciel est couvert de drapeaux
c'est la nuit

Pourquoi ai-je toujours du chagrin ?
J'avais cru la paix mais ce n'était qu'une trêve

LA MAISON DES ÉTRANGERS

Arrivé sur le seuil de la maison des étrangers
Personne ne m'invite à entrer
Je crie ton nom personne ne répond
Il n'y a pas de porte ni de gardien
Mon cœur bat comme le tien
Ton cœur bat comme le mien
Arrivé sur le seuil de la maison des étrangers
Il n'y a pas de porte ni de gardien
Tu cries mon nom personne ne répond
Personne ne t'invite à entrer
Arrivé sur le seuil de la maison des étrangers

La maison des étrangers n'a pas de murs
Les étrangers yeux curieux tête dans le ciel
Bras dans le vent le cœur en bandoulière
Nomades sur terre et mer la peur en bandoulière
Courageux adversaires contre le mal de terre
Contre le mal de mer les étrangers sont sûrs
La maison des étrangers n'a pas de murs

L'étranger vient de son mystère
L'étranger va vers l'amour
L'étranger cherche politesse
L'étranger est une hôtesse

L'étranger est quelqu'un quelqu'une
Personne

ON VIENT DE NAÎTRE

Pis on nous dit
Toi tu es ceci
Toi tu es cela
Toi tu n'es rien
Toi tu es tout
Pis la planète
Devient
Un champ de bataille

LES TALENTS DU DON

La culture sans gouvernement c'est la nature.

La nature sans culture c'est l'Homme en moins.

La vie est sacrée créatrice de culture.

L'Homme sans cœur de la nature ne prend pas soin.

L'artiste n'a besoin que de l'amour qu'il donne.

Le don qu'il reçoit il l'offre sans maldonne.

Personne ne peut donner un cœur à personne.

Le talent c'est trouver des trésors à donner.

Travailler pour vivre et vivre pour donner
Culture humaine de toute la communauté
Le commerce des Hommes est de se parler
Le poème des paroles du pain donné

Pour nous charmer nous distraire
Fabricants magiciens bricoleurs de génie
Guérissons malades éloignons maladie
Devenons savants et l'amour provoquons

L'AMOUREUX DE LA VIE

Je provoque l'envie
Je suis marié à la vie

J'ai toutes les maîtresses
Qui vivent à mon adresse

Je quitterai la vie d'accord
J'aurai une belle mort

Le présent est un cadeau
Pour les amants sans défauts

Liberté d'être libre
Avec le droit de vivre

À ma Paloma,

JOLIE VILAINE

Jolie Vilaine
Je suis tombé dans ton lit
J'ai nagé entre tes bras
J'ai bu tes belles paroles
À la source de ta bouche
Tu as péché mes baisers
Ô, jolie Vilaine
L'amour m'a emporté
J'ai échoué sur tes rives
Dans une cascade de rires
Les gens m'ont vu me noyer
Pour tes yeux mouillés
Pour tes yeux mouillés
Ô, jolie Vilaine !

(La Vilaine est une rivière bretonne)

ORPHELIN

Quand tu es orphelin de tout
Avec un nom qui n'est pas le tien
Une langue qui n'est pas celle de ta mère
Un pays inconnu par ton père
Peut-être étranger
Sans doute étrange
Inconnu à toi-même
Et pourtant
Bien humain sur tes jambes
Sans racines qui tiennent
Sans liens qui attachent
Sans doute étranger
Peut-être étrange
Pourtant toi-même
Inconnu
Bien présent par ton souffle

Quand tu es orphelin de tout
Père et mère inconnus
Le drap de ta peau pour drapeau
Ta voix seule pour crier
Pour naître vivre et mourir
Qu'importe les bras parents de l'être
Si l'hospitalité est de l'amour
Une politesse indifférente
Car tu es le même
Le même mais pas pareil
Que chacun te ressemble
Orphelin de bon matin
Familier demain
Avec tes gestes imite les chants
Souris à ta famille
Ta terre d'accueil

Je prends ma langue dans ta bouche
Je copie les gestes de ta danse
Je colle mon ombre à la tienne
Nous nous donnons la main
Nous acceptons le partage
Tu vois je suis tien
Comme toi tu es moi
Nous sommes différents
Parce que si semblables
Y a pas d'étranger entre nous
Y a des choses étranges dehors
Si tu regardes avec tes yeux
Tu verras mon regard curieux
Et ma bouche qui attend
Que tu prennes mes mots
Pour ton étonnement

Y A PAS D'AUTRE PARADIS

Ceux qui croivent
Et ceux qui boivent
N'ont pas idée
De ma santé
Je les enterre
Sans rien faire
Ma vie ma vie
C'est tout
Ce que j'ai
À offrir
Et je paie
Les tournées
Les valses
Et les rocks
Et à ceux qui meurent
Au bras de la peur
Je serine une rengaine
La bibine de la veine
Et j'en bois à gogo
Sur l'air des julots
Avec sur la poitrine
Le coeur de ma blonde
Qui joue dans les vitrines
Du grand monde
Où y a ceux qui croivent
Pis ceux qui boivent

Et ma goualante
Pour moi je chante:
Y a pas d'autre paradis
Pour faire notre bonheur
Amoureux de la vie
Le temps est un voleur

On me dit poète
Mais je suis
Le roi des menteurs
Le prince du baratin
Un escroc raffiné
Qui use ses souliers
À courir les muses
Pour brûler l'artiche
Que j'me fais fastiche
En minaudant des airs
Où en roucoulant des colères
Pour les tubards de la romance
Je rejoue une manche
Et quand il est bien tard
Je rafle l'oseille
Et emporte les cœurs
Je suis un voleur
Un oiseau du bonheur
Qu'il faut attraper
Avant le dernier acte
De la comédie du sang
Où surine le temps
Des perdus des chalands
Sur le trottoir
Ou dans les chambres

On me dit poète
Je suis
Un esclandre
Qu'on aimerait descendre
Ou monter au pinacle
Tout dépend du prix
De la perdrix ou du perdreau
Y en a pour les truies
Y en a pour les pourceaux
Des poètes poétant comac
Ici comme mézig et recta
On me dira poète
Comme on dit
Oiseau de paradis
Ou, c'est selon
La mise et le pompon

LUI L'AUTRE

Il ne parle ni écrit la langue de conserve
Son horizon est si vaste que les prophètes ne s'y trouvent pas
Son regard circulaire passe par lui et contourne la galaxie
Il fait tourner son monde comme un cerceau
Il chante avec la voix de sa mère
Il parle avec la gorge de son père
Il parle la langue de l'amour
La langue universelle des amoureux de la Terre
Le plus beau pays de l'Univers
Et il se fout bien du drapeau
Qui est le linceul du troupeau
Lui ?
Il n'a qu'un drapeau de peau
Un cœur en Soleil
Une intelligence universelle
C'est un humain
Maintenant toujours
Présent offert
Cadeau accueilli
Comme un bouquet de roses
Comme le pain frais
Et la rosée du matin
Il naît en ouvrant les yeux
La vie est ...
Il se tait
Et retient son souffle
Le lait coule
Il essuie sa bouche
Il sourit
Il part en courant
Après les oiseaux
Il saute avec le vent
Bondit sur les vagues
Erre sur la Terre
Marche sur l'eau
Cueille les fruits
Mange des amours
Dort sur ses rêves
Vit sur son établi
À plancher le ciel
De feux d'étoiles
À boire le miel
Des frivoles artifices
Pour que la muse
S'amuse
Il s'amuse
À muser
Sa vie !

VOYOUTERIE

Je vis en dehors de la loi
Je suis un voyou honnête
J'ai qu'une parole pour toi
Je partage tout c'est mon fait'

Le nom de mes amis secret
Le oui à mes amies discret
Après le boulot je vais jouer
Avec le hasard ou les dés

Tu me trouveras assez tard
Dans les clandés su' les boul'vards
Je cherche des coups à Trafalgar
Mais je n'aime pas la bagarre

Je fais l'beau dans la joncaille
Que j'revends pour des broquilles
Incognito où que j'aille
Pour le taf j'ai des bonn' filles

Si j'suis parti en vacances
C'est pour me mettre à l'ombre
Trop de Soleil trop de chance
Tombé sur un mauvais nombre

J'fais appel à ma confrérie
Mes potes soulagent ma pein'
S'occupent d'mon épicerie
Dépensent mon bas de laine

Quand je retourne à la vie
Je paye ma tournée à crédit
Mes diables d'amis à Vauvert
Je me vois au fond d'mon verre

Je partage tout c'est mon fait'
Mais j'ai des jours sans fair' la fêt'
Je bois l'amer alcool cul sec
Je dois pour trimer faire le mec

LA JOIE

Éveille-toi et parle
Au milieu de la foule
Au milieu du tumulte
Dans les cafés
Sur les places
Mets-toi à parler
Improvise
Le journal du jour
Le poème à venir
Le présent sur tes lèvres
Parle sans peur
La mort se tait
Parle la vie
La misère se tait
Parle l'amour
Chante la beauté
Musique tes richesses
Rime ta joie
Agite les mots
Danse les gestes
Parle avec tous
Parle contre tous
Toujours parle pour tous

LA POÉSIE

La poésie est le même mot que la vie.

Ta vie est le poème que tu te fabriques

Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète.

Tu es responsable, tu réponds de toi.

HUMAINE INDIGNITÉ

À force de te taire
Tu ne sais que braire
Tu sais que tu vas plaire
Aux militaires

T'as choisi ton chef
T'as choisi ton fief
Tu fais ton bénef
Mais tu niques bézef

Ton connard de boulot
Ton match d'alcoolo
Ton vidéo porno
Ta vie de clodo

Ton drapeau de servitude
Ta croyance l'habitude
Ton identité la bite rude
Virus d'la multitude

Le connard du coin
En a marre du foin
Il pisse loin
Pour avoir le point

C'est un vrai zéro
Un faux numéro
Un clown de mélo
Qui fait l'salaud

La sociale le ménage
Met l'oiseau en cage
Il chante à tout âge
Prisonnier volage

C'est bien d'être con
T'es engagé pour de bon
Tu bois des canons
Pis tu fais l'mich'ton

Quand c'est la crise
Tu fais des bêtises
On t'excuse aux assises
La lâcheté est admise

Voilà pour les darons
Si ta chanson a du bon
C'est qu'y a pas de son
Qui sort d'la prison

Le chef a dit rendez les armes
La laine a été tondue
Le chef a dit suivez moi
Ils sont sur le cul

Et ils pianotent sur leurs tablettes
Des signes d'analphabètes
Nous voulons ce que nous voulons
Crient-ils de leurs gueules muettes

Y A PLUS QU'DES CLOWNS POUR NOUS GOUVERNER

Y a plus qu' des clowns pour gouverner
On joue plus à la loyale c'est foiré
La république peut aller se recycler

La discutaille a pris mauvais goût
Et la frustraille vous pogne le chou
C'qu'on est pas beau d'vivre à genoux

On voudrait qu' les curetons rappliquent
Avec le bon dieu tout s'explique
Pis la police est instruite pour la trique

On a jeté nos vieux
pis abandonné nos enfants
On est accroc au jeu
qui nous gagnent perdants
Alors frustrés on en veut encore
et en courant

On consomme et on s'assomme car on fuit
Ce qui nous suit notre conscience abrutie
À l'heure des élections
on n'a plus d'érection

Impuissants il nous faudrait à tous
le pouvoir
Mais la bandaison ne dure mollement
qu'un soir
Pis le lendemain au turbin
c'est un foutoir

Chacun y raisonne à sa façon
répète la leçon
Qu'les acteurs dégoisent
dans nos feuilletons
Les écrans absorbent
nos dégueulis sans façon

Pis la publicité nous promet du nouveau
Chaque bœuf est un ancien veau
Et les chiens reniflent le caniveau

Les journalistes écrivent avec la pisse
Ah vraiment notre société n'est pas triste
Qu'est-ce qu'on est gâtés avec nos artistes !

Y a pas à dire,
Y a plus qu' des clowns pour gouverner !

DIVERS :

Indignes humains sans conscience.
Qui jettent le pain
qui détruisent la science.
Malins qui haïssent l'intelligence.
Performeurs qui souillent la beauté.
Virtuoses qui insultent l'amour.
Criminels qui volent à la vie.
Humains contre nature.
Chacun, chacune porte un nom.
Le peuple s'impose toujours !

Militaire il garde la pose
Fou en rut il croît faire l'amour

Le peuple sait bien des choses

Avec la science on tuera mieux
Y a tellement d'illuminés sous les cieux
On voit la nuit comme en plein jour !
Le peuple les yeux ouverts dort toujours

Des chefs mais pas des responsables
Les criminels ne se mettent pas à table
Les savants non engagés sont rabroués
Qui ne s'applique pas à se taire est exilé

L'artiste travaille dans l'urgence de
dire le poème du jour.
L'artisan fabrique le pain
avec la farine de chacun.
Peu importe la quantité
si la qualité demeure.
Nous serons sur cette Terre
d'habiles semeurs.

Parler rend digne
Se taire est indigne

Se taire établit le silence
Le silence installe sa dictature

Les gens connaissent en moyenne
deux cent cinquante mots.
C'est pour cela qu'ils sont
toujours esclaves et sans instruction.

Ils réclament toujours des chefs.
Ils ne sont pas
capables de répondre d'eux-mêmes.

Ils ne sont pas dignes d'être libres.
Ils n'ont pas appris la liberté.

Il faut mériter d'être libre pour désobéir.
Désobéir est
le commencement de la liberté.

Quand on sent la liberté
on cherche le respect.
Quand on trouve le respect
on pose les questions.
On doit aimer sa propre compagnie
dans les moments vides.

Pour être maître de soi
il faut s'aimer à en mourir.

Dire non c'est résister aux ordres.
Dire non c'est avoir sa propre parole.

Dire oui chef c'est accepter tout.
Dire oui chef c'est se renier soi-même.

Les gens médiocres imposent leurs codes.
La liberté d'être libre n'est pas à la mode.

L'égalité entre amis
n'a pas de différences.
La fraternité avec tout ce qui vit
créé l'abondance.

Déserter est le courage des braves.
Mieux vaut mourir que d'être un assassin.

Qui sème récolte des fruits

Qui s'aime reçoit les amis.

VIENT LA NUIT

Vient la nuit; est-ce finir ?

Voici le jour; est-ce fuir ?

Viennent les heures ; à demeure ?

Venons-nous; pour l'exil ?

Fenêtre dans le mur
ou mur devant fenêtre ?

Frontière imaginaire
ou pensées emprisonnées ?

Les cartes sont distribuées avant
et le jeu déjà fait.

Les cordes sont tressées pour rompre.

Je n'ai pas de lait pour mon enfant

Mon cœur déborde

ACTUALITÉ

L'actualité ne change jamais toujours
Le travailleur est l'artisan des jours

Les yeux ouverts sur la faim réclament
La douleur toute la chair blâme

L'esprit s'ouvre le crâne vide sonne creux
Les pensées font mal on est paresseux

Les yeux ouverts continuent à dormir
On attend un ordre pour se lever agir

L'actualité ne change jamais toujours
Le travailleur est l'artisan des jours

LES DROGUÉS DE LA CONSO

Au pays des sans soucis
Les enfants gâtés s'ennuient
Tous les jouets ils consomment
Sans effort ils s'assomment

Les marchands ont tout prévu
Les clients sont prévenus
L'espoir est ainsi vendu
Le bonheur à courte vue

Dans la liberté de choix
Pour tous et chacun pour soi
Petite mort une à la fois
La loi est un mode d'emploi

Et je veux ce que je veux
Dans le cul ou dans les yeux
Plein la vue pour les crotteux
Les jointeux et les piqueux

Le crime de pas s'aimer
Le cœur oublieux gelé
Ramasse sa vie ratée
Un peu de poudre au nez

Tous les fous tous les joujoux
Jeunesse à moindre coût
Pour travailler bande mou
Le banquier fait des gros sous

Handicapés du travail
Trainant comme du bétail
Où voulez-vous qu'ils aillent
Le dealer tient l'éventail

Magasin du Mondistan
Offre à tous les perdants
Des loisirs concupiscents
Les consument en dedans

Mais alors ils s'amusent
Sans doute ils abusent
Ils trouvent des excuses
Se vautrent avec ruse

Être libre est trop dur
Pas facile d'être mûr
Pour détruire tous les murs
D'une lâche inculture

Qui ose être digne
Reste seul sur la ligne
Mais vérité maligne
Le roi est magnanime

HUMAINE HUMANITÉ

Que les peuples deviennent amis !
Que disparaissent tous nos ennuis !
Nous serons nombreux en vie !
Pour faire de la Terre un pays !

Les civilisations disparaissent
Et pour que l'Humanité renaisse
La nature pleine d'ivresse
Invente beauté et tendresse

Je n'écris plus de poèmes
Tout ça pour dire je t'aime
Je te fous ma main au panier
Alors tu écris avec un vié

Je ne dirai plus jamais rien
J'ai donné ma langue aux chiens
Je te boufferai tes lèvres
Bouton de rose en fièvre

Je ne regarde nulle part
Je peux voir sans voir sous ton fard
La rougeur de ton cœur en feu
Quand mon œil devine tes vœux

Je n'entendrai plus les bruits
J'écouterai ta voix la nuit
Tant que le jour restera muet
Mon art restera imparfait

Je ne toucherai plus le vide
Dans l'ombre je t'imagine
J'ai chaud dans le drap de ta peau
Tu as enfilé ton anneau

Il n'y a plus qu'un seul parfum
Ton succès prend le mien pour tien
Je dors enfin entre tes seins
Mon odeur t'emporte loin

Je n'aurais goûté qu'un seul met
Ton esprit rare préparé
Sur la toile de nos désirs
Partagés en doux élixirs

Nous avons le même regret
Que le jour à la nuit remet
À nous seuls les secrets de nous
Autres amants semblables à nous

Mettons des étoiles au ciel
Le feu amoureux des soleils
Nous quitterons les poèmes
Pour répéter des je t'aime

CHAQUE JOUR

Chaque jour qui t'es offert
Tu as peur de naître libre

Tu as peur de vivre heureux
Et tu fabriques ton malheur

Tu as peur de la mort toute ta vie
Tu empêches les heureux de vivre

LA VIE PLUS FORTE QUE LA MORT

ILS ont défiguré la belle France
ILS ont souillé sa robe de terre
ILS ont empoisonné sa mer
ILS ont desséché ses sources
ILS l'ont vêtue de goudron
ILS l'ont murée de béton
ILS lui ont arraché la langue
ILS ont fait de sa lumière un désert
ILS ont fait de son ombre un abîme
ILS ont fait taire ses poètes
ILS se sont moqué de ses savants
ILS ont avorté ses enfants
ILS ont exclu ses sages
ILS ont fait de son citoyen un client
ILS ont divisé son peuple en clientèles
ILS ont armé ses deux bras
ILS l'ont vendue aux marchands
ILS l'ont sacrifiée au dieu Argent
ILS la vaccinent en ce moment
ILS ont détruit le paradis
ILS nous ont rendus malades
ILS nous vendent leurs médicaments
ILS voient la mort dans leur face
ILS voient la peur dans leur dos
ILS sont d'accord avec leur destin
ILS disent tout ce qu'ils veulent
ILS ne disent pas ce qu'ils pensent
ILS savent où se trouve la bouche
Et ILS paient contents
Y aura toujours la misère
L'honorable indifférence
Et le mépris pour les rebelles

Mais ILS n'ont point atteint
notre joie de vivre

QUAND LES COBAYES SERONT TOUS VACCINÉS

Quand les cobayes seront tous vaccinés
Que le couvre-feu sera suspendu
Que la police se retirera
Que les délateurs seront en congés

Les clients autorisés sortiront
Les magasins subventionnés vendront
Les sportifs banderont positif
Les écoles garderont les avatars

Les militaires feront se taire
Toute velléité de révolte
Des étrangers entre les frontières
Des prévenus sans rien insolvables

Les politiques auront des tiques
Pour gratter le fric des poches trouées
Finie la pauvreté tuons les pauvres
Avec un grand choix de vaccins malins

Promettons-leur un vaccin unique
Nous soignerons toutes les maladies
Misère, ignorance, et folie
L'argent sera le gage de santé

Le bien contre le mal est capital
Les riches plus riches sont chiches
Les pauvres plus pauvres plus nombreux
Des objets de pitié - chair à canon

Quand les cobayes seront tous vaccinés
Que le couvre-feu sera suspendu
Le début du monde s'annoncera
En un carnaval dans tout l'Univers

CHIEN DES RUES

Il ne parle ni écrit la langue de conserve
Son horizon est si vaste que les prophètes ne s'y trouvent pas
Son regard circulaire passe par lui et contourne la galaxie
Il fait tourner son monde comme un cerceau
Il chante avec la voix de sa mère
Il parle avec la gorge de son père
Il parle la langue de l'amour
La langue universelle des amoureux de la Terre
Le plus beau pays de l'Univers
Et il se fout bien du drapeau
Qui est le linceul du troupeau

Lui ?
Il n'a qu'un drapeau de peau
Un cœur en Soleil
Une intelligence universelle
C'est un humain
Maintenant toujours
Présent offert
Cadeau accueilli
Comme un bouquet de roses
Comme le pain frais
Et la rosée du matin
Il naît en ouvrant les yeux
La vie est ...
Il se tait
Et retient son souffle
Le lait coule
Il essuie sa bouche
Il sourit
Il part en courant
Après les oiseaux
Il saute avec le vent
Bondit sur les vagues
Erre sur la Terre
Marche sur l'eau
Cueille les fruits
Mange des amours
Dort sur ses rêves
Vit sur son établi
À plancher le ciel
De feux d'étoiles
À boire le miel
Des frivoles artifices
Pour que la muse
S'amuse
Il s'amuse
À muser Sa vie

Y A EU LE LION ET LE TIGRE

Y a eu le lion et le tigre
Et le partage du territoire
Puis y a eu l'hyène et le chacal
Et le commerce des richesses
Enfin il y a les virus et les parasites
Et la corruption de la vie
Alors il y aura
La mort et plus rien

Au lieu de pain et d'amour
Y a la politique et la religion
Au lieu de la Terre et du Ciel
Y a la prison et l'asile
Au lieu du corps et de l'esprit
Y a l'armée et le drapeau
Au lieu de parole et de paix
Y a les mensonges et la violence

Les animaux savent vivre
Les plantes poussent toutes seules
Les minéraux sont animés
Les humains inventent
L'orgueil est vaniteux
La fierté abusive
Les héros poussiéreux
Les martyrs plaintifs

En un jour et une nuit
La planète fait une révolution
En un jour et une nuit
Le sage fait le tour de lui-même
En un jour et une nuit
Le cupide fait ses comptes
En un jour et une nuit
L'ambitieux devient quelqu'un

Rien de nouveau sous le Soleil
Tout est pareil sous la Lune
Personne ne vit à votre place
Personne ne possède tous les as
Ignorer que l'on sait c'est croire
Faire ce que l'on croit c'est espérer
Mais la volonté n'est qu'un devoir
Tout si l'on peut sans chef ni sujet
Que faire et il n'y a rien à faire
Profite le riche travaille le pauvre
L'oisiveté serait mère de tous les vices
Le gain serait père des toutes les vertus
Qu'on arrache victoire ou conquièrent l'envie
Le vice a ses vertus, la vertu a ses vices
L'autorité pas reconnue n'existe pas
Anarchie naturelle de la vie à trépas

LES ADIEUX PROVISOIRES

Les adieux provisoires
D'un Pierrot du trottoir
C'est la Lune dans son miroir
Qui se sent triste pour un soir

Les piafs chantent l'éternité
Leurs plumes gravent la gaité
Les cœurs rouges de l'amitié
Les verres pleins de millésimé

Les adieux ce n'est pas sérieux
Les rigolos se fendent la poire
Les tristes sont au désespoir
Mais un pierrot n'est jamais vieux

Il reviendra sur ses pas
Avec sa guitare sous le bras
Y fera son entrée sans fracas
Et avec sa goualante ça ira

Les adieux c'est pour les veinards
Des retraités bien peinards
Qui demeurent dans les cœurs
Récoltent le chant des semeurs

La chanson d'un pierrot
C'est le bruit d'un oiseau
Caché dans notre chapeau
Même quand y fait pas beau

DIZAIN

Je suis né j'ai vécu je mourrai dans la rue
Je mourrai dans la rue tu ne m'as pas vu
Anonyme silence de la destinée
Je suis artisan de mon bonheur
Je suis né savant et tu m'as fait poète
Les mères donnent le lait
et j'abreuve leurs enfants
Pères nomment leurs cœurs
et j'outille leurs mains
Je meuble leurs têtes de mémoire fraîche

Les sentiments animent raison du cœur
Le pain de vie offre son poème du jour

GOUVERNÉS OU EMMERDÉS

Ciel noir de carbone
Montagnes de plastiques
Plaines bétonnées
Fleuves égouts
Mer merdique
Plages goudronnées
Air irradié
Terre stérile

Humanité ruinée
Race fantôme
Cœurs de pierre
Consciences creuses
Croyances opiniâtres
Désirs de pouvoir
Envies possessives
Délire génocidaire

Gouvernements d'idiots
Domestiques de l'argent
Armée de pauvres
Médiocrité dorée
Élites enfoirées
Gestion de la misère
Pain de l'injustice
Violence légale

Virus capital
Peur oblige
Parasites utiles
Dégoût de soi
État dépressif
Inhibition individuelle
Délateurs
Vaccinateurs

CONSENTEMENT MUTUEL

Nous savons ce que nous faisons
L'injustice n'a pas de limites
Le scandale n'a pas de bornes

Nous faisons ce que nous savons
De la pollution industrielle
De la pollution mentale

Les vraies richesses dilapidées
L'argent nous a ruinés
Vieux pauvres et seuls nous sommes

Assassins pornographes
Consommateurs défécateurs
Uniformes crasses

Républiques reliques
Jeunes débris
Vomis civilisés

La mort en marche
Intelligence avortée
Crimes consentis

En avant !
Jouissez !
Lol !

DES GENS PERDUS ON EN TROUVE

Mon pays s'appelle l'amour
Mon pays s'appelle la vie
Et je voudrai vivre toujours
Avec la vie avec l'amour

La nation s'appelle prison
Le drapeau sent la misère
Et tant pis je dis non et non
Et la mort gagne la guerre

Et le ciel s'appelle le ciel
Chérie donne-moi des ailes
Que je m'envole avec toi
Loin de la Terre et des rois

Moi je m'appelle Gavroche
Et j'ai des trous plein les poches
Je refuse la charité
Des riches bien organisés

Ils m'appellent le socialo
Parce que je hue les fachos
Et je me méfie des cocos
Qui veulent mon bien ma peau

Avec nos peaux ils font drapeau
Et c'est la misère mon beau
Tu travailleras très très dur
Ton pain à payer n'est pas sûr

Les pauvres plaisent aux riches
La pauvreté a la bell' vie
Et l'on offre le paradis
À ceux qui donnent leur miche

Les marginaux nous gouvernent
De la grotte à la caserne
Ils font tourner les tavernes
Tous marchands de mort nous bernent

Si jamais tu n'as pas d'amis
Il faut que tu valles le prix
Car si tu n'as rien à donner
Tu te laisseras acheter

Vends ta gueule prête ton cul
Toute honte tu auras bue
Pour l'argent tu seras bavard
Tu te reproduiras bâtard

Des gens perdus on en trouve
Ils cherchent l'adresse du cœur
Mais n'ont plus ni frères ni sœurs
Car ils sont un feu qui couve

Mon pays s'appelle l'amour
Mon pays s'appelle la vie
Et je voudrai vivre toujours
Avec la vie avec l'amour

DITS DU SAGE

Étudiez au lieu de prier, sachez au lieu de croire !

Dit le sage !

Voulez au lieu d'espérer, soyez heureux au lieu de vous plaindre !

Dit le sage !

La vie suffit, être humain comble !

Dit le sage !

Donner enrichit, recevoir satisfait !

Dit le sage !

Mariez-vous à la vie, vous aurez tous (tes) les amant(e)s !

Dit le sage !

Exploitez les riches, faites travailler les pauvres !

Dit le sage !

Les vacances éternelles à ceux qui aiment pour aimer, travaillent à la beauté et à la tendresse, et chantent pour chanter !

Dit le sage !

Heureux ceux et celles qui donnent sans compter !

Dit le sage !

Vous êtes nés riches, multipliez vos bienfaits !

Dit le sage !

Vous êtes nés savants, enseignez-nous !

Dit le sage !

Vous êtes habiles, montrez-nous !

Dit le sage !

Aimez-vous et vous serez aimables !

Dit le sage !

Les méchants ne s'aiment pas et n'aiment pas les autres !

Dit le sage !

Le violent montre sa faiblesse, le fort sa tendresse.

Dit le sage !

La raison de la force est la force. La force de la raison est raison !

Dit le sage !

La politique s'occupe des affaires et la religion bénit les marchands.

Dit le sage !

Seul l'humain peut s'occuper de lui-même et des autres humains.

Dit le sage !

Les identités sont meurtrières tandis que l'anonyme est le bienfaiteur.

Dit le sage !

Le présent est à vos pieds, c'est le seul cadeau, récoltez-le, enlevez-lui la poussière d'hier, la lumière d'aujourd'hui a jailli, soyez le futur, entre hier et demain.

Dit le sage !

Les enfants sont tous nos enfants, les enfants sont tous des nouveaux mondes au monde, continuez de grandir avec eux !

Dit le sage !

Les humains s'appartiennent, les affaires s'abandonnent.

Dit le sage !

Les gens aimés ne meurent jamais dans le cœur des aimés.

Dit le sage !

Heureux qui fait bon voyage avec la chance qu'il se fabrique lui-même avec lui-même.

Dit le sage !

L'amour travaille, alors, aide-le, travaille, apprends à apprendre, tu seras libre, chef de ta vie !

Dit le sage !

Et pour être libre : désobéis, pour voir !

Dit le sage !

LE SILENCE ABSOLU

Le silence absolu n'existe pas.
J'ai autant de peine que toi.
Je n'ai pas connu la langue maternelle.
Mon exil est universel.
On ne sort pas de l'Univers.
Alors, je danse dans les ténèbres !

VAGUE DE FOND

Les salauds ne pourront pas se sauver
Nous serons tous là
Les traitres et les collabos prendront peur
Nous les accueillerons
Les faux artistes retourneront leur veste
Les faux savants savonneront leur langue
Nous les surprendrons
Puis la vague de fond fera surgir
Une nouvelle peur
Et naîtront des nazillons
Oiseaux de nouvel augure
Colons du futur
Esclaves volontaires

La vague de fond tuera le rossignol
Qui ne chantera plus
Pour chanter et aimer
Pour aimer la joie
De vivre amoureux
De la vie sacrée

La vague de fond
Couronnera les cons
La haine sera établie
L'amour interdit
La beauté sera criminelle
Quand tu penses
que le militaire est entretenu.
Quand tu penses
que le plus pauvre dort dans la rue.
Quand tu penses de cause à effet.

ET TOUT CE QUI EST ÉCRIT LÀ DISPARAÎTRA

Dernière trace sur le sable de notre temps

Il n'y aura pas l'adieu ni la larme

Nous emporterons des dieux le charme

Nous abandonnerons le désert au vent

Et tout ce qui est écrit là disparaîtra

L'ESPOIR N'EXISTE PAS

L'espoir n'existe pas,
Il n'y a que le malheur,
La joie de vivre,
La rage au cœur.

Tu as arraché l'arbre
Tu as coulé le béton
Le virus te mange
Ton vaccin n'y peut rien

Le monde va s'embraser
Les gens vont s'entretuer
Pourquoi tant de haine
Personne ne veut qu'on l'aime

MAIS, MAIS, MAIS,

Mais, mais, mais,
Personne n'entend les cris,
Douleur ne vaut rien.

Mais, mais, mais,
N'est satisfait que le désir,
À bon prix.

Mais, mais, mais,
Les plus forts vendeurs,
Sont des vendus.

Alors, alors,
Petite mort
Et grande vertu
Font les vedettes.

Alors, alors,
L'inutile s'achète,
Le doigt sur la gâchette.

Alors, alors,
L'utile disparaît,
Le citoyen faillit.

AVEC LE TEMPS

Avec le temps
Va, je vais, je passe
Je n'oublie pas ton visage ni ta voix
Mon cœur toujours bat
et c'est le bonheur de penser
De te trouver moi-même à mes côtés
Sans laisser dire
sans laisser faire personne
Et c'est le mien le temps d'être soi
Avec le temps
Va, je vais, je passe
Et t'adore et te trouve ici
Sachant tout être ton regard
Sans paroles ni hasard
Avec seulement l'eau vive d'un serment
Le temps éternel des amants
Avec le temps
Va, je vais, je passe
J'me fabrique des souvenirs
J'me fabrique une gueule
J'amuse la galerie des curieux
Les morts s'attendrissent
Tu viens toute seule vers moi
Avec le temps
Va, je vais, je passe
Je ne crois en rien
Je t'aime en tout
Je te donne et tu m'offres
Ta solitude aimante
Ton égale amitié
Avec le temps
Va, je vais, je passe
Je n'oublie rien
J'entends ta voix
L'amour comme unique loi
Notre contentement
Notre joie
Avec le temps
Va, je vais, je passe
De plus en plus jeune
Je pratique l'art de vivre
Le beau métier de l'humanité
Jamais seul et toujours riche avec soi
Et avec ou sans le temps
J'aime de mieux en mieux
J'aime de plus en plus

LE BONHEUR ME SOUHAITE !
LA JOIE A BESOIN DE MOI !
LA SANTÉ ME CHERCHE !
LA MORT M'ÉVITE !
LA VIE M'IMITE !
JE NAIS TOUJOURS !
TU DIS QUE TU T'ENNUIES

Tu dis que tu t'ennuies
Mais advienne ce qui te suit
Ne te retourne pas en chemin
Car la route est nouvelle
Et le passé n'a plus cours
Ne cherche pas mais trouve en plein
Ce qui fait mûrir un grain
Comme la perle d'amour
Chez un pêcheur de bagatelles
Tu dis que tu t'ennuies
Mais tu ne parles que de la nuit
Regarde au loin la lumière en rayons
Qui apparaît au creux de ton horizon
Ton œil chasse l'oubli
Que tu es las encore
Source de ton ennui
Caresse de la mort
Tu dis que tu t'ennuies
Mais tu sais que tu jouis
Pleinement ton haleine aspirée
Par cet aveuglement exténué
Qui te montre combien l'ennui
Combien de pareilles conneries
T'indiffèrent et te laissent veule
Toi et ta grande gueule

À UN POÈTE

Si tu as juste ton ostie de voyage

Descends à la prochaine station tu pourras

Laisser passer les nuages et souffler le vent

La marche à pieds est aimée des amants sages

Qui sur toute la Terre flânent passionnément

Tandis que les trains et les avions ravagent

Les paysages dont personne ne se souviendra

Si tu as juste ton ostie de voyage
Par la fenêtre jette tous tes bagages
Prends ta solitude sous le bras et va seul
Et offre ici à l'ami présent ta belle gueule
Les paysages sont éternels comme l'amitié
Toi homme libre tu fais ton chemin à pieds
Et pour sûr c'est là ton unique voyage
Si tu as juste ton ostie de voyage
Tourne toi vers ton étoile aimée et souris
Ses lèvres sur ta bouche effaceront tous
Tes soucis et tu oublieras la route le temps
Une halte dans la nature pour les amants
À l'auberge de ton cœur tu as rendez-vous
Pour festoyer en compagnie de tes amis
Si tu as juste ton ostie de voyage
Descends à la prochaine station tu pourras
Vagabonder sur toutes tes vagues à l'âme
Comme amant tu feras des bonds sur les vagues
Tu chercheras des rimes à tes dignes paroles
Peu importe ce que tu trouveras sera ton obole
Avec un seul de tes sous vaillants tu vivras !

CULTURE HUMAINE

La culture humaine commune
La joie et les peines communes
Le poème continu de l'éternité
Nous n'avons pas besoin d'autorisation pour exercer notre citoyenneté.
Les citoyens humains préparent demain et font la nique au destin.
Faut aller jouer dehors sur les places au milieu du peuple
(C'est à dire avec tout le monde)
Et voir si l'on est capable de capter l'attention du public !
Redécouvrons la présence réelle de l'autre, la voix naturelle,
La culture humaine commune
La joie et les peines communes
Le poème continu de l'éternité
Le cercle sacré du geste et de la parole, la véritable musique.
Le poète et le grand public enfin réunis pour l'offrande.
La fête des sens et les rêves intelligents.
Ici il n'y a rien à prendre, il y a tout à donner.
L'artiste bénévole courageux,
les travailleurs de la paix.
Sur toutes les places de la Terre
Le plus beau pays dans l'univers
La culture humaine commune
La joie et les peines communes
Le poème continu de l'éternité

TANT QUE VIVRE SERA

Vivre debout
Le travailleur le fait
Vivre assis
Le retraité l'apprécie
Vivre à quatre pattes
Les enfants s'ébattent
Vivre tordus
Certains sont confondus
Vivre est souffrance
Pour tout le vivant
En son âme et conscience
Vivre debout
Est une science
Pas très exacte
Vivre debout
Est le rêve
Qui souffre
De son exil sur la Terre
Souffre
Perdu au milieu de l'Univers
Souffre
Partage sa solitude
Souffre
Vit par habitude
Et s'il se relève
C'est qu'il est resté seul
Sourd aux appels du troupeau
Il est resté seul
Seul
En compagnie de lui-même
Il est le maître et le troupeau
Il est resté seul
Avec lui-même
Vivre debout
Tant que l'on peut
Vivre
Tant que vivre sera

LA VIE VENDUE

La vie vendue allume le feu aux ruines du progrès
La main de l'humain remue le sable des terres brûlées
Ainsi finit ce qui commence avant de voir le jour
Car jamais il n'y aura toujours sans la main de l'amour

Le présent cadeau la réalité la poésie
Rien ne te fait plus envie car tu jouis
Ton désir de tout satisfait n'est plus une quête
La vérité le poème la voix du poète

Tu nais sans peur avec l'innocence de l'enfant
Tu dois jouer pour jouer sans souci d'être grand
Tu vis sans peur et sans la morale des méchants
Tu ris sans peur de mourir car tu ris tout le temps

Mais si tu pleures tes larmes sont sucrées

La joie de ton cœur n'est jamais chagrinée
Tu cours tu cries les muses te font des touches
Tu mouilles leurs joues d'un baiser sur leur bouche

L'humanité découragée n'a plus de volonté
Dans les rues la peur du courage avance masquée
Le citoyen sans valeurs est un client acheté
La morale a des gènes éthiques avec le péché

L'humanité laisse dire et laisse faire ses instincts
L'humain paresseux n'espère plus ne croit plus rien
La nature sauvage a donné raison aux chiens
Des colliers et des muselières aux politiciens

L'humanité dérivant échoue sur les banquises
Elle erre vagabonde sur la Terre promise
Elle s'accroche à ses drapeaux cousus de peaux trouées
Dans tous les États le monde angoisse enfermé

L'humanité perdue voudrait une fin heureuse
Mais elle ne quittera pas ses habits de gueuse
Elle préfère la folie à la pensée sérieuse
Elle remet à demain la sagesse rieuse

Je suis resté sauvage par goût de la nature
Qui offre ses avantages sans une rature

Quel beau chantage à l'amour que les airs du futur
Cours sur tous les rivages des terres sans cultures

Je suis sauvage effrayé par les bruits des damnés
Qui vivent dans les cités géantes civilisées
Quels tristes paysages ces visages enfumés
Sauve-moi de cet éloignement de ma dignité

Sauvage je le suis comme mon cœur vagabonde
Qui bat la mer les plaines les montagnes il bonde !
Et je fuis hagard les sourires ingrats des Joconde
Et j'ai assez de mon génie pour toutes mes blondes

Sauvage je reste malgré l'ordre qui enchaîne
Qui ne sait pas mon vrai nom et qui fait de la peine
À toutes les races d'animaux en quarantaine
La barbarie contre le sauvage se nourrit de haine

Le chef de l'humanité est l'argent qui vend la vie
Si tu donnes avec ton cœur ta vie n'a pas de prix
Pour les petits humains le suicide a un seul prix
L'opinion générale se moque bien de la vie

Du moment qu'il mange l'humain est content de lui
Promettez lui qu'il aura toujours plus pauvre que lui
Toujours un inférieur pour lever la main et frapper

L'humain est violent car il est faible par lâcheté

L'humanité a des excuses pour chaque crime
Les juges mènent en prison les pauvres victimes
Les criminels officiels bien hauts restent à la cime
Ceux d'en bas fabriquent les armes dans leurs usines

L'humanité cultive l'obéissance aux chefs
Les humains libres sont des otages dans tous les fiefs
L'amour est interdit et la violence légale
La beauté est un crime et tout le péché banal

La vie vendue il ne reste que la mort à crédit
Le bonheur et la chance et l'espoir sont à ce prix
Les prophètes les professeurs enseignent les soumis
Suivent les règlements les punitions les interdits

Alors l'humanité abandonne sa famille
Elle est fière d'elle-même debout dans ses guenilles
Elle préfère faire le trottoir comme une fille
Oui, la sociale la recevra dans ses bastilles

L'autre humanité servile renie sa dignité
Elle se tait et s'applique à se taire l'éternité
Elle imite ses maîtres pour sa prospérité

Elle ambitionne fort pour gagner poste hérité

L'humanité a gagné la liberté de choisir
La contrainte de naître de vivre et de mourir
Elle ne peut se plaindre des maîtres qui la font souffrir
La souffrance n'a pas de remède à offrir

Mais quelqu'un d'humain une personne anonyme
Une humanité simple et belle comme un cœur pur

Les yeux de la lumière et l'oreille magnanime
Sur nos chemins va faire le bon avec le geste sûr

Sans nom ni prénom ni publicité sans s'annoncer
Avec dans les mains que des mains pour outils à aider
La grande humanité n'a plus qu'un mot pour aimer
L'amour la charité sans avoir été commandé

La belle humanité a gagné l'humilité

Et l'Univers indifférent a grandi étonné
Sans rien dire par le ciel les étoiles ont filé
Notre planète fait le dos rond et n'a qu'à tourner

L'humanité retrouvée rit comme on rit d'être aimé
Quand on s'admire la vie se refait une beauté
Tous les amants boivent le vin de la fraternité
L'amour des pays polis offre l'hospitalité

Pierre Marcel Montmory, artisan :

Biographie : je suis un organisme biologique; je possède un bureau d'étude dans ma tête - équipé de capteurs que sont mes cinq sens; j'ai des outils au bout des bras; et un moyen de transport dans mes jambes. Vous me trouverez dans mes ouvrages et dans le cœur de mes amis.

Je ne raconte pas ma vie, je n'ai pas le temps et je ne révèle pas non plus mes chemins ; je ne livre pas le nom de mes amis.

Je n'ai comme ambition que de vivre en paix, en santé, avec la joie de vivre. Je n'ai point de désir puisque je jouis comme je respire.

Art : synonyme du mot : métier. Ainsi, par exemple, j'ai appris à écrire comme Victor Hugo et aujourd'hui j'écris comme un enfant. Un écrivain est un artisan qui doit avoir mille plumes pour se mettre au service du peuple.

Un artiste est quelqu'un qui a reçu un don gratuit à la naissance et qui doit l'offrir au peuple.

Peuple : synonyme de : tout le monde.

Dans l'exercice avec le public, l'artiste apprend la technique du don et en retire des connaissances pour affiner son art.

Le don gratuit rapporte à l'artiste des amis. L'artiste qui gagne des amis possède un pays. Parmi ses amis, certains lui commandent des ouvrages et parfois ses amis le rémunèrent.

Je ne suis engagé dans rien ni par personne. Je n'ai aucune idée ou croyance. Je n'écris pour personne, je n'écris pas pour un parti ni pour une cause. J'écris avec le monde, j'écris avec les gens et j'écris avec moi-même.

Je compose tous mes ouvrages avec mon cœur pour guide et je compose tous mes ouvrages avec ma seule raison comme aide. Et j'aime ma compagnie, même quand je suis seul.

Peu importe mon nom, peu importe d'où je viens, peu importe mon savoir, peu importe mon âge, peu importe la vérité, peu importe où je demeure, peu importe combien j'ai d'argent, peu importe qui je suis et comment je suis arrivé ici ; ce qui importe c'est cette rose, fraîche ou fanée, que je t'offre, sans raison.

De la main à la main, de cœur à cœur. Une rose avec ses épines.

POÉSIE EN PROSES

LA LANGUE DE L'AMOUR

La langue de l'amour parle du cœur des amants, elle dit non à tout même quand il faut dire oui, elle résiste et fait perdre toutes les guerres, elle tient dans ses bras tous les enfants, elle sucre l'amer des jours, elle adoucit la dure nuit, elle ignore les murs, elle a l'Univers à ses pieds, les dieux l'ignorent, les bêtes l'adorent mais ne la parlent pas encore. La langue de l'amour n'a pas de mots étrangers au mauvais sort. La langue de l'amour demeure dans le palais du poète, elle est une humble savante qui sert la beauté à la table de l'Éternel.

LES PROMESSES SONT TOUJOURS DES MENSONGES

Ne t'affiche pas.
Fait les choses sans en parler à l'avance.
Ce sont les résultats qui comptent.
Prouve en silence.
Donne ce que tu te dois de donner.
Rends compte à toi-même.
Tu as assez de tes dix doigts pour compter sur-toi-même.
Ta voix a des ailes pour porter tes messages.
L'amour en soi oblige la volonté.
Occupe sainement ta paresse naturelle.

JE SUIS UNE MINORITÉ RISIBLE

Je suis une minorité risible parce que : au lieu de racines j'ai des jambes; je ne parle pas la langue de ma mère; mon identité est chez les polices; je viens de chez moi et j'y retourne; je fais ce que je dois faire; mon pays est là où je suis; je n'ai que le drap de ma peau pour drapeau; je ne crois en rien mais je sais tout; je n'espère jamais, je veux toujours;

Je suis une minorité risible parce que : je ne suis pas un étranger, je suis un politique; je n'ai pas la foi mais la liberté; je n'accepte pas la charité mais j'ai des amis; je ne vis pas à crédit, je possède le bonheur; je ne prie pas, j'étudie; je ne me soumets pas, je reste digne; je n'ai pas de règles, j'aime;

Je suis une minorité risible parce que : je n'ai pas la force mais la raison; je ne dis jamais oui, je critique; je ne veux pas être adulte, je reste un enfant; je ne renonce pas, je rêve; la censure ne touche pas mon désir; ma famille ne se tient pas contre les autres; les nations sont contre ma paix; les États n'apprécient pas ma solitude; les pays n'aiment pas mes amis;

Je suis une minorité risible parce que : le social ne peut rien pour mon chagrin; le normal m'empêche d'être joyeux; le banal déteste mon originalité; l'indifférence agresse ma poésie; le mépris m'estime et l'insensible me fait du mal; la justesse insulte ma justice; l'économie mange mon pain; la punition est contre elle-même; la politique hait mon humanité; la croissance est jalouse de mon abondance; la trêve ne fait pas ma paix.

LE JOUR

Pour Esther,

Le jour, parce que ça ne pouvait se passer que le jour.

La nuit, on ne voyait pas les étoiles.

La nuit était tellement épaisse que les rayons laser les plus puissants n'arrivaient pas à la percer.

Le jour s'était levé d'un coup de poing.

Les draps noirs épais de la nuit volaient dans l'éclat d'une lame.

Une lame dans la main de ce jour lumineux

Où les cieux étaient transparents et n'avaient plus de nuages.

Il n'y avait plus de combat entre l'ombre et la lumière.

C'était le jour ou la nuit, sans intermédiaire, sans aurores ni crépuscules,

Sans passage obligé par la compassion que le couperet abrupte et décisif d'une machine à tuer; et cela claquait comme la porte d'un four.

Il faisait nuit ou il faisait jour.

Mardochée

MON HISTOIRE

Mon histoire est celle d'un nomade millionnaire qui a vagabondé sur la Terre où ses pieds ont tassé le sable, la boue, et les pierres et le goudron des chaussées. Sur la Terre où il s'est imprégné de vents qui lui ont mis des sons dans sa voix. Sur la Terre où le Soleil a coloré son teint des couleurs de l'arc en ciel. Sur la Terre où il a mouillé son drap de peau à toutes les sources de l'eau. Sur la Terre où la flamme du feu a éclairé ses nuits et réchauffé son corps nu.

Ma patrie est cette île de terre hospitalière où je peux vivre mon exil dans l'immensité de l'Univers avec la flore et la faune comme un jardin où je prends la nourriture qui restaure mes forces durant mon errance.

Quand je trouvais au même endroit tout ce qui satisfaisait mes besoins j'ai rassemblé ma famille autour de moi, et les autres et moi nous nous sommes mis à nous ressembler, à force de boire la même eau, de nous baigner dans la même lumière, de partager la douceur de nos peaux et la rudesse de nos bras.

Quand la famille est devenue grosse elle enfantait un monde nouveau au milieu de la nature, les pierres sédentaires étaient empilées et des murs étaient érigés jusqu'au ciel à tel point qu'on ne voyait plus le Soleil le jour, ni la Lune la nuit. Nous nous sommes arrêtés si longtemps que nos pieds se sont enfoncés tels des racines dans le sol.

Nous ne marchions plus et nos corps s'affaiblissaient parce que nous avons mis toutes nos forces dans des murs.

Nous étions à nouveau nus mais cette fois ce n'était pas en pleine terre roulant dans le flot du ciel étoilé mais dans un tombeau de pierres.

Alors nous nous sommes regardés dans le miroir de nos yeux, nos yeux noircis par le désespoir, et nous avons pressé nos cœurs jusqu'à ce que la bile noire nous aveugle, et nos bras mous se sont noués autour de nos cous, et nous nous sommes privé du souffle de vie qui restait accroché au dernier rayon de Soleil, noyé dans notre dernier clair de Lune, au fond d'un désert.

Pierre sur pierre nous avons bâtis notre désespoir, à vouloir arrêter la course du temps, dans le roulis d'une planète qui ne supporte longtemps l'espérance, qu'avec les aventuriers qui vont à pieds, comme de modestes pèlerins, flânant d'un pôle à l'autre, parmi le vivant, tout le vivant, incompréhensible au désir de posséder une seule miette de cet unique continent. Ce pays unique roulant son carrosse dans l'écrin du ciel étoilé, pour y accrocher des rêves d'oisifs qui s'occupent à vivre.

ÉLÉAZAR ENFANT DE PARIS

Mohammed, l'enfant de Marie, est né à Aubervilliers. Son père Moïse était chiffonnier rue du Sentier à Paris. J'ai connu mon ami sur le carreau des Halles où il travaillait comme porteur. Il m'avait pris avec lui un jour où je renaudais avec ma faim. J'étais un petit gavroche avec des trous plein les poches. Pour manger j'ai pu trimer au lieu de voler. Je quêtais un salaire pour ma pitance et le prix d'un lit chez un marchand de sommeil.

La mère de Mohammed était gentille, elle m'appelait par mon nom et disait que j'étais son « petit parigot ». Marie, la belle Marie, je me disais, amoureux je m'imaginais. Elle était câline et son fils était fier d'être aimé par elle. Le père Moïse était brave, il avait toujours dans ses poches quelque friandise pour nous régaler.

Cette famille d'accueil logeait dans une petite pièce sous un toit de la rue du Sentier. Moi, je créchais dans un hôtel borgne et pis des fois je dormais sur des cageots pour économiser. La vie était belle. Paris grand et j'étais môme prétendant au nom d'Éléazar. Des habitants m'avaient ramassé sur le carreau, enveloppé dans un maillot où une main habile avait brodé un nom, celui qu'on m'a collé.

Éléazar, c'est moi. Ailé, le hasard ! Le hasard ailé. Le hasard s'en était mêlé ! Je n'ai eu qu'à tirer sur le fil, et ma vie a défilé comme celle d'un piaf dans le ciel gris des jours qui semblent éternels quand on oublie de compter le temps au cadran des horloges. Oiseau, j'étais

venu pour chanter, et je n'ai privé presque personne de mes dons d'aimer pour aimer.

Et j'ai chanté tout mon saoul et la joie fut mon ivresse.

Mohammed mon copain m'a évité de faire des conneries dont j'étais tenté à force de serrer les dents sur mon ventre cousu par la famine et ma tête cabossée par les taloches de l'abandon. C'est dur de voir les autres manger quand on a faim. C'est trop dur de ne pas s'aimer. Et Mohammed m'a appris à ne pas perdre estime de moi-même. Il faut bien s'aimer pour ne pas se perdre en chemin.

La faim est mauvaise conseillère. Le beau travail donne le bon goût au pain. Voilà comment j'ai affranchi l'orphelin de mon cœur. J'aurai travaillé pour vivre et j'aurai vécu pour donner. Ma chanson cousue sur mesure s'offre en quatrains comme les poèmes du jour avec le pain du matin. Je porte mon bonheur à la santé des bohémiens. La bohème des miens aura été de toutes les charrettes des gens biens.

Je n'aurai rien pu laisser à ceux qui ont de la haine à lever la main.

LE COURAGE

(Le courage est un mot formé du mot cœur)

Le courage, cet amour de soi qui donne la volonté d'aimer les autres plus que soi - et que, même blessé ou au repos, le soldat de l'amour toujours se bat - comme bat le coeur d'un amoureux pour sa liberté promise, sa liberté d'aimer qu'il réclame à la vie comme un dû. Et il se relève en un poème silencieux que lui murmure la voix sans crainte des preux.

Et ce soldat inconnu essuie la poussière collée par la sueur et les larmes sur son front – et s'engage dans le jour nouveau – ce jour nouveau qu'il veut comme un affront à la nuit, à la nuit qui ne veut pas finir mais dont il chasse les ombres par sa danse infatigable, ô, cavalier de lumière sur le soc de la Terre, soldat inconnu qui nous libère en nous offrant tout ce qu'il possède et qu'il se permet de devoir nous donner, sa vie, pour que l'on puisse aimer, sur cette Terre riche du sang versé – par la vie toujours jeunesse espérée.

NAISSANCE DE L'HUMANITÉ

Non, certainement pas, les règles de l'Amour ne sont pas !

Le mot citoyen n'est pas un titre mais un métier.

Le citoyen doit savoir que l'Amour est une croyance basée sur la liberté d'aimer, qui ne méconnaît pas le droit des gens au paradis après la mort, mais au contraire, elle leur reconnait le droit à un paradis supplémentaire. Car le premier paradis possible est sur cette Terre !

Il doit savoir que les règles de l'Amour ne sont pas seulement un nombre mais beaucoup plus que cela.

Lorsque le Monde est débarrassé de la misère causée par les propriétaires saigneurs de la Terre et les seigneurs des idiots, la religion d'amour est révélée; et alors le citoyen ordinaire retrouve ses droits élémentaires à la justice sociale, à l'égalité, à la défense des opprimées, hommes, femmes et enfants et ce citoyen a toute sa volonté et reconnaît sa responsabilité individuelle pour recommander le bien, interdire le mal, interdire l'usure, préserver les droits de la femme, préserver les droits de l'enfance, défendre les opprimés, et donc appliquer les prescriptions de l'humanisme qui est son idéal perfectible et dont l'essence originelle est l'intelligence profonde à tout moment pour n'aimer que vraiment et que chaque citoyen ordinaire a son mot à dire et jouit du statut d'associé légitime dans l'appareil gouvernemental.

Il doit savoir que le respect de la tradition de l'Amour suppose d'abord que le citoyen vit dans une société libérée de toute emprise féodale, de toute tyrannie.

MAIS IL N'Y A PAS DE DÉMOCRATIE, IL Y A BUREAUCRATIE

La démocratie a été créée par les citoyens grecs en colère contre la bureaucratie qui rendait la vie impossible. Pour les artistes il ne fallait pas créer en dehors des lois établies par les académies. Si un artiste présentait un artefact faisant fi des lois des docteurs, l'œuvre était détruite en public, l'artiste condamné symboliquement et banni de la communauté.

La bureaucratie est carrée. Si vous essayez de faire un cercle avec un carré, il se brise.

Le cercle représente la communauté où circule la parole, où chaque individu peut exprimer ses sentiments, émettre des concepts. Où donc l'on peut discuter plaisamment, ou en s'engueulant, avec grossièreté ou finesse, avec les moyens personnels que possède chaque individu, aller au bout du dire, faire rebondir le verbe. Et il se pouvait qu'à la fin de l'assemblée rien ne soit arrêté où que quelque-chose soit décidé de commun accord – par signes d'acquiescement, mais le lendemain la parole pouvait surgir à nouveau. Ce qui comptait le plus c'est que chacun s'exprimait au mieux qu'il pouvait même si on regrettait l'heure d'aller se coucher car chacun pouvait en avoir encore long à dire.

Dans le cercle la parole circule en même temps que le sentiment de l'éternité de la communauté humaine et cela donne la santé, console la paresse et fouette la volonté.

La bureaucratie mène à la paresse de volonté, maladie des gens qui perdent leur citoyenneté, qui se dépersonnalisent dans l'anonymat du groupe. Des gens qui regardent vers le haut, obéissent à ceux ou celui qui est le chef. Dans la bureaucratie, les citoyens sont traités comme des clients remisés dans des programmes.

La bureaucratie c'est la fin de la pensée individuelle. Elle vous demande votre avis sachant quelle décision elle a déjà prise. La bureaucratie doit vous faire croire que vous vous êtes exprimé en personne alors que vous n'avez fait qu'un libre choix entre les différents avis qu'elle a établis.

La force de la bureaucratie est sa capacité à résister à tout traitement de faveur. L'individu doit subir les décisions de la majorité. Si l'individu critique, il est exclu.

La bureaucratie n'a pas d'amis car elle n'est pas égalitaire. On ne peut pas parler avec la bureaucratie, elle est inhumaine.

La parole est le vrai commerce des humains. C'est en se parlant sans limite que l'on arrive à être des amis car l'échange délie les langues nouées par la retenue. La parole fait battre le cœur de l'autre qui nous reçoit et donne à cet autre l'image d'une intelligence partagée entre tous les humains. L'habitude de parler mène à l'action sitôt que nos paroles sont entendues, on peut y répondre par la parole, ou le geste.

La démocratie avait donc été créée pour protéger le solitaire contre le groupe.

Mais les malins ont proposé à la majorité paresseuse de s'occuper du cercle, du club, du parti, du mouvement, et ainsi fut bâti des murs sur le cercle coupé de la parole.

LA POÉSIE

La poésie est la parole fondamentale et le salut du monde dépend de sa capacité d'entendre cette parole.

L'imagination ne peut avoir de limite, ni la pensée, sinon la conscience cesserait d'exister.

J'aimerai comme un enfant pas encore déformé par les croyances et les préjugés, les jugements et les châtiments. Un enfant le cœur aux lèvres, la tête curieuse, la main généreuse. Un enfant doué pour vivre.

Je suis un amoureux de la vie.

PIEDS NUS DANS L'AUBE

Pieds nus dans l'aube froide, pieds nus fuyant le dernier crépuscule flambant chaque horizon depuis je ne sais combien de marches. Pieds nus, la peau à vif chargé de sel, je quémande de l'eau, aux arrêts par la soif. Et mon rêve diminue quand mes muscles sont brûlés par la faim. Le Soleil ne fait rien, ni les Étoiles ! Pieds nus dans le vent de poussière, je m'écroule sur mon ombre. Une dernière fois mes paupières ouvertes, sur les éclats dans l'obscurité. J'ai perdu mes pieds nus mais pas mon amour de toi. Je pleure de honte sur ton épaule. Ta main, juste ta main me fait un dernier bien avant mes adieux.

Et tu pleures. Tu pleures sans les larmes. Les larmes qui ont noyé ton amour. Et tu pleures, mais dans ton cœur. Le sang vif de ta joie danse. Danse et tu pleures ! Le rire te rattrapera si tu ne veux pas sombrer, tu cesseras tes pleurs. Et ton amour sera moqueur parce que ton cœur chantera comme un oiseau de joie. Tu reprends ta marche, le corps plein de ton contentement. Tu sers les dents sur ta rage. Ta faim recule. Redresse la tête et vois. Le jour se lève. Tu es en route.

LOUISE

Louise, tu m'avais dit : « Tu devrais venir à Montréal. C'est beau ». Et je t'avais posé cette question, soudain : Comment c'est? ».

« C'est beau » - tu as répété. Et chaque fois je reposais ma question, et tu répondais avec ton joli accent : « C'est beau ».

J'ai laissé mon chien à un ami et je suis venu. Tu ne pouvais pas m'attendre à l'aéroport puisque tu ignorais tout de ma décision.

Je suis venu voir Montréal parce que je suis triste à Paris, où rien ne bouge depuis, je ne sais plus combien de temps.

Je pense à toi.

Ta petite voix répète à l'infini le vocable dont les syllabes sonnent en ricochets sur ta langue. Des galets lancés comme un boomerang éclatent leur chair de pierre. C'est beau et ça ricoche dans l'eau. Le sceau de ta langue se dénoue.

Nous n'avions pas rendez-vous. J'ai pris le bus à l'aéroport et j'ai posé le pied sur le sol de Montréal. C'était chaud. C'était l'été.

Tu ne m'as pas vu. Tu n'as pas su.

J'ai posé mes bagages à l'hôtel. En fait, j'avais juste un sac à dos, mais, tu sais comment ils sont, dans les hôtels, et j'ai dû laisser mon sac en gage; comme ça, si je ne paie pas, ils garderont mes pauvres affaires.

Maintenant, je suis tout à toi, Montréal. C'est Louise qui m'accompagne. Elle est comme toi, elle est québécoise. Et Louise sait que j'aime marcher. C'est l'unique façon de connaître une ville.

J'étais à Montréal, mais je ne savais pas où j'étais. Je sortais de l'hôtel et, une fois sur le trottoir, je me laissais aller, je m'imprégnais de l'atmosphère de la rue. Ma tête tournait un peu, des vertiges dus peut-être à mon voyage en avion. Je respirais un grand coup l'air chaud d'un après-midi, un dimanche de Juillet.

Je me rappelais que c'était ton anniversaire; je souris au vent. Mon corps pris la direction du mouvement et alors, j'entrais dans la danse de tes pas.

Ô, bergère, comme j'aimerai être le mouton blanc de tes yeux noirs et humer ta chevelure de vents; ô, ma louve, je veux boire le lait doux de tes sources par milliers.

Je foule le plancher de cette île amarrée aux rives d'un fleuve cruel qui veut l'inonder ou l'étouffer dans sa main glacée.

Je suis captif de cette île.

Tel un marin, je veux aller sur toutes les mers mais je ne connais pour tout dire que le plancher de mon bateau. C'est peut-être pour cela que je ne m'attache à aucun port. C'est mon devoir, je dois partir. Et je sais qu'il ne fait pas bon de s'arrêter trop longtemps dans un port.

Je m'assoie à l'une des terrasses ensoleillées, et je laisse aller mon esprit à la dérive de mon ennui délicieux.

J'ai économisé la moitié de mon salaire, rien que pour le billet d'avion; et j'ai encore de quoi, juste une semaine. Alors, tu vois, je presse le pas.

Tes rues sont plus sont grandes, ton ciel est plus haut qu'à Paris. Je me perds. Exprès. Je me laisse aller ou, comme dirait Louise : je me lâche lousse.

Louise m'a parlé de tes ruelles que tu abrites aux détours de tes avenues. Ces ruelles sont mes amies. Je les croise toujours. Et je leur demande des nouvelles de Louise, vous savez. La petite femme au chapeau rond, au teint blanc et aux yeux noirs. Corbeau, noir corbeau.

C'est beau, Louise. Tu souris sous ton chapeau. Je voudrai m'arrêter, prendre ton visage dans mes mains et t'embrasser mais tu ne me laisses pas le temps. Tu files comme une trotteuse dans tes bottines noires que tu portes lacées jusqu'au mollet. Tu marches vite à côté de moi, dans cet espace inconnu de moi, de la Terre.

Il y a une ville. Et puis il y a Louise. C'est ce qui me fait marcher. Je marche comme s'il fallait que j'aille au bout de cette ville. Mais, bien-sûr, une mouette, un corbeau, me feront changer de route. Et même si mon cap est sur Louise, je dois faire des bordées avant de l'accoster.

Alors j'ai marché tout ce qu'il me restait de jour, j'ai laissé la nuit tomber pour la ramasser, dans un bar du boulevard Saint Laurent. Je ne me rappelle plus le nom de l'établissement, seulement que c'est à gauche en montant lorsque tu viens de la rue Prince Arthur. C'est un bar où on passe des disques de reggae, de musiques africaines, c'est plein de blacks, de rastas.

J'ai demandé tout de suite un whisky sec et puis j'ai remarqué, au sourire de la serveuse, qu'ici, dans les bars, on est toujours obligé de payer de suite sa consommation, quand on ne l'a pas encore bue. J'ai l'impression qu'il faut aller vite, le jour comme la nuit, au rythme de la trotteuse.

Louise marche dans le vent de la nuit, elle m'entraine là-bas, je tombe dans son sillon, dans sa ruelle.

- Tu veux qu'on aille là-bas ?

- C'est comme tu veux.

J'essaie de me concentrer pour lui dire ce que je ne suis pas arrivé à lui dire, parce qu'une semaine, ce n'est pas assez pour tout dire.

Je veux exprimer ma pensée mais un tourbillon de panique s'empare de moi, ma tête se remplit d'étoiles, je tombe évanoui, dans les bras de la nuit.

C'est la rumeur de Montréal qui me rappelle à l'ordre des vivants. Je me lève comme je peux. J'ai du mal, au début, à arquer sur mes guibolles.

J'ai parlé de toi aux ombres qui gigotaient dans l'éclat des lumières de la boite enfumée. J'ai dû boire deux whiskies secs, l'un derrière l'autre, j'ai pris une bière après.

J'étais fait, comme un rat pris au piège de tes filets. Je me suis endormi plein des images de toi; toi que je finis par inventer en ajoutant des souvenirs à mon souvenir.

Je regrette de n'avoir pas pu te suivre quand tu allais au bout de ton île. J'ai fabriqué, au gré de ma fantaisie, des mensonges qui m'ont apaisé pendant que les petits lutins dansaient sur le plancher du bar.

Je t'ai rencontrée à la sortie du bal du Moulin Rouge. Nous sommes sortis de la foule et je t'ai raccompagnée par les boulevards. Tu allais à Opéra, alors j'y suis allé avec toi, jusque devant ton hôtel. Je ne me souviens pas des paroles que nous avons échangées. Avons-nous même parlé ?

Tes yeux noirs profonds m'engloutissaient, j'avais très peur au moment de te suivre. Je t'ai dit « À un de ces jours », et je t'ai fait deux bises sur tes joues potelées. Tu ressemblais à ce moment-là à une petite souris – c'est ainsi qu'on appelle une jeune femme à Paris. Ton minois blanc reflétait la joie des rues enluminées. Ton sourire radieux peint en rouge sur le parchemin de mon cœur.

Je suis juste ici le temps de goûter à Montréal. La ville que j'aime parce que Louise l'aime aussi, que Louise habite Montréal.

Je garde mes mains dans les poches, je fais le tour du lac. Je suis content de voir des enfants. As-tu des enfants, Louise ?

Tu vois, nous n'avons pas parlé beaucoup. Mais je sais que tu te sentais bien à mes côtés.

Cette pensée me réconforte. C'est pour être plus proche de toi que j'ai fait le grand saut au-dessus de l'océan.

Plus proche de toi, Louise. D'ailleurs, es-tu, ces jours-ci, à Montréal ? Ça se trouve, tu as pris tes vacances au même moment que moi, et que, comme beaucoup de québécois l'été, tu as laissé Montréal aux touristes, et aux plus pauvres qui pourront se consoler du voyage en admirant son site; sans doute que tu te requinques dans un coin de belle nature.

Je n'ai pas écrit pour te prévenir, je n'avais pas ton adresse. Tu ne me l'avais pas laissée. Nous n'avons pas fait ce que nous aurions fait avec une connaissance quelconque. On ne s'est pas laissé nos cartes. On s'est pris le cœur.

Je crois que tu m'as soufflé que tu habites rue de l'Église. J'aurai confondu avec le glissement de ta robe. Ton chuchotement chatouillait mon oreille au guet de ton corps.

C'est vrai, c'est beau Montréal. Je garde Louise comme idéal et de toi Montréal je fais ma courtisane.

Tu me dois un régal. Offre-moi tes plus beaux atours pour que je me pare et monte à l'assaut de tes tours.

J'y suis venu faire l'amour.

Toi, Louise, tu exerces un des plus beaux métiers. Tu enseignes, tu apprends à apprendre aux petits enfants. Et aux grands aussi, m'as-tu dit. Mais tu préfères les petits. Pour les grands, tu a été obligée de faire des heures supplémentaires, tu avais besoin d'argent, et tu as dit que cela te fatiguait trop et que tu étais alors moins disponible pour t'occuper des tiens.

Je ne sais pas si tu as déjà eu des enfants mais je sais que tu as une famille. Tu ressembles au roman que j'ai lu grâce à toi. Maria Chapdelaine, c'est tout à fait toi. Louise, tu es l'âme de ce Québec près de qui j'aimerai grandir. Mourir près de toi et de la belle Montréal, toutes deux mes idéales, et m'allonger le long de la coque de l'île flottante, rivé à ce bateau enchanté par la voix de la sirène Louise. Elle m'appelle sur son récif. Son corps glisse de mes mains quand elle bondit dans la vague, je chavire dans le pli des flots, la bouche pleine d'écume : je rage!

La fille-poisson riait en prenant son bain. C'était cinq heures le matin. J'étais à cran. Louise me rendait dingue !

Je sais que tu prendras cela pour un compliment. Je voudrai toucher ton âme, t'atteindre par la force de ma pensée. Le bruit des voitures et des sirènes hurlantes me terrassent dans le béton. Je suis cloué quand j'aperçois pour la première fois, énormes, qui ne passeraient pas dans les petites rues de mon Paris, les voitures de pompiers, les ambulances et les bagnoles de flics qui foncent en accords tonitruants dans l'harmonie ronronnante de la ville qui se déglingue. Tout se casse la gueule dans mes oreilles mais je ris en même temps de joie comme un gosse qui découvre ses premiers jouets. Ils sont dix fois plus gros et bruyants qu'à Paris. Merci Louise pour ces cadeaux. Tu n'as pas oublié que je suis orphelin de tout même du père Noël.

Je pense à mon patron qui fait des cadeaux à son personnel, une fois par an, il nous refile quelques miettes de sa table et on lui dit merci poliment, il nous gratifie de son sourire adéquat.

Montréal me sourit et je réponds à ses appels. Je hèle un taxi. Zut, il est pris. Je tourne la tête vers le trottoir qui remonte l'avenue et, descendant vers moi, une blonde inconnue s'arrête à deux pas. Elle me tend son joli minois et sourit. Je souris.

- Comment qu'c'est ton nom, à toué ?

- Jean.

- Oh, c'est presque comme Saint Jean Baptiste.

- Qui est-ce ?

- C'est le saint du Québec.

- Je n'aime pas les saints.

- Oh, celui-là, tu sais, il est cute. Tu devrais lire son histoire, c'est un jeune enfant. Comme le Québec.

Je regarde l'avenue encombrée d'hommes et de marchandises. Ma blonde a les yeux arc-en-ciel. Le printemps loge dedans. J'aimerai bien être son locataire.

-Si on allait ailleurs ?

- Où çà ?

- Ah, on peut pas y aller tantôt, mais si tu veux, quand on s'ra rendus chez nous – c'est juste à un coup de pied d'ici; je t'expliquerai – ça s'ra pas long.

- On va chez toi ?

- C'est juste pour une nuit et demain, à matin, j'ai un lift pour le lac Saint Jean.

- Le lac Saint Jean ?

- On va dormir à la belle étoile et puis toute !

- Toute ?

- Ben oui, toute, on y va ensemble. Tu viens-tu ?

J'ai suivi cette fille en vacances et c'est comme ça que je me suis évadé de Montréal où Louise me retenait prisonnier. Ah, j'aime ces murs et sa geôlière !

Et je me suis perdu pour de vrai. Elle ma embarquée dans une très longue expédition. On coupait les quartiers en deux en slalomant par les ruelles. À l'ombre des arbres magnifiques où nichent les oiseaux enchanteurs. Des poteaux de bois griffent le ciel avec des fourches de fer et tissent des entrelacs entre les maisons avec du fil électrique. Des palissades cachent

de secrètes propriétés du regard curieux des promeneurs. On ne se mêle pas des affaires des autres. Ma blonde et moi, nous gambadons jusqu'à notre cabane. Des écureuils me grimpent dans les pantalons.

Au troisième et dernier étage d'une bicoque biscornue, nous arrivons chez ma blonde. Suis tout essoufflé d'avoir suivi son pas rapide et soleilleux. En haut de l'escalier en colimaçon, j'ai compris tout de suite que j'allais m'amuser, que c'était une fête.

Dans le brouhaha des gens, au milieu de la cohue des bavardages, je surveillais ma conquête.

Elle me frôla le bras, je lui pris. Elle tourna la tête et sourit en cherchant à m'embrasser mais je l'en empêchais juste le temps de lui demander son petit nom. Elle me dit, bien-sûr, qu'elle s'appelait Louise.

Me revoici une dernière fois à Louise de Montréal.

Le temps est gris comme souvent à Paris. Sauf qu'ici, le mauvais temps ne dure jamais longtemps. Sainte Météo est clémente.

J'ai repris l'avion. Ça m'a fait mal de quitter cette île. Tel Ulysse, je n'avais pas le temps de penser à mon chagrin. Je partais. Je quittais l'île enchanteresse pour une autre. Mais je gardais en moi une force inextinguible que je venais de puiser à la source du voyage.

Ne m'étais-je pas initié comme un Robinson qui aurait réussi à allumer un feu sur son ^le déserte ?

Je tenais ma découverte pour un don du grand Mystère.

Je t'ai appelée, Louise, du haut de mes ailes. J'ai bordé ton île de dentelle et d'une couronne de perles blanches comme au cou gracieux d'une reine.

Montréal est à côté de Paris sur la carte de l'Univers. Mon pays c'est la Terre. J'habite une île qui se prend pour un bateau.

Louise est ma conquête. Je veux revoir Louise. J'entends ses mots : « C'est beau! ». Je l'aime à fleur de peau, ô rose du Québec ! Tes épines font mourir quand tes pétales embaument!

Je voudrai mourir pour elle.

Avant te partir, j'ai visité tes quartiers. Comme tu n'étais pas là pour me servir de guide, je me suis laissé aller une fois de plus en compagnie de mon esprit vagabond. J'ai fait le tour de l'île en guettant les bateaux.

J'ai hélé des mouettes, j'ai crié ton nom et le bateau « Louise » a accosté dans le port de Montréal. Tu n'étais pas parmi les passagers.

Alors j'ai tourné le dos au port et j'ai remonté le long du boulevard Saint Laurent, ivre d'air de mers comme un marin qui aurait gagné la quille. En croisant Sainte Catherine, je lui ai offert mon pompon.

J'ai repris La Main, le jeu finissait à mon hôtel. Le fleuve faisait tanguer l'île, il y avait du remous sous les planches. Je suis tombé dans mon lit qui m'attendait les bras ouverts.

Louise m'a fait tourner dans tous les sens de son île.

Elle n'avait eu qu'à laisser glisser sa robe. Son corps était sculpté dans du granit blanc. Sa diaphane peau se teintait de sang quand je la touchais. Sur ses lèvres fraîches brûlait un baiser rouge. L'ardeur dans son regard et la candeur de sa croupe, animale, humaine chante Louise.

Tu es partout là où je t'emmène, dans ce bateau, dans l'avion. Je parle de toi.

Je convaincrai le monde entier de ta présence sur cette Terre. Ne me lâche pas. J'ai presqu'un pied dans la réalité, tous ceux que je rencontre finissent par te connaître. C'est bien la preuve que tu existes et chacun pourra donner ton portrait détaillé. Bien-sûr les différentes versions n'égaleront pas ta beauté ni ta perfection. Seulement voilà, je suis presque vengé de ne t'avoir pas revue. Je doute presque de t'avoir rencontrée.

Je crée ton effigie partout où le vent me pousse. Tu es bannière au vent, les oripeaux du Temps, père des gueux. Que tes ports, ô, mon île, me protègent des mauvais coups, je me bats sous tes armes.

Le drapeau de Louise signale le vent.

L'avion est maintenant au-dessus des nuages, au-dessus de l'île Montréal. Je me suis séparé de Louise. Elle a gardé la terre. J'ai pris l'air.

Travailler pour vivre et vivre pour donner

Quand les humains vivront d'amour, ils auront l'éternité.

جيل صافون